II – Examen critique, zunächst brauchbar
bloß gedruckt
doch alte Collect. Paris

I. 4

Etoiles du Centaure	Edition de Basle		Hallei	
	s ° ′		s ° ′	
ἐπὶ τῆς ἀγκύλης τοῦ δεξιοῦ ποδός ------	6.10.0.	51°.10 A	6.10.0	48°.0.A
ἐπὶ τῷ σφυρῷ τοῦ αὐτοῦ ποδός ------	6.15.20	51.40.	6.15.20	48.40.
ὑπὸ τὴν ἀγκύλην τοῦ ἀριστεροῦ ποδός ----	6.6.20.	51.10	6.8.40	50.30
ἐπὶ τοῦ βατραχίου τοῦ αὐτοῦ ποδός ----	6.11.10	55.20	6.14.30	53.0
ἐπὶ τοῦ γόνατος τοῦ ἀριστεροῦ ποδός --	6.26.10	45.20	6.27.0	43.50
ὁ ἐκτὸς ὑπὸ τὸν δεξιὸν ὀπισθιοκώλα ----	6.14.40	49.10	6.14.40	49.10
ἐπὶ τοῦ ἄκρου τοῦ ἐμπροσθίου δεξιοῦ ποδός ---	7.8.20.	41.10	7.3.0	42.20
ajouter pour réduire à 1750 ---	23.30		23.30	

Je ne sais pas sur quelle autorité Hallei a pu se fonder pour faire au texte grec imprimé des corrections si considérables. son catalogue corrigé a paru dans les *Geographiae veteris Scriptores graeci minores oxon. 1712. 3 vol.* voici ce qu'on lit dans la préface

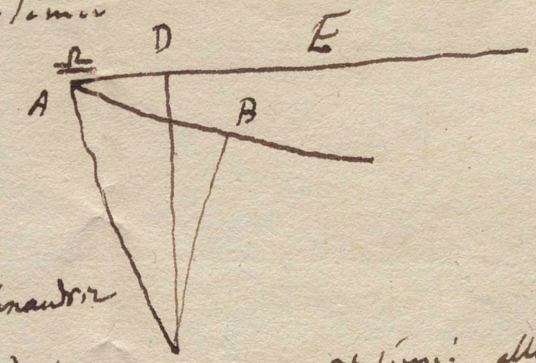
...qui norit quot ab illis sideribus maculas abstersit, quantamque eis lucem affudit Cl. Halleius, eamdem scilicet quâ Ptolemaeo illa contemplanti enituerunt; cum diu in libris tam manuscriptis quam editis, ob vaces perturbatas numeros que confusos, illa coeli lumina crassis obvoluta fuissent tenebris.

	grandeurs	Edition de Basle		Hallei		La Caille			
Courbure ou jarret du pied droit	2	7.3.30.	51.10.A	7.3.30	48.0.A	7.3.16	47°.48.A	γ Croix	2
Marteau du même pied	2	7.8.50.	51.40.	7.8.50	48.40.	7.8.11	48.37.	β Croix	2
Jarret du pied gauche	2	6.29.50.	51.10	7.2.10	50.30	7.2.13	50.24	δ Croix	3
Grenouille du même pied; suivant Hallei grand. 2e.	4	7.4.40.	55.20	7.8.0	53.0	7.8.11	52.51	α Croix	1
Genou du pied gauche	2	7.17.40.	45.20	7.20.30	43.50	7.20.19	44.6	β Centaure	1.2
extrémité au dessous du pied droit de derrière ---	4	7.8.10	49.10	7.8.10	49.10	7.4.50	51.11	ε Croix	4
extrémité du pied droit de devant	1	8.1.50	41.10	7.26.30	42.20	7.26.20	42.30	α Centaure	

Les corrections de Hallei font que les quatre étoiles de la Croix sont les deux jambes de derrière du Centaure; γ et β pour le jarret et le sabot du pied droit; δ et α le jarret et le sabot du pied gauche. La Caille a reculé les deux jambes pour conserver la Constellation de la Croix établie par les modernes β du Centaure est le genou de la jambe droite dans La Caille, il est à la jambe gauche dans Ptolémée et Hallei. α du Centaure est le sabot du pied gauche dans La Caille et du pied droit dans Ptolémée et Hallei. La Caille aura voulu corriger la figure pour lui donner une pose plus naturelle. les corrections de Hallei paraissent donc fort justes. Ptolémée faisait les étoiles de la Croix trop australes, ce qui aurait ajouté à la dificulté de les voir. Hallei fait de 2e grandeur la *grenouille*, du pied gauche que Ptolémée fait de 4e et qui ne peut être que α de la Croix que La Caille fait de première

on ne voit pas d'étoiles remarquables aux longitudes et aux latitudes de Ptolémée

voyons si *la grenouille* du pied gauche était visible à alexandrie



Longit. 6s 11°.10′
AB = 11.10
BC = 55.20
EAB = 23°.51

CAB ... 9.9916991
CBC ... 9.7549604
CAC 9.7466595
AC = 56°. 4.50

ZBC ... 0.1601623
CAB 0.7129520
0.8731143

ZBAC = 82.22.20
23.51
EAC .. 106.13.20
73.46.40

CAC .. 9.9149854
hEAC ... 9.9823551
52°.49′.30″ 9.9013405
59.0.0. = Haut. Equateur à alexandrie
6.10.30 = Haut. méridienne de la grenouille, suivant Ptolémée elle serait plus grande suivant Hallei.

toutes les étoiles étaient donc visibles à alexandrie

Ciel austral.

warum Tri Stelle antarctica
et tâches noires Petr.
Martyr. p. 96.

une nuée fille
le Soleil de nuit
des Indiens Bibl.
Univ. 1817. Août
p. 342.

Juan Diaz de Solis
(1515) vio los Guardas del
Norte 4° Nord
en decir et [illegible] 40 lat
[illegible] [illegible] 2
la [illegible] nubecillas blan
la Plata cas que el vulgo
Guardas del
Sur [illegible]
se engañan
porque
en tas nubes
parecen y
desparecen
segun la
calidad del
aire que corre
Herrera Dec.
II p. 11

Rio Vicente Pinçon

6 Aout 1817.

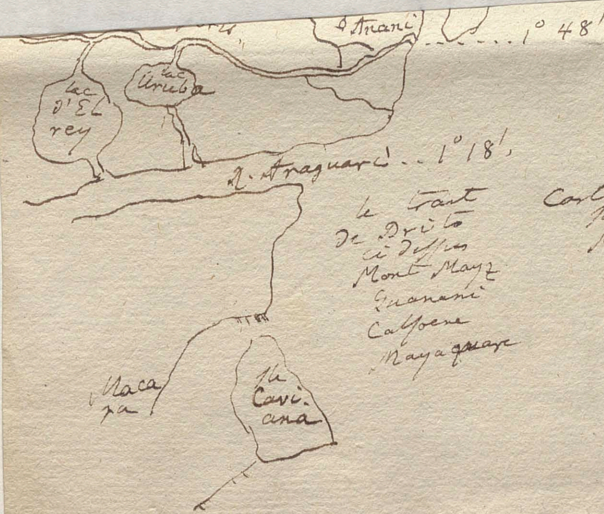
de 4
les 4° et 5°
poc ou
du Cap et
ntation qu'
ge Cap Nord
l'Oyapoc.
Orenoque et
4.
le Maraca
de D'Anville
Brito *
calque. Cette
indique !
A.
la Guyane

communiqué
rte du costa
de ce Fraca
apà atè

6' Nord
poris qui
8' Cette
munique
le plus
le plus
d'El
ari dont

4° 12'
Orange 4° 10'
3'.

nt Mayz } 3° 15'
e de Mayz



d'Guanani 2° 50'!

Synonymie

le Trait de Brito ci dessus	Carte de Rio Janeiro calq.	D'Anville.
Mont Mayz	Monte Mayz	Mayez
Guanani	Coanaori	Coanawini
Calsoene	Calsoene	Aricari ?
Mayaquare	Mayacare.	Mayacari

Brué tout confondu nomme R. Mayacquare R. Pinçon, nomme R. Calsoene R. Carapapuri son Aricari et l'Araguari et Guanani !! appelle chez lui R. Counavini

Rio Vicente Pinçon

ma repense au Chevalier de Brito etc. du 6 Aout 1817.

107 art. du Congrès de Vienne donne comme le Oyapoc dont l'embouchure est entre les 4° et 5° de lat. Paix d'Utrecht art. 8. Rio Japoc ou Vicente Pinson pour couvrir les terres du Cap et de Nord. Lapperse cause de la confusion qu'on nomme jadis souvent le cap Orange Cap Nord. Laet 1633 p. 636. Wiapoco est l'Oyapoc. C'est aussi qu'on entendit jadis Orenoque et Orellana ~~Dio~~ Herera Dec. I l. 4. R. Pinson debouche au nord de l'ile Maraca on ne le trouve plus sur la carte de D'Anville* ni dans La Cruz, ni sur la carte de Brito ni. Janeiro dont j'ai le calque. Cette faute de D'Anville paroissent indiqué ~~[illegible]~~ de Calsoene et de Maiacare ... de la Guyane Wellington veut limite occ. francoise long. 322°.

Le Brito m'a aussi communiqué Carta topografica de parte da costa do R. das Amazonas de a Praça de S. Jos. de Macapà ate o R. Oyanoque.

J'y trouve

Cap de Norte lat. 1° 56' Nord embouchure Rio Carapaporis vers du village Anani 1° 48'. Cette rivière Carapaporis communique au sud par deux lac, le plus oriental Lac Uruba, le plus occ. Lac Mayacar ou d'El Rey au Rio de Araguari dont la bouche 1° 18'.

(le R. Pinson pour les noms)

* Cette carte place Para 329° 22' Fer ou 50° 38' Paris et Cayenne 325° 34' ou 54° 26. Connaiss. des tems donne Para 51° 0' Cayenne 54° 35'.

I

S. Guanani 2° 50'

Rio Calsoene ou de Vicente Pinzon ... 2° 28.

R. Mayaquaré 2° 4'

R. Mayaquare

1° 50'

Cap de Norte .. 1° 56'

R. Carapaporis

S. Anani ... 1° 48'

Lac d'El rey

Lac Uruba

R. Araguari .. 1° 18'

Maca pa

Ile Cavi ana

II

Oyapoc 4° 12'

Cap d'Orange 4° 10'

4° 3'

S. Paul

R. Oyapoc

R. Cassipoure

Mont Mayz 3° 15'

Crique de Mayz

S. Guanani 2° 50'

Synonymie

le trait de Brito ci dessus: Mont Mayz, Guanani, Calsoene, Mayaquare

Carte de Rio Janeiro calq.: Monte Mayz, Coanani, Calsoene, Mayacare.

D'Anville.: Mayez, Coanawini, Aricari ?, Mayacari

Brué tout confondu nomme R. Mayaquare R. Pinçon, nomme R. Calsoene R. Carapapuri son Arouari est l'Araguari. et Guanani l'appelle chez lui R. Counavini

Oyapoc

Vrayes positions astron

Torres

** j'adopte l'emb. de l'Oyapoc avec Arrowsmi 6°4' à l'ouest de Cay. Buache la place 6°25' à l'oc ou 61°0.

*** en rapportant la carte avec Sta Rosa port. S Rosa 2° [illegible] à l'ouest du confluent du Mahu

Urari [illegible] ouera et de

* en la suppo. port entre le Tacutu et le Mahu des cartes porte-gaises. F

F Donc du lac Amucu au Para ce Costa port 11°23'. Cartes port 14°28' lac. D'après moi à l'ouest de Cayenne 7°48' Cartes port 7°30'. D'Anville 8°30

Oyapoc

Longit. definitive

de l'Orenoque

Sources de l'Orenoque

Amucu S. Rosa

j'ai trouvé voyez rap. de Santos Cortes 1 Oct. 1820

qu'il faut placer

fort du Rio Negro 62° 50'

boca de R. branco 64° 38'

Lac Amucu* lat 3½. 62° 23'

Raud. de Guahari 67° 38

Sources Orenoque lat 3°17' 51° 0

Para 54 35

Cayenne*** 65° 20'

S. Rosa lat 3°45 Rio Tacutu

Confluent du Uraricuera et de [illegible] ... 63 20'

lat [illegible] 3°

Embouchure du R. Mayuito milieu ** ... 60° 39'

100 ¼ (10000)

6 25 / 54 35 / 60 60 61. 2.

54 35 / 6 4 / 60 39

Moi

Nothwendig ~~anzuzeigen~~ die in beiden Ausgaben oder in 8° Ed. still andauernden Druckfehler nach Seitenzahl der Folio Ausgabe

p 444 ligne 14 d'en bas lisez avril pour février 1500

p 207 ligne 9 d'en haut [illegible] voyage / voy. problematiques

+ p 390 l. 12 d'en haut lisez [illegible] est très probablement le voyage de Vicente

[illegible] publié

[illegible] Widerspruch

[illegible] Soderini

[illegible] pour

[illegible] le 13

[illegible] le 13 janvier?

[illegible] d'en [illegible] pas

[illegible] et Pinzon

[illegible] 1500, 9 pas

[illegible] I lib 9 p 96

[illegible] d'apr

[illegible] nouvelle

[illegible] 10 d'en

[illegible] Barros

[illegible] localité

[illegible]

[illegible] Dagré

+ p 278 l 17 [illegible] du méridien (Schiller III 935 intervalle 360 ... 2 et per[illegible]

p 224 ligne 1 d'en bas ~~moyen~~ du méridien

p 241 ligne 17 d'en bas ~~[illegible]~~ lisez Martin p 227

! + p 318 ligne 39 d'en bas lisez au Christ au lieu de du déluge du déluge à Adam. ligne 3

Deutsche p 392 manque au mot [illegible] l'indication de note 2 d'en bas

+ p ~~#~~ 414 l 17 lisez ~~[illegible]~~ ~~Fonseca~~ ~~[illegible]~~ le chargea L'évêque Tarfeca ~~[illegible]~~ — (quadrans). Cabota fut [illegible]

[Left margin, written vertically:] Il faut [illegible] p 186 d'en [illegible] [illegible] Vesp. [illegible] [illegible] la [illegible] [illegible] le [illegible] 1509 [illegible] le [illegible] 1512 [illegible]

207

Ueber die ältesten griech. Carten u Globen insbesondere von [illegible] Osann Griech. litterar Geschichte B II 271–77 pour moi.

in beiden Ausgaben

Nothwendige [illegible] zu ändernde od. in 8° Ed. [illegible] Druckfehler nach Seitenzahl der Folio Ausgabe

p 444 ligne 14 d'en bas lisez avril pour février 1500

p 307 ligne 9 d'en haut [illegible] prétendu voyage, [illegible] problématiques

+ p 390 L. 12 d'en haut lisez [illegible] Hojeda ; [illegible] très probablement le voyage de Vicente Yañez Pinzon

p 423 L. 16. lisez le plus anciennement publié statt [illegible] und [illegible] Widersprüche derselben [illegible] Soderini

p 89 note 1 ajoutez lettre, adressée à Soderini

p 186 L. [illegible] en bas lisez problem. prétendu

p 435 ligne 7 d'en bas [illegible] le 13 [illegible] et lisez [illegible], Départ d'après Anghiera le 13 Janvier ?

Fechas de Pinzon

p 436 colonne de Pinzon. ligne 2 d'en haut lisez pour aborder d'après [illegible] Portug. et Pinzon le 20 janvier 1500, d'après Anghiera (Dec I lib 9 p 96) le 20 février d'après [illegible] à une nouvelle terre

9 le 26 Janv

p 436 colonne de Vespuce ligne 10 d'en bas ajoutez d'après João de Barros

p 278 L. 20 d'en bas n 1. la localité

+ p 278 L 19 d'en haut [illegible] [illegible]

p 224 ligne 1 d'en bas il faut le degré moyen du méridien (Schlegel III 935 [illegible] 360 = 2 [illegible]

p 241 ligne 17 d'en bas lisez Martin p 224

! + p 318 ligne 39 d'en bas lisez du déluge au Christ au lieu de du déluge à Adam.

p 392 manque au mot [illegible] ligne 3 d'en bas l'indication de note 2

[illegible]

+ p 414 L 17 lisez ~~[illegible]~~ ~~Fonseca [illegible]~~ L'évêque Fonseca le chargea [illegible] Cabot fils — [illegible].

Il faut [illegible] p 186 ligne [illegible] p 186 [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]

Ueber die ältesten griech.
Culten u. Weihenmeinungen
und Festen in
Ofenn Griech. litterar.
Geschichte B II 271–77
phaos ne.

208

in beiden Ausgaben

Nothwendige Verbesserungen in der 8° Ausg. zu ändernde Druckfehler nach Seitenzahl der Folio Ausgabe

p 444 ligne 14 d'en bas lisez avril pour février 1500

p 307 ligne 9 d'en haut [illegible] prétendu voyage, voy. problématiques

+ p 390 l. 12 d'en haut lisez statt [illegible] : est très probablement le voyage de Vicente Yañez Pinzon

p 423 l. 16. lisez le plus anciennement publié statt [illegible] und [illegible] derselben [illegible] Widersprüche

p 89 note 1 ajoutez lettre, adressée à Soderini

p 186 l. ult en bas lisez problem. pour prétendu

p 435 ligne 7 d'en bas Effacez le 13 janvier et lisez [illegible] départ d'après Anghiera le 13 janvier?

p 436 colonne de Pinzon. ligne 2 d'en haut lisez pour aborder d'après [4 Itin. Portug.] et Sugnaza le 20 janvier 1500; d'après Anghiera (Dec I lib 9 p 96) le 20 février d'après Quichamez à une nouvelle terre

p 436 colonne de Vespuce ligne 10 d'en bas ajoutez : d'après João de Barros

p 278 l. 20 d'en bas n 1. La localité

+ p 278 l 19 d'en haut wohl [illegible]

p 224 ligne 1 d'en bas il faut le degré moyen du méridien (Schubert III p 935 intéressant 360 : 2 [illegible])

p 241 ligne 17 d'en bas [illegible] lisez Martin p 224

! + p 318 ligne 39 d'en bas lisez du déluge au Christ au lieu de du déluge à Adam. ligne 3

p 392 marquez au mot Infante d'en bas l'indication de note 2

+ p 414 l 17 lisez ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~ L'orque Tarfeca le charge ~~[illegible]~~ — (cuadrones). Cabot fut ...

Fechas de Pinzon

9 à 26 Janv

dans le texte

Il faut absolument dire dans l'une et dans l'autre p 186 ligne ult. en bas (voy. Lo p 186) ligne [illegible] [illegible] ~~[illegible]~~ ... voy. aussi p 96 que la [illegible] ... de la [illegible] [illegible]

p 415 ligne 5 des notes d'en bas
lisez chorea au lieu de judiciaire
p 421 L. 3 d'en bas dans les notes lisez Madrignano
p 422 L. 10 id. pour [illegible] lisez [illegible]
+ p 431 l. 4 ~~lisez~~ ôtez le point et virgule
et lisez [illegible] d'[illegible] au lieu de le celebre

p 373 L. 13 pour 40 lisez 46 ans

Ust Urt

wichtig Helmersen
und Dr. Basiner botan.)
Sur le plateau de
l'Oust-Urt Bulletin
de l'Acad. T. IV. n. 1.
Févr 1845 p. 1-18
avec planche

Statues

In der bezeichneten Stelle des Edrisi heißt es allerdings:

Sanam

„Auf jeder dieser beiden (glücklichen) Inseln, ist der Sage nach ein Götzenbild (صنم) mächtig aus Steinen erbaut, und jedes Götzenbild hat eine Länge von 100 Ellen; und oberhalb eines jeden Götzenbildes von ihnen (der Inseln) ist eine Figur von Erz, welche mit ihrer Hand rückwärts weiset."

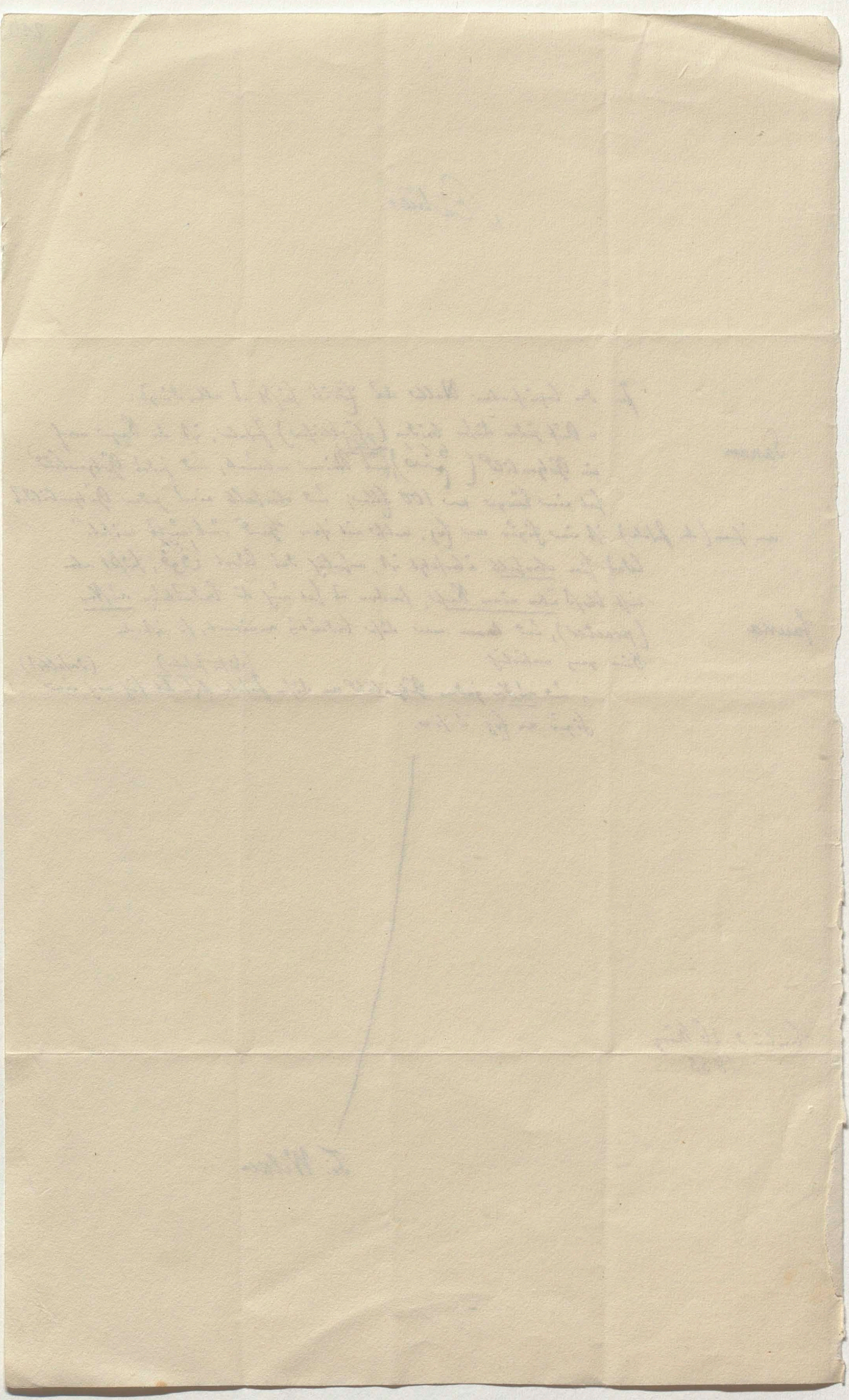
Fauka

Was hier oberhalb übersetzt ist, nemlich das Wort فوق, heißt aber nicht bloß über einer Sache, sondern es hat auch die Bedeutung außer (praeter), und ~~dann~~ wenn man diese Bedeutung annimmt, so ist der Sinn ganz natürlich

„und außer jedem Götzenbild von diesen Inseln (dieser Inseln) befindet sich noch eine (derselben) Figur von Erz u.s.w.

Berlin d. 26 März 1835

Fr. Wilken



Da ich in der nächsten Sonnabend-
Versammlung der Geographischen Gesellschaft
eine kleine Notiz von K. von Hügels Be-
such in Kaschmir zu geben habe, wovon
im Journ. of the Geographic. Soc. of
London Vol VI. Part II die Rede ist, so
würde mich Seine Excellenz sehr ver-
binden, durch Rücksendung dieses
Heftes, das dann nach einigen Tagen
sogleich wieder zu Gebote steht.

Zugleich erlaube ich mir die Bemerkung, daß
ich in den mir theilweise zugängig gewordenen
Probebogen× der Kawi [illegible], was ich schon früher
vermuthete, den fast vollständigen Schlüssel
gefunden habe, zur Erklärung jener geheim-
nißvollen Thürme, die vom Tope of Manikyala
am Indus, seit Elphinstones Entdeckung, bis
zu den Münzausgrabungen der Generale
Ventura und Honigbergers Excavationen,
so viel Aufsehen erregt, und so viele

×) bis Bogen 28, aus der Verlassenschaft Herrn W. v. Humboldts

Seltsamkeiten dargeboten haben,
die bisher als gänzlich unerklärbar
galten. Selbst M. E. Jacquet, der im
Journal Asiatique, Sept. 1836 p. 234–247, eine
Notice sur les découvertes archéologiques faites
par M. Honigberger dans l'Afghanistan gegeben
hat, und keiner der Englischen Erklärer in Calcutta,
ist zu einiger Sicherheit über die Art dieser
seltsamen Monumente gekommen, deren nun
schon an 100 bekannt geworden sind. Durch
die umfassenderen Untersuchungen über
die Kawi Sprache auf Java, und über die
Dagops, die uns schon Licht über Ceylons
Monumente gaben, ist nun wohl entschieden,
daß jene Gewölbeformen dieselben
buddhistischen Dagops sind, die überall
an den Seiten der großen Königsstraße
von Attok bis Bamiyan errichtet wurden,
in einer Zeit, da dort Buddha Cultus im
höchsten Flor stand. Von ihrer Erbauung
ist in allen Pilgerfahrten der buddhistischen
Priester, vom IIIten bis VII Jahrh. nach Chr. G.,
sehr häufig die Rede, und die Legenden
ihrer Entstehung gehen, aus jener Zeit,
bis 500 bis 600 Jahr vor Chr. Geburt zurück.
Die Westseite des Indus, Sin theou, Kophene (Kipin)

und Kandahar (Kien tho lo) [bis heute] haben (die meisten dieser Denkmale aufzuweisen, und dieses Afghanistan wird erst eigentlich von den Buddha Priestern in die Kreuz und Quere mit Buddha Reliquien durchwandert, und ist zu jener Zeit vor der Mohamedaner Einbruch, voll Buddha-Klöster bis gegen Herat und zu dem Belludschen (Foe leou sha) hin. Neben diesen Riesigen Colossen, dergleichen erklären sich auch die Tsung ling, wie viele andere dergleichen Kolossen, und innerhalb der Spiegelbilder bis Khotan hin, als Buddha Statuen, zum Andenken der Einführung des Buddha cultus errichtet, deren die ersten, im Foe koue ki, als chronologisches Datum dienend, als in d. Jahren 770 bis 720 vor Chr. Geb. aufgerichtet genannt wird!

Die Gestalten und Beschreibungen; nebst den Constructionen jener Thürme, die als Buddhistische Monumente[?] jener Thürme, die als Buddhistische ... vorkommen, nebst dem Cultus der ... unzählige mal vorkommen, nebst dem Bedes Regeln, nur zur Bewahrung ihrer Reliquien zu den sept choses precieuses ihres Inhalts etc. gehört, nach Metallen, Edelsteinen und Perlen u dgl. giebt die genaueste Erläuterung zu ihrem wieder aufgegrabenen Inhalte.

Das Chinesische Wort Sou tou po, für diese Bauten, haben schon A. Remusat und Klaproth für die Übersetzung des Sanskritwortes Stûpa erkannt, dessen allgemeinste Bedeutung auch, nach Bopps Bestätigung, mit Wilson, als

i. e. Tumulus!
a heap, a pile of earth erklärt wird. Aber,
noch hatte man diese Anwendung nicht auf die Dagops
gemacht, und den noch heute gebräuchlichen Namen Tope,
nicht als Abbreviatur von Stupa angesehen, der ein
Name der allgemein für diese Denkmale gilt, und
im ersten derselben, dem Tope of Manikyala (Mani
oder Muni, ein Buddha, mit der Localsylbe) am be-
kanntesten geworden ist.

Auch bei den Chinesischen buddhist. Pilgern werden
die verschiedensten Maaße dieser Thürme, bis
über 100 Fuß Höhe, und mehr als 300 [redacted] Fuß in
Umfang (die Größe der von Manikyala, und anderer
bei Jellalabad und Kabul) angegeben, sowie ihr
Aufbau von wenigen bis zu 4 und 9 Etagen. Die
Gold und Silber-Ornamente ihres Schmuckes er-
klärt ihre allgemeine Zerstörung auf der Höhe
der Kuppeln, offenbar in der Zerstörungs-
periode im X Sæc. unter Sultan Mahmud
u. a. m.

Ich bin damit beschäftigt in einer gedrängten
Abhandlung diese Gegenstände zur Erklärung zu-
sammenzustellen, und erlaube mir dann, wenn es mir
gelingen sollte einiges dadurch in ein richtiges Licht
zu [redacted] bringen, diese Ew. Excellenz zu über-
senden — Für Ost-Persien und Turkestan ist manches dadurch gewonnen!

Mit Bitte um Nachsicht wegen dieser Ab-
schweifung und meiner Zudringlichkeit

mit innigster Verehrung

C. Ritter

Berlin d. 3 Jan.
1837.

Sollte Ew. Excellenz etwas für die Geograph. Ge-
sellschaft mittheilbares haben, so würde ich es gern besorgen.

Tausend Dank liebster Alexander für Deine Mittheilungen und den Wald von Calcutta. Ich werde Gebrauch davon machen. Ich schicke Dir was ich über den Namen Java in meiner Schrift gesagt habe, was ich aber noch in etwas ändern werde. Ich erbitte es mir zurück da ich es sonst nicht besitze. Wenn ich in Deinen Mittheilungen nichts übersehen habe, so bleibt dennoch ungewiss wer nun zuerst das heutige Java so genannt hat und in welcher Zeit dies geschehen ist? Denn wunderbar wäre es doch wenn die grösste und schönste Insel so lange ohne Namen geblieben wäre.

Sehr wünschte ich die Stelle mit Anführung des Titels und der Seitenzahl zu haben wo Barros die Papuas durch Schwarze übersetzt. Das Wort heisst im Malayischen gekräuselt vom Haar gebraucht.

Ueber den Namen Malayen weiss ich Dir gar nichts zu sagen und das blosse Rathen ist bedenklich. Allerdings ist es auffallend dass so viele Namen dort mit mal beginnen. Ein Wort das auf Berge deutete kenne ich gar nicht in dieser Art. Den Namen noch kann man nicht mal-ayer theilen sondern nur ma-layer. So getheilt könnte man an layang, fliegen, layer,
Segel, schaukeln denken und diese Ableitung auf das Herumstreifen

Yava – Dvipa
Gerstenland
Dvipa Insel
Davana
Dipa
Div.

Lassen, altes Indien I. 27

Yava sanscr. Gerste der
~~auch~~ malayisch jaba aus
Sumenap gerste, jawa
in Lampong (Wörter dialecte)

des Wortes finden, den Vorschlag ma liesse sich grammatisch er-
klären. Eben fällt mir ein daß auch die ersten drei Buchstaben
in Madagascar, Madecassisch zu den mit ma anfangenden Wör-
tern gerechnet werden kann. Denn ein gewisses d gleicht im
Sanskrit und den Malayischen Sprachen so sehr dem r daß es häu-
fig in l übergeht.

Es geht mir trotz des Rheumatismus wohl schon wieder und
ich hoffe dich wenn du nur nicht gerade in Potsdam bist zu sehen.
Ich komme nämlich Sonntag Nachmittag in die Stadt und bleibe
bis Dienstag. Dein Gedanke über den Ursprung des Nahmens der
Banyanen ist sehr sinnreich. Mir war das Wort für Kaufleute
nicht bekannt. Es kommt aber wohl vom Sanskritischen vanij.

[illegible]

Excellenz,

Die in Ihrem mir gestern zugekommenen geehrten Schreiben mir vorgelegten Fragen, beeile ich mich, soweit ich es im Stande bin, hiermit zu beantworten. Der sanskritische Ausdruck wovon dîv, dîva offenbare Entstellungen sind, lautet dvîpa und bedeutet wirklich Insel, dann auch Halbinsel oder eine der großen Erdabtheilungen der Inder. Von dîv gelangt man auch leicht zu dîu in Iaba-dîu; indem hier nur das v von dîv vocalisirt ist. Java, nach deutscher Aussprache des j, bedeutet Gerste; Wilson gibt das als erste Bedeutung. Ueber bar oder barr in Malabar weiß ich nichts Zuverlässiges zu sagen.

1. 55 – 64

weil ich die ächte Schreibart nicht kenne, vara heißt vorzüglich und vhara bezeugend, enthaltend. Wilson bemerkt ueber Malaya (mit dental sh ng) unter andern: " The country that lays along the Malaya range, or the west coast of the peninsula, Malabar." – Malayâ erklärt Wilson durch " a plant, commonly Teori.

In tiefster Verehrung

Ew. Excellenz

Sabadia

ganz gehorsamster
Bopp

Ew. Excellenz

habe ich die Ehre zu bemerken, daß bei Wilson
sich das Sanskritische Wort mallaya (englisch j)
findet und durch black pepper übersetzt wird.
Dies würde wohl vollkommen hin für die angezeigte Ver-
ge, denn bei dem gewöhnlichen Übergange der Skr. Palatalen
in Gutturale leidet es keinen Zweifel, daß das tamu-
lische mallaghoo und das aus Seb. Münster angeführte
malaga damit zusammenhängen. Auch scheint mir keineswegs
unbestellt den Ursprung der Benennung malaguetta gefunden zu
und daß der Namen der Molukken hiermit zusammenhänge,
wie Ew. Excellenz vermuthen, läßt sich kaum bezweifeln.
Das Sanskr. Analogon zu πέπερι, πέπερις ist pippa=
li (desgleichen p.) Nominat. pippalis (h) ~~od~~ auch pippalî=
Nomin. neutr. Dieses Wort erklärt Wilson durch long-pepper.

Ein anderer gewöhnlicher Benennung für Pfeffer ist maricha (englisches ch) oder marîcha, nach Wilson piper nigrum.

In tiefster Verehrung

Euer Excellenz

Donnerstag.

ganz gehorsamster

Bopp

Ile Rana

Der Name Râkâ (راقا) scheint mir nicht arabisch zu seyn; wenigstens bedeutet er nicht Vögel. Edrisi im 1ten Abschnitt des 3ten Climas sagt bloss

ويليها جزيرة راقا وهي جزيرة الطيور

d. i. Nahe bei ihr (der Insel der Schafe dschesireh el ganem) liegt die Insel Râkâ, und diese ist die Insel der Vögel (dschesireh ettojur)

so dass das Letztere nicht nothwendig als die Erklärung des Namens Râkâ zu nehmen ist, sondern auch als Angabe eines andern Namens genommen werden kann, und wie ich glaube an dieser Stelle genommen werden muss.

Wilken

Auch würde, wenn Râkâ ein arabisches Wort wäre, im arabischen Texte nach der Grammatik nicht Dschesireh Râkâ ohne Artikel stehen können, sondern mit dem Artikel جزيرة الراقا dschesireh er-Râkâ stehen müssen.

Ew Hochwohlgeboren

verfehle ich nicht in Antwort auf Ihr geehrtes Schreiben zu bemerken, dass ich das persische sitareh und das englische star für verwandt halte mit dem sanskritischen gleichbedeutenden tārā und tāraka (Nominativ tārakam). Das Letztere heißt auch Floß. Beide Wörter stammen von der Wurzel trī welche Bewegung ausdrückt, ~~daher~~ eigentlich hinüberschreiten, daher die gleiche Benennung für Stern und Floß. Dem t kommt in verwandten Sprachen aus euphonischer Neigung ein S vortreten, welches eben im Persischen, wo keine 2 Consonanten ein Wort anfangen können, wieder durch einen Vocal von dem t losgerissen werden musste. — Worauf die Angaben von Lettrau sich gründet ist mir unbekannt. Dagegen bin ich so glücklich

gewesen die sanskritische Benennung für Null zu finden, nämlich sûnja (Nominativ sûnjam) eigentlich das Leere, vacuum. Das j ist nach deutscher Aussprache zu lesen.

Mit der ausgezeichnetsten Hochachtung

Ew Hochwohlgeboren

28 Nov. 27

gehorsamster
Bopp

Hr. Wilson

Kann ich leider! über die Gesammtheit der mir vorgelegten Fragen nur sehr ungenügende Auskunft geben.

1.) Der Name Aschmalsan [?] ist vielleicht eine Verderbung von Achimelech, was etymologisch Königsbruder bedeutet. Sonst kömmt im Alten Testament kein Name vor, welcher dem Ahimalshon sich nähert.

2.) In Beziehung auf Diab scheint mir die Erklärung aus dem Jüdischen und Persischen viel natürlicher zu seyn, als die Ableitung aus dem Arabischen, wenn gleich das gewöhnliche Wort im Persischen für Gold nicht Duâb sondern Bendâb (بنداب) d. i. Wasserband ist. Sonst heisst allerdings im Arabischen Dsiâb (ذياب) soviel als Wölfe und ist das collectivum oder der pluralis fractus von Dsib (ذيب). Das Gold heisst im Arabischen Dseheb (ذهب)*

3. Für Chasdiah lässt sich, wie ich glaube, keine etymologische Erklärung aus dem Arabischen oder einer andern semitischen Mundart aufbringen; denn mit Hesed (حسد) Neid oder Uebelwollen lässt es sich gewiss nicht zusammen stellen.

*was machte aber erst aus Dscheb Diabus Dibus, Deba

218

Boeckh

219

Hr. Schelling haben unstreitig in Rücksicht des Krates ganz Recht, da ich kaum die Angabe des Gosselin nur daraus begreifen [kann], dass er den Krates mit dem Cyniker Krates, dem Schüler des Diogenes u. Lehrer [?], oder den Krates bei Strabo verwechselt haben dürfte. Das ist aber freilich sehr auffallend. In der einen Stelle des Strabo V. 31. wird gerade Aristarch als einer genannt, der des Krates Meinung verworfen habe; Aristarch war bekanntlich der Gegner des Krates von Mallos.

Auch in Rücksicht des Nordens als Rechts, und des Südens als Links in Beziehung auf Empedokles und die Aegypter kann wol kein Zweifel seyn, dass es sich so verhält, wie Hr. Schelling es angeben, dass nemlich der Morgen insofern das Weltantlitz heisst, inwiefern die Welt (als Person) nach Morgen blickt, oder nach Westen, mit dem Antlitz vorwärts gewendet, wandelt: so dass sie den Norden rechts hat &c.

Crates de Mallos Comment. ad Homerum 165 vor Chr. Geb.

rechts links

220

[…] das Wort Diab so wichtig zu […] etwas hinzuzufügen ist. Nur […] dürfte es interessant sein an das Ihnen bekannte […] dieses Wort, welches […] gebraucht zum […] Wilson […] und ἄρα […] alle diese […] verbunden […] Entstehung […], eine harte […] müsste unregelmäßig δυγάρα (γ= […] Verbindung, wegen dunklerer Lautung am Anfang, Darum ist eine Entstellung zu bequemerer Aussprache nicht befremdend, auch die Verstümmlung von ya zu i, durch Unterdrückung des a und Vocalisirung

Excellenz

Haben, wie mir scheint, das Wort Diab so richtig gedeutet daß kaum etwas weiteres hinzuzufügen ist. Nur dürfte es interessant sein an das Ihnen bekannte Dvîpa (dwîpa) zu erinnern. Dieses Wort, welches nicht bloß Insel sondern auch Halbinsel, überhaupt vom Wasser begränztes Land bedeutet, wird von Wilson nach den Indischen Grammatikern aus dvi zwei und âpa Wasser mit unterdrücktem a erklärt. Ich halte diese Erklärung für richtig, denn dvi mit âpa verbunden müßte regelmäßig dvyâpa (y = j) geben, eine harte Verbindung, wegen dreifacher Lautung am Anfang, darum ist eine Entstellung zu bequemerer Aussprache nicht befremdend, auch die Verstümmlung von ya zu i, durch Unterdrückung des a und Vocalisirung

Hr Wilgen

*wie macht ~~dieß~~ Streit
von Dscheb Diabus
Dibus, Deba

kann ich leider! über die Schwierigkeit mir vorgelegten Fragen nur sehr ungenügende Auskunft geben.

1.) der Name Ahimalhon ist vielleicht eine Verderbung von Achimelech, und etymologisch Königsbruder bedeutet. Sonst kömmt im Alten Testament kein Name vor, welcher dem Ahimalhon sich nähert.

2.) In Beziehung auf Diab scheint mir die Erklärung aus dem Jüdischen und Persischen viel natürlicher zu sagen, als die Ableitung aus dem Arabischen, wenn gleich das gewöhnliche Wort im Persischen für Teich nicht Duâb sondern Bendâb (بنداب) d. i. Wasserband ist. Sonst heißt allerdings im Arabischen Dsiâb (ذیاب) freilich als Wölfe und ist das collectivum oder der pluralis fractus von Dsib (ذیب). Das Gold heißt im Arabischen Dseheb (ذهب)*

3. Für Chasdiah läßt sich, wie ich glaube, keine etymologische Erklärung aus dem Arabischen oder einer andern semitischen Mundart aufbringen; denn mit Hesed (حسد) Neid oder Uebelwollen läßt es sich gewiß nicht zusammen stellen.

Boeckh 219

Crates de Mallos Comment. sur l'Homère 165 vor Chr. Geb. der Strabo in Stra-

Hr. Schelling haben unstreitig in Rücksicht des Krates ganz Recht, und ich kann die Angabe des Geffellin nur daraus begreifen, daß er den Krates bei Strabo mit dem Schüler Krates, dem Schüler des Diogenes u. Lehrer, verwechselt haben dürfte. Dies ist aber freilich sehr auffallend. In der einen Stelle des Strabo V. 31. wird gerade Aristarch als einer genannt, der des Krates Meinung verworfen habe; Aristarch war bekanntlich der Hauptgegner des Krates von Mallos.

rechts links

Auch in Rücksicht des Nordens als Rechts, und des Südens als Links in Beziehung auf Empedokles und die Aegypter kann wol kein Zweifel seyn, daß es sich so verhält, wie Hr. Schelling es angeben, daß nemlich der <u>Morgen</u> insofern das Weltantlitz heißt, inwiefern die Welt (als Person) nach <u>Westen</u> blickt, oder nach Westen, mit dem Antlitz vorwärts gewendet, <u>wandelt</u>: so daß sie den Norden rechts hat pp.

Euer Excellenz

Haben, wie mir scheint, das Wort Diab so richtig gedeutet, daß kaum etwas weiteres hinzuzufügen ist. Nur dürfte es interessant sein an das Ihnen bekannte Dvîpa (dwîpa) zu erinnern. Dieses Wort, welches nicht blos Insel sondern auch Halbinsel, überhaupt vom Wasser begränztes Land bedeutet, wird von Wilson nach den Indischen Grammatikern aus dvi zwei und âpa Wasser mit unterdrücktem a erklärt. Ich halte diese Erklärung für richtig, denn dvi mit âpa verbunden müßte regelmäßig dvyâpa (y = j) geben, eine harte Verbindung, wegen derartiger Lautung am Anfang, darum ist eine Entstellung zu bequemerer Aussprache nicht befremdend, auch die Verstümmelung von ya zu î, durch Unterdrückung des a und Vocalisirung

38:39 116–118

II 67

des Halbvocals im Sanskrit sehr gewöhnlich. Dvîpa bedeutet also eigentlich, als zusammengesetztes [illegible], zwei Wasser habend, von zwei Seiten vom Wasser umgeben, und es wird an die Verschiedenheit der Numeri hierbei nicht gedacht, was zu berücksichtigen wäre, wenn man Diap oder ähnliche Ableitung mit Dvîpa zusammenstellt. Höchst wahrscheinlich sind die beiden Wörter identisch, obwohl es auffallen könnte dass in Diab das a zurückgeblieben oder in seinem Ursprunge erhalten ist; da dvi zu di geworden wie im Persischen dis aus dvis, Sanskrit dvis zweimal, so war der Härte des Ausdrucks hierdurch vorgebeugt. Dass man Dvîpa auch zu Dîp und Dîb entstellt findet ist Ew. Excellenz bekannt. Die gewöhnliche Form für âpa Wasser ist ap im Sanskrit; âpa kommt aber in âpa-gâ Fluss vor (gâ die gehende). Dem Persischen scheint duab, diab vollkommen fremd.

Es freut mich sehr, Ew. Excellenz wieder vom [illegible] welches Sie heimgesucht hatte, befreit zu wissen, und wünsche dass Ihnen die schöne Witterung recht wohl bekommen möge. Dass [illegible] wüssten, werden Ew. Excellenz durch Böckh erf[…] haben. In tiefster Verehrung

Ew. Excellenz

gehor[…]

6. Mai 34.

Jetzt steht [illegible] der Schrift [illegible] 1833 [illegible] LXXX [illegible] III 7415

[illegible]

Euer Excellenz

habe ich die Ehre das Werk von Letronne hiermit zurück zu senden und einige Bemerkungen über den betreffenden Ausdruck zu geneigter Erwägung vorzulegen. Morimarusa scheint mir in mori und marusa zerlegt werden zu müssen, wenn es irgend in dem Bereiche des Indisch-europäischen Sprachstamms eine Erklärung finden soll. Mori wäre demnach das Lat. mare, Thema mari, ein weitverbreitetes Wort und verwandt mit dem Sanskr. vâri (wâri) Wasser, denn v und m wechseln gar häufig; morusa würde an die Wurzel von morior Sanskr. mṛ sterben (a-mara unsterblich) sich anschließen.

Plin. IV 13 Morimarusa d. Morimari marusa 2 Formen eines Cimbrischen Worts das Mare mortuum bedeutet.

Daß dib, div, dive etc von dem Sanskr. dvîpa stamme scheint mir außer allem Zweifel. Das v ist übergegangen wie z.B. im Griech. δίς Skr. dvis zweimal, und das p hat sich zunächst zu b erweicht, von da geht die Entstellung weiter zu div und dive. Am Ende [illegible] Composition kann es Insel, Halbinsel, Land bedeuten. [illegible] wie in dem von Bahlen erwähnten Divi [illegible] taka, macht es kein Compositum mit dem folgenden [illegible] devidan das erste Glied

Mala Berg [illegible]

Theile, liebster Bruder, dich über mâla zu beruhigen. Es heißt wirklich im Sanskrit Hügel, Berg und Gegend. Das Lateinische [illegible] von der Sanskritwurzel mil, welche mit etwas verbunden sein, zusammengesellen, vermischen heißt, herkommt. Tausend Dank für die [illegible]

Wilh. Humboldt

durch [illegible] the Coromandel coast, [illegible] a house". Patnam mag auch patanam das [illegible] sein. Bei bar in Malabar etc bin ich ungewiß auf welches [illegible] Sanskr. Wort es zurückzuführen sei. vara (v ist [illegible] im Bengalischen als b gesprochen) heißt vorzüglich, besten, vâra Thor [illegible] Sanskr. [illegible] vâr Wasser. varsa (Wilson a doorway, a gate), [illegible]?

Dass dib, div, diu etc. von dem Sanskr. dvîpa stammen scheint mir ausser allem Zweifel. Das v ist übergegangen wie z. B. im Persisch. dis Skr. dvis zweimal, und das p hat sich zunächst zu b erweicht, von da geht die Entstellung weiter zu div und diu. Am Ende mehrer Composita kann es Insel, Halbinsel, Land bedeuten. Wie es aber zusammenhängt, wie in dem von Bohlen erwähnten Diu Zakatara, macht es kein Compositum mit dem folgenden Wort. Dagegen hat in devipatanam, devidan das erste Glied nichts mit unserem dvîpa, div zu thun, sondern wie Ihre Stellung mit Recht vermuthen, mit deva Gott wegen des Fem. devî Göttin, auch vorzüglich als Namen der Durga, Gemahlin des Siwa gebraucht. Bei Wilson findet sich sogar dêvîkôtta erklärt durch "a town, the city of Vâṇa, probably Dêvicotta, on the Coromandel coast. fr. dêvî a name of Durga and kôtta a house". Patnam mag auch patanam das Fallen [illegible] sein. Bei bar in Malabar etc. bin ich ungewiss auf welches Sanskr. Wort es zurückzuführen sei. vara (v wird im Bengalischen als b geschrieben) heisst vorzüglich besten, vâra Thor (Wilson a doorway, a gate), etwa Küsten? vâr Wasser. varsha

Daß dib, div, diu etc von dem Sanskr. dwîpa stammen scheint mir außer allem Zweifel. Das v ist übergegangen wie z. B. im Persisch. dis Skr. dvis zweimal, und das p hat sich zunächst zu b erweicht, von da geht die Entstellung weiter zu div und diu. Am Ende muss es Langostium kaum als Insel, Halbinsel, Land bedeuten. Wie es aber zusammenhängt, wie es denn von Bohlen erwähnt die Zakatara, macht es kein Langostium mit dem folgenden Wort. Dagegen hat in devipatanam, devidan das erste Glied nichts mit unserm dwîpa, div zu thun, sondern wie Ihre Erklärung mit Recht vermuthen, mit deva Gott wegen des Fem. devî Göttin, auch vorzüglich als Name der Durga, Gemahlin des Siva gebraucht. Bei Wilson findet sich sogar dêvîkôtta erklärt durch "a town, the city of Vaṅa, probably Dêvicotta, on the Coromandel coast. E dêvî a name of Durga and Kôtta a house". Patnam mag aus patanam durch Fehler verstümmelt sein. Bei bar in malabar etc bin ich ungewiss auf welches Sanskr. Wort es zurückzuführen sei. vara (view wird im Bengalischen als b gesprochen) heißt vorzüglich, bester, vâra Thor (Wilson a doorway, a gate), oder heißt? vâr Wasser. varsa

½ Bog.

Mala Berg lanse

theile, liebster Freund, dich über mâla zu beruhigen. Es heißt wirklich im Sanskrit Feld, Berg und Gegend. Das Lateinische mille kann von der Sanskritwurzel mil, welche mit etwas verbunden sein, sich zusammengesellen, vereinigen heißt, herkommen. Tausend Dank für die

Wilh. Humboldt

Excellenz!

Etwas Zuverlässiges bietet mir das Sanskrit hinsichtlich der Frage womit Sie mich beehrt haben nicht dar, allein die Wörter Brasil, Brasilly, berzil, brakilis haben mich doch hingeleitet an die Sanskrit-Wurzel bhrâdsch (bhrâg) glänzen, scheinen, [illegible], woraus sehr leicht ein Wort, welches roth oder braun bedeute, hätte ausgehen können, denn auch rakta roth - kommt von randsch färben und hiermit hängt die Wurzel râd râdsch glänzen zusammen. Es giebt ein Suffix ila im Sanskrit, welches jedoch nur in wenigen Wörtern

vorkommt, wie z. B. anila Wind von an wehen; so hätte auch wohl von bhrâdsh glänzend ein Substantiv oder Adjektiv bhrâdshila kommen können, was sich jedoch bei Wilson nicht findet und mir auch im Gebrauch nicht vorgekommen ist. Doch bleibt die Wurzel bhrâdsch die einzige, woraus man sich hinsichtlich der bekanntesten Wörter [illegible] werden könnte.

In tiefster Verehrung

Euer Excellenz

Sonntag 23. März 1835

ganz gehorsamster

Bopp

Es giebt auch im Sanskrit eine Wurzel bhrâs scheinen, mit zuweilen in den verwandten Sprachen durch K ersetztem S, deren Gebrauch jedoch noch nicht belegt ist, und die offenbar mit obigem bhrâdsch verwandt ist.

Ew Excellenz

Habe ich die Ehre mit Ihrer gnädigen Erlaubniß beiliegend das für S. Majestät bestimmte Exemplar meines Werkes zu überschicken welchem Ew Excellenz mit Ihrer gewohnten, wie schon so vielfältig bewiesenen Geneigtheit Ihre gewichtvolle Empfehlung angedeihen lassen wollen. Ich habe das Schreiben ganz nach dem vorläufigen Rath Ew Excellenz eingerichtet, und besonders das dem Altfriesischen nächst verwandte Altsächsische wie es noch heut zu Tage von einem Theile der Unterthanen des Königs gesprochen wird hervorgehoben. Für den Kronprinzen werde ich ebenfalls ein Exemplar bereit halten.

Um zu den andern Theilen Ihres hochgeneigten Schreibens überzugehen, so gibt Wilson nach dem Amara-Côscha den Ausdruck lôkâlôka mit der Erklärung " a moutanous belt, surrounding the outermost of the seven seas and bounding the world. E lôka seeing and alôka not seeing; causing light and darkness, as interposed between the Dwipa's and the sun." Die Etymologie scheint mir sehr gezwungen obwohl sie formell nicht unmöglich ist. Das Compositum lässt verschiedene Auslegungen zu, und ich glaube dass wenigstens das erste lôka am besten im Sinne von Welt genommen wird; das zweite Wort ~~das zweite Wort~~ braucht nicht alôka gelesen zu werden, sondern kann auch âlôka, mit langem Anfangs-a seyn, welches nach Wilson die Bedeutungen 1. sight, seeing, looking. 2. light. 3 flattery, complimentary language, panegyric hat. Lôkâlôka könnte demnach Welt-Anblick "was dem Blicke der Welt sich darstellt, bedeuten. In Schriftstellern erinnere ich mich nicht diesen Ausdruck gefunden zu haben.

Wenn sich auch über Amalekium nichts zuverlässiges sagen lässt, so könnte man doch die Abtheilung a-malekium versuchen und an

μαλκιάω von μάλκη <u>Erstarrung vor Kälte</u> denken, so daß die Tenuis zur Aspirata geworden wäre, wie für μαλάκιον auch μαλάχια gesagt wird (Schneider). Das a in amalchium müßte dann in der Bedeutung <u>mit</u> genommen werden, die das griech. α am Anfang von Compositis öfters hat (ἄλοχος, ἀδελφός) und in diesem Falle eine Verstümmelung des sanskritischen sa <u>mit</u> in ähnlichen Compositis ist; amalchium wäre demnach das mit Frost-Erstarrung [illegible]" und dies vielleicht die einzige mögliche Erklärung. Morimarusa könnte auch so gefaßt werden – was mir erst eben einfällt – daß ~~dies~~ es bloß <u>das Todte</u> bedeutete, und eine reduplicirte Form wäre. Im Sanskrit gibt es solche Intensiv-Formen die in meiner Grammat. crit. § 562 erwähnt sind und wovon dariḍrâ ein Beispiel ist. Das dr der Wurzel drâ <u>laufen</u> ist in der Gestalt von dar wiederholt, und diese Sylbe durch einen Bindevocal i mit der Wurzel selbst verbunden. So wäre dar-i-drâ wie mor-i-marusa. Im Griechischen mag man solchen Intensiven etwa μαιμάω von μάω vergleichen. Wahrscheinlicher bleibt indeß

der Kaiserl. Erklärung.

zur leichtern Bearbeitung

Ew. Excellenz

Berlin den 26ten April 1833.

ganz gehorsamster

Bopp

Copia copia
[illegible]
[illegible]

Ew Excellenz Socotora

habe ich die Ehre zu bemerken, daß sich tarunî wirklich bei Wilson unter andern durch „the aloe tree (A. perfoliata)" erklärt findet. Die gewöhnliche Bedeutung von taruna ist jung und tarunî junge Frau. An der Richtigkeit von Bohlens Erklärung von dvîpa sukhatara kann ich kaum zweifeln; sukha heißt froh, vergnügt, glücklich und tara ist das Comparativ-Suffix, welches auch den Begriff froher ausdrückt. Doch könnte noch ein anderer Ausdruck dem bekannten Sache näher, bei Wilson findet sich nämlich sukhâdhara (von sukha als Substantiv Glück, Freude und âdhara Behälter) als eine Benennung von Indra's Himmel, wörtlich „Behälter oder Sitz der Freude, des Glücks." Nun könn

es darauf an, welche Schreibart die richtige ist; wahrscheinlich die von Bohlen und somit auch seine Erklärung. Meinen innigsten Dank

Ew Excellenz hochgeneigte Empfehlungen

Dr Schultz, hoffentlich wird ihm sein Ne[...]

und Minister v Altenstein nicht stecken

Mit tiefster Verehrung

Ew Excellenz

ganz geh[orsamster]

Bo[pp]

Mittwoch 21. Mai 34.

Bamboo   Banian tree

Zur Erzählung.

habe ich die Ehre zu bemerken daß der Bambus-Rohr im Sanskrit vansa heißt, auch vênu, ich finde aber keinen Namen der mit Bambus Aehnlichkeit hätte; mit mom-bu könnte aber, wenn dieses Wort wirklich Malayisch ist, Bambus leicht zusammenhängen, da Verwechslungen zwischen b und m häufig sind. Es kommt nur das Wort dschambu in Dschambu-dvîpa, eine alte Benennung von Indien, wegen der Laut-Aehnlichkeit in Sinn, ich kenne aber keine weitere Verbreitung dieses Namens. Das Sanskrit-Wort womit saccharum verwandt ist, ist sarkarâ, mit sogenanntem palatalem S, welches eine sanfte Aspiration hat, und auch mit Sh oder Sch geschrieben wird, wie in Schiwa; Wilson gibt diesem Worte die Bedeutungen: „a potsherd, the fragment of a broken pot.

2. a stony nodule or gravel. 3. a soil or spot abounding in stony or gritty fragments. 4 clayed or candied sugar. en

Die eigentliche Sanskrit-Benennung des Indischen Feigenbaums ist

[illegible] : a corn

228

Der ficus mit wurzelnden Zweigen ist ficus indica Lam. (nach dem Dict. des sciences naturelles

Der Dichter Delile beschreibt ihn in seinem Trois règnes de la nature

---

Ficus religiosa Linn.

Les indiens ont une grande vénération pour cet arbre, et le regardent comme sacrée, parcequ'ils croient que Visnou est né sous son ombrage. Ils le plantent autour de leurs pagodes.

Dict. des sciences naturelles.

The celebrated Banyan Tree of India is Ficus religiosa (Lindl. Natural Syst. 96.)

2. a stony nodule or gravel. 3. a soil or spot abounding in stony or gritty fragments. 4 clayed or candied sugar. etc.

Die eigentliche Sanskrit-Benennung des Indischen Feigenbaums ist nyakrôdha, ich finde keinen mit Banian ähnlichen Namen; panya heißt verkäuflich, und pana nach Wilson unter andern: a commodity for sale und Hand. Mehrung.

In tiefster Verehrung

Ew. Excellenz

Berlin 12. Mai 35.

gehorsamster

Bopp

2. a stony nodule or gravel. 3. a soil or spot abounding in stony or gritty fragments. 4 clayed or candied sugar. etc.

Die eigentliche Sanskrit-Benennung des Indischen Feigenbaums ist nyagrôdha, ich finde keinen mit Banian ähnlichen Namen; panya heißt verkäuflich, und pana nach Wilson unter andern: a commodity for sale und Handl. Rechnung.

In tiefster Verehrung

Euer Excellenz

gehorsamster

Bopp

Berlin 12. Mai 35.

Der Ficus mit wurzelnden Zweigen
ist Ficus indica Lam. (nach dem Dict. des sciences naturelles
Der Dichter Delile beschreibt ihn in seinem
Trois règnes de la nature

Ficus religiosa Linn.
Les indiens ont une grande veneration pour
cet arbre, et le regardent comme sacrée, parcequ'ils
croient que Visnou est né sous son ombrage.
Ils le plantent autour de leurs pagodes.
Dict. des sciences naturelles.

The celebrated Banyan Tree of India
is Ficus religiosa (Lindl. Natural Syst. 96.)

(Amerigo)

Erzählung.

(Bopp)

den Indischen Grammatikern zur Erklärung einiger seltenen Substantive wie amata Krankheit, Tod; amati Zeit, amani Weg aufgestellt werden.

reiks

ist freilich von der Macht, Herrschaft hergenommen, denn das verwandte Substantiv reiks heißt Herrscher, Oberster, und Ulfilas übersetzt damit das gr. ἄρχων. Verwandt ist auch reiki Reich, imperium, ἀρχή. Dieses Wort bringt uns zunächst auf Indischen Boden, denn sein Thema ist reikja, Thema.[2] und ist fast identisch mit dem dativ plur. reikja-m [2] gleichbedeutenden Sanskr. râdschja (ebenfalls ein Neutrum) nach meiner Art zu schreiben râgya, mit italienischem g (...)

(Amerigo)

Excellenz!

Der letzte Theil des Namens Amalrich lässt sich, wie ich glaube, mit gänzlicher Gewissheit auf das Deutsche zurück führen. Die gothische Form ist reikjs (man schreibt auch reiks) und bedeutet reich, mächtig. Der Begriff des Reichen ist hierbei von der Macht, Herrschaft hergenommen, denn das verwandte Substantiv reiks heisst Herrscher, Obrister, und Ulfilas übersetzt damit das gr. ἄρχων. Verwandt ist auch reiki Reich, imperium, ἀρχή. Dieses Wort bringt

thema. uns zunächst auf Indischen Boden, denn sein Thema ist reikja, und ist fast identisch mit dem dat. plur. reikja-m

2 gleichbedeutenden Sanskr. râdschja (ebenfalls ein Neutrum) nach meiner Art zu schreiben rågya, mit italienischem g

229

Bxa

Den Indischen Grammatikern zur Erklärung einiger Formen

Substantiva wie amata Krankheit, Tod; amati Zeit, amani

Weg aufgestellt werden.

(Amerigo)

Excellenz!

Den letzten Theil des Namens **Amalrich** lässt sich, wie ich glaube, mit ziemlicher Gewissheit auf das Gothische zurück führen. Die gothische Form ist **reikjis** (man schreibt auch **reikis**) und bedeutet reich, mächtig. Der Begriff des Reichen ist frühe von der Macht, Herrschaft hergenommen, denn das unmittelbar verwandte Substantiv **reiks** heisst Herrscher, Obersten, und Ulfilas übersetzt damit das gr. ἄρχων. Verwandt ist auch **reiki** Reich, imperium, ἀρχή. Dieses Wort bringt uns zunächst auf indischen Boden, denn sein Thema ist **reikja**, und ist fast identisch mit dem

thema.²

dat. plur. **reikja-m** und ist fast identisch mit dem

² gleichbedeutenden Sanskr. **râdschja** (ebenfalls ein Neutrum) nach meiner Art zu schreiben **râgya**, mit italienischem g

und i) dieses Sanskritische ǵ (= dsch) welches die Engländer durch
j ausdrücken wird im Griech. und Latein. in der Regel durch γ, g ver-
treten, und da das Gothische Tenues für alte Mediæ verlangt,
so steht das k in unserem reiki ganz an seinem Platze.

Was den mittleren Vocal anbelangt, so gilt ei im Gothischen
als langes i; i aber ist die regelmässige Schwächung des
gewichtvolleren a, und es kann somit ein langes i gegenüber dem
Skr. langen a durchaus nicht befremden, da die Sprachentartungen
in der Regel in Schwächungen bestehen und an sehr vielen Stellen
im Goth. namentlich auch kurzes i für Skr. kurzes a steht.

Zur Erklärung des ersten Theils des bestehenden Namens
müssten wir uns erst innerhalb des germanischen Sprachgebiets halten,
also einer Bildung, entsprechend, wiewohl auch dieses nicht zuverlässig ist.
Die Skr. Wurzel am aber steht auf schwachen Füssen, da sie
als Verbum nicht belegt ist und vielleicht nur von dem

Monsieur le Baron.

Ayant été chargé par ma Cour de conclure avec le Gouvernement Français la fixation des limites des deux Guyannes Portugaise et Française selon l'article 107 de l'Acte du Congrès de Vienne, et dans le sens précis de l'article 8e du Traité d'Utrecht, je me suis proposé le double bût de tracer une ligne naturelle par le cours des rivières à commencer de l'embouchure de l'Oyapock, et à couvrir par cette ligne les terres du Nord et du Cap. cédées à perpetuité par la France au Portugal dans le Congrès d'Utrecht. Cette ligne commençant à l'embouchure de l'Oyapock, située entre le 4e et 5e degré de latitude séptentrionale, suivait le cours de cette rivière, jusqu'à son confluent avec le Canopi, et remontait par cette-ci jusqu'à l'endroit le plus rapproché

Vl. Hr de la Cond. dit déja (Amaz p. 199) que les Portugais ont leurs raisons pour confondre la baie de Vincent Pinçon près de la branche sept. de l'Amaz. Arawari lat 2° 2' avec la riv. d'Oyapoc lat 4° 15' Le traité d'Utrecht n'en fait une même rivière!

Monsieur le Baron de Humboldt

du Maroni, qui divise les Guyannes Hollandaise et Française. Mais n'ayant pas été acceptée, on la remplaça, par une autre vague # dans son éspéce, et indeterminée dans le lieu qu'elle traverserait, puisqu'elle devait partir de l'embouchure de l'Oyapock jusqu'au 322 dégré de longitude Lest de l'Isle de Fer. Comme la fixation définitive des limites des deux Guyannes avait été refusée constamment par le Gouvernement Français, sous le prétexte du manque de connaissances des deux Cours sur le Pays à délimiter, il a fallu se rapprocher du principe provisoire sur les limites révocables, et laisser à des Commissaires respectifs la vérification des limites provisoires, et leur détermination définitive dans le délai d'un an après l'échange des ratifications à Paris.

Mais pour que ce terme moyen eût

une suite mutuellement avantageuse aux deux Pays, j'ai accepté la proposition du 322 dégré de longitude, sous la condition, qu'on accepterait aussi le paralelle du 3.e dégré de latitude septentrionale, comme point intermediaire des deux extremités de la ligne, et comme fixant la longitude au dégré mutuellement convenu. Malgré la convenance réciproque de cette proposition, qui est conforme au sens des articles 107 de Vienne, et 8 d'Utrecht, elle a été écartée, et jamais substituée par une autre quelconque; tout ce qu'on a pû obtenir, ce fut la promesse (pas encore accomplie) de convenir préalablement des bases des instructions qu'on donnerait de part et d'autre aux Commissaires, afin de prévenir des nouvelles contestations, et des frais inutiles.

Tel est l'état de la question que j'ai l'honneur de soumettre à vos lumières, Monsieur le Baron, bien

persuadé que l'autorité de votre opinion mettra en toute évidence les raisons que j'ai alleguées pour soutenir la nécessité de tracer une ligne, même provisoire, sur des bases explicites, et conformes aux principes stipulés définitivement dans les deux Traités susmentionnés.

En m'adressant à vous, Monsieur le Baron, j'ai l'intention bien pure de mettre à l'abri de toute réproche, tant la réputation des deux Négociateurs, qui pourrait en être compromise aux yeux du public, que celle du Ministre Médiateur, appellé à intervenir dans cette négociation.

J'ai donc l'honneur de vous proposer les questions suivantes:

1.° Pourra-t-on désigner un dégré de longitude sans déterminer le parallelle de latitude?

2.° Si l'intersection de deux grands cercles est nécessaire pour fixer la longitude d'un lieu quelconque, quel parallèle devrait-on adopter dans le sens précis des deux Traités allegués, afin qu'il n'y eût rien de vague et d'indeterminé?

3.° Comment devrait-il être rédigé l'article qui énonçât une ligne provisoire, laquelle doit être définitivement determinée dans le délai d'un an?

4.° Quelles seront les instructions, dont on pourra préalablement convenir, et d'après lesquelles on se flatterait de voir terminée à l'amiable, et bona fide la démarcation des deux Guyannes?

En vous soumettant ces différentes questions, j'ai l'honneur de vous inclure ci-joint un memorandum à ce même sujet, ainsi que la copie de l'article 8.e du Traité d'Utrecht, et une Carte de la

Guyanne rédigée sur les documens existans au Bureau Géographique de Cayenne. Ne désirant qu'être éclairé par votre consultation, il est inutile d'ajouter que je me flatte de la recevoir aussi juste, qu'impartiale.

Agréez, Monsieur le Baron, l'expression de la considération très distinguée, avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Monsieur le Baron.

Paris le 30 Juillet 1817.

Votre très humble et très obéissant serviteur,

Le Chevalier de Brito

Grégoire.

1840. 2e/5

Notes.

Gouvernement du Rio Negro.

Le territoire et les rivières comprises dans les limites de ce Gouvernement jusqu'à la rivière Ucajalá dans la rive australe du fleuve Amazonas, ont été reconnues, et leurs plans levés par les Astronomes Jozé Joaquim Victorio da Costa, Jozé Simoens de Carvalho, Francisco Jozé de Lacerda, Antonio Luiz Pontes, et par le voyageur Discursif, de même que le territoire compris dans les mêmes limites jusqu'au bord boréal, a été reconnu par les Astronomes, et Voyageurs ci-dessus mentionnés, et par le Gouverneur Manoel da Gama Lobo.

Gouvernement du Grand Pará.

Tout le territoire et rivières depuis la Ville

Capitale jusqu'à Igarapé-miri, et par le Canal du Tejupuru jusqu'à Maracá-vassu sur le bord du Fleuve Amazonas; et dépuis la rivière Jari jusqu'au Jamundás sur le bord boréal du même Fleuve, jusqu'à ses dernières peuplades, ont été réconnues, et la Carte levée par Serafim José Lopes, élève de Mathématique de la Ville du Pará, dans ses voyages de 1806, et 1807; et la suite des confluents de l'Amazonas au dessus des peuplades, a été réconnue par le voyageur Discurcif. La rivière Tocantis jusqu'à la latitude de 10..43, a été tracée sur la Carte levée en 1803 par le dit Serafim José Lopes, et par le pilote de la Marine Royale, Estanislão Antonio dos Santos Fatiza, et le restant de la Capitainerie, de même que l'Amazonas dès la rivière Jari, jusqu'au Calsvene dans la côte boréale, par l'Astronome José Simoens de Carvalho; la Carte de la rivière Araguari jusqu'à ses versants

ayant été réconnue par le Colonel du Génie Pedro Alexandrino Pinto de Souza.

Que l'on ne s'admire point de voir que la ligne qui marque les limites des Guyannes Portugaise et Française, selon le Traité d'Amiens, soit plus au Nord, que les Cartes imprimées ne la marquent, en voici la raison: c'est que les Cartes supposent par erreur que les versants de la rivière Araguari commencent avec peu de différence à la même latitude, que l'embouchure australe du dite Araguari; mais cette rivière ayant été réconnue dans toute son étendue, d'après l'ordre du Gouvernement du Pará, par le Colonel du Génie Pedro Alexandrino Pinto de Souza, on a obtenu la parfaite connaissance de la latitude de ses versants; et par cette certitude on en a déterminé

les limites selon les observations du susdit Colonel Ingénieur.

Avertissement.

Le Gouvernement du Maranhão et Piauhy a été extrait d'une ancienne Carte réconnue éxacte. La Colonie de Cayenne, qui comprend la Côte depuis la rivière Calsoene jusqu'au Cap d'Orange, a été extraite d'une Carte qui existe dans le Dépôt des Plans de la même Colonie, levée en 1778 par Mr. Mentelle Ingénieur Géographe du Roi de France, dans le voyage qu'il a fait dans l'intérieur du pays. Les Guyannes Hollandaise et Espagnole jusqu'à la rivière Orinoco, ainsi que ce fleuve jusqu'à ses verfants, et tous ses confluents, ont été tracés sur la Carte de Mr. Dupons, Géogen

du Gouvernement Français à Caracas.

La proximité de la rivière Saraurú (bras du Rio Branco) et de la rivière Repunuiri (bras de l'Essequebo) est réconnué non seulement par les Cartes des Guyannes, mais aussi par les voyages faits de l'une à l'autre. En 1793 Francisco José Rodrigues Barata, Lieutenant-Colonel du 1er Regiment de ligne du Pará, étant Enseigne du même Régiment, a été envoyé en commission à Suriname, et traversant l'intérieur du pays, a fait transporter par terre les canots de son transports depuis Saraurú jusqu'à Répunuiri, ce que ne lui a pris que trois jours, et ayant terminé sa commission, rétourña par le même chemin. Par la correspondence du Gouvernement

du Rio Negro, on a appris qu'en Février 1811, dans les versants du Rio Branco, ont paru des Anglais ou Hollandais, qui ayant monté par la rivière Repunuiri, demandaient la permission d'entrer dans les Domaines Portugaises, et qu'ils sont arrivés au Fort de St Joaquim du Rio Branco. N.B. La ligne ponctuée qui part d'Aldeias Altas dans la Capitainerie du Maranhaõ, sur la rive d'Itapicuru, et qui passe par les rivières das Neves, de Manoel Alves, du Somno, et Porto do Carmo, indique la route suivie par le Colonel Berford dans son voyage à Rio Janeiro en 1810; et les signes qui se trouvent dans la même ligne, indiquent les plantations établies sur la dite route.

305. 20
360
54 30

309
360
51

329
20
~~349~~
~~360~~
1
329

Rio Vicente Pinzon

Brésil
Cayenne

Para
Conn. des tem. 51° 0'
D'Anville 52° 10'
et Cayenne 55° 30'
Cay. aujourd'hui 54° 35' donc erreur de 0° 55' à l'ouest

Donne par Poyrol 51°
Cay. 54° 30'

La Cond. avoit trouvé la Cayenne par Sat. (Conn. des tem. 204.
3^{h} 37' aujourd'hui 3^{h} 38' 20"
Lat. Cay. 3^{h} ~~[illegible]~~

voyez la Mr de Para et un AP

Para de Maranham 3° 50' Carte MSS Portugaise
4 15 Arrowsmith
4 30 D'Anville
(Purdy 4° 38'. Carte d'Espinosa 3° 45')
or Maranham par Borda 46° 35' ~~[illegible]~~ [illegible] il met Rio Janeiro de 4' trop à l'Est
46° 30' d'Ap.
4 15
~~Lat.~~ Para 50 54.

46 39 Portug.
3 50
Para 50 29

Rojas, neuerlich aufgenommen zu haben scheint.

In dem 2ten Bande der Sammlung finden wir 9) eine Beschreibung von Potosi und dessen Gebiet im J. 1787, von dem Gouverneur D. J. del Pino Manrique. Der Herausgeber bemerkt, daß es bis itzt keine authentische Geschichte dieser berühmten Stadt, deren Silbergruben die Welt bereichern, gegeben habe. Die vorliegende Geschichte geht bis zum J. 1546 zurück, und begreift auch die Beschreibung der Bezirke von Porco, Chayanta, Chichas, Lipes und Atacama, welche zur Intendantur von Potosi gehörten, die nicht weniger, als 600 span. Meilen im Umkreise umfaßte. Die Bevölkerung derselben belief sich damals (1787) auf 216,871 Seelen, wovon 24,206 auf die Stadt Potosi selbst kamen, wogegen im J. 1611 die Stadt allein 150,000 Einw. zählte. Von der Entdeckung der Gruben bis zum J. 1783 hat die Ausbeute, von welcher der k. Zoll erhoben wurde, die ungeheure Summe von 820 Mill. 513,893 Piaster betragen, und man rechnet, daß fast eben so viel, unangegeben, aus den Gruben gezogen worden war. Der Luxus, welchen die Bewohner trieben, scheint eben so ausschweifend gewesen zu seyn, als ihr Reichthum groß war. Die Krönung Karls V. soll ihnen 8 Mill., und die Leichenfeier, bei dem Tode Philipps III., nicht weniger, als 6 Mill. Piaster, gekostet haben. Von dem Vermögen Einzelner kann man sich daraus einen Begriff machen, daß man hört, daß die Ausstattung einer Tochter des Gen. Mexia, im J. 1612, 1 Mill. Piaster betrug, und eine andere junge Dame, die Tochter des Gen. Perera, hatte, wenige Jahre zuvor, 2 Mill. 800,000 P. als Mitgift erhalten. Uebrigens wurden durch den gewaltigen Verlust von Menschenleben, welchen die Berg-Arbeit hervorbringt, nicht weniger, als 16 große Provinzen, entvölkert.

10) Geschichte von Paraguay und der Provinzen La Plata und Tucuman, von dem Jesuiten, Pater Guevara. G. war einer der aufgeklärtesten Jesuiten und der Zeitgenosse Falkners (s. oben) und Dobritzhofers. Sein Werk über Paraguay ist sehr umfassend, und enthält eine allgemeine Beschreibung der Geschichte der Provinz la Plata, von ihrer Entdeckung bis zum J. 1621. In einem zweiten Bande hatte G. den historischen Theil dieser Geschichte, bis auf seine eigene Zeit, fortgesetzt: als indessen die Jesuiten aus Süd-Amerika vertrieben wurden, sandte der Vicekönig, Buccarelli, welcher den ausdrücklichen Befehl bekommen haben soll, sich der Handschrift zu bemächtigen, diese nach Spanien: so eifersüchtig war das Mutterland auf die Unterdrückung derselben. Der Band, welcher nicht dieß Schicksal hatte, zerfällt in zwei Theile: in dem ersten werden die Regierungs-Verfassung, die Sitten und Gewohnheiten der indianischen Urbewohner des Landes beschrieben, und zugleich Details über die Naturgeschichte des Landes gegeben: das zweite Buch, vielleicht das werthvollere, enthält die Geschichte der verschiedenen Statthalterschaften der Spanier, aus den Jahren 1515 bis 1620. Eine spätere Hand hat eine gedrängte Notiz über die folgenden Gouverneure, bis zum letzten Vicekönig, Cisneros, beigefügt, mit dem, im J. 1810, die spanische Herrschaft in diesem Theile von Süd-Amerika ein Ende nahm. 11) Die Argentina, oder die Entdeckung der Provinz la Plata, ein historisches Gedicht des Archidiakonus Mart. del Barcocentenera. Dieß ist eine Nachahmung der berühmten Araucana des Ercilla. Der Verf. war, wie Ercilla, ein Augenzeuge der meisten merkwürdigen Begebenheiten, die er er-

D. Pedro de Angelis

239

in einem anderen Locale, zu einem Mittagsmahle, auf Kosten der Gesellschaft, vereinigt. Es herrschte Anstand und Freude bei diesem Mahle, welche sich besonders lebhaft aussprach, als diese braven Vaterlands-Vertheidiger Sr. Maj. dem Könige und dem ganzen Königl. Hause ein Lebehoch darbrachten.

Wriezen, den 6. Februar.

Auch in Wriezen fand die Jubelfeier des 3. Februars Statt. Mehrere, die vor 25 Jahren freiwillig für König und Vaterland auszogen, und in Berlin die Feier mit zu begehen behindert waren, kamen auf den glücklichen Gedanken, sie an ihrem Wohnorte in der Weise eines Volksfestes zu veranstalten, und dazu die Stadt und Umgegend einzuladen. Die Einladung fand einen solchen Anklang, daß ihrer sehr viele unverkennbar in der angemessensten Stimmung erschienen; als sie aber einen Saal mit daran stoßenden Zimmern militärisch dekorirt fanden, und die schöne Anordnung der Feier sich entwickelte; als sie eingeleitet ward durch Vorlesung des Königl. Aufrufes: „An mein Volk"; als der Toast auf des Königs Majestät, des Kronprinzen Königl. Hoheit und das ganze Königl. Haus, dem Andenken der Gebliebenen, dem deutschen Vaterlande, den Frauen, dem Landsturm, den Freiwilligen und den Anordnern der Feier ausgebracht, als für die Wittwen und Waisen der Gebliebenen gesammelt wurde, und dazwischen Vortrag von Gedichten und zweckmäßiger Gesang nach bekannten Melodien angeordnet war, so verwandelte sich die mitgebrachte patriotische Stimmung in Enthusiasmus der Königs-, Vaterlands- und Bruderliebe, und jeder freute sich, Theil genommen zu haben an einem so erhebenden Feste, das, um auch der jüngeren Welt zu genügen, mit einem Balle beschlossen ward.

Meseritz, am 3. Februar.

Auch in unserer kleinen Stadt wurde der heutige Tag, wie immer, festlich begangen. Mit Tagesanbruch weckte die Reveille die Theilnehmer der Feier, und 25 Kanonenschüsse verkündeten den festlichen Tag. Um 11 Uhr rief der Generalmarsch die alten Krieger zum frugalen Frühstück, wie sie es einst im Felde gewohnt waren, ein Schluck aus einer, aus der Campagne aufbewahrten Feld-Flasche und ein Stück Commißbrod. Um 2 Uhr versammelte sich die Gesellschaft; Freiwillige, Krieger und Patrioten, aus allen Ständen, an einer Tafel von 60 Couverts in einem Saale, der mit der, mit Lorbeeren bekränzten Büste unsres theuren Königs, mit Waffen aller Art und mit denen aus den Kriegen 13—15, welche die Theilnehmer des Festes noch besaßen, geschmückt war. Die Tafel begann mit dem, in dem Jahre 1813 in allen Kirchen üblichen Gebete. Der Landrath des Kreises verlas den Aufruf unsres theuren Königs an sein treues Volk, vom 3. Februar 1813, dem ein Toast auf das Wohl Sr. Maj. folgte, wobei die Musik einstimmte und 25 Kanonenschüsse den Einwohnern den Wunsch der, von Liebe und Patriotismus begeisterten, Gesellschaft verkündeten. Ein Freiwilliger ging in seiner Rede bis auf das Jahr 1789 zurück, und entwickelte die politischen Verhältnisse bis auf unsere Zeit. Er zeigte, wie unser friedliebender, gerechter Monarch zuletzt durch den, dem Völkerrecht und den Verträgen Hohn sprechenden Usurpator zum Kampf auf Tod und Leben gezwungen war; bewies, was ein treues Volk, was eine National-Bewaffnung vermag, schloß mit der Versicherung, daß noch heut derselbe Geist das Volk beseele, daß die Waffen von 1813 noch

3e Ep. 25 8bre

Additions à la liste des noms de la Chine (1).

Entre les différens noms que la Chine a reçus des *barbares*, c'est-à-dire, de tous les peuples qui ne sont pas compris dans le céleste empire, il en est trois qui n'ont pas encore été remarqués par la critique, parcequ'on s'est encore peu occupé des peuples auxquels ces noms représentent une contrée qui nous est mieux connue d'ailleurs. Ces trois dénominations n'étaient cependant pas indignes de devenir l'objet de quelques recherches spéciales : car elles ont conservé l'empreinte de leur origine, elles sont l'expression des faits qui les ont produites, des temps et des lieux où elles ont commencé à être en usage ; deux d'entre elles nous révèlent d'anciennes communications, dont le souvenir ne paraît s'être conservé dans d'autres monumens que quatre syllabes recueillies après un intervalle de plus de 900 ans.

La première de ces appellations ethniques, appartient à la langue des Barmans ; Buchanan et Judson nous l'ont fait connaître ; mais comme leurs ouvrages ne comportaient point ce genre de recherches, ils ont négligé de nous apprendre quelle en était l'origine. Les deux autorités que je viens de citer ne s'accordent point sur la prononciation de ce nom : dans la précieuse liste de 101 noms de peuples (*Loo mioo tawa taba*) publiée par Buchanan (2), on lit :

TA ROUT : *the Chinese.*

Et dans le dictionnaire de Judson on trouve :

တရုပ် TAROUK : *China.*

Il ne faut pas croire que cette différence de pronon-

(1) *Mémoire sur la littérature et la religion des Barmans*, (*As. Res.*, tom. VI). Le commentaire de cette liste formerait une excellente description ethnographique, de l'Inde ultérieure.

Je saisis cette occasion de faire reconnaître un des noms que présente cet index ; il est mentionné sous le nº 12. *Pa-déik-kă-rā* (*another western nation; but which I could not learn*), probablement ပဒိုက်| ကရာ, n'est qu'une transcription incomplète, mais pourtant régulière de *Portugal* : l'ortographe barmane ne donnant pas les moyens d'exprimer *r* quiescent (c'est-à-dire final de syllabe), cette lettre est omise ; la voyelle de la seconde syllabe a subi la même modification que dans la transcription singhalaise du même nom, *Pretyal Desa*.

ciation exprime celle qui existe entre le nom d'une contrée et celui de ses habitans: ces deux transcriptions représentent un même mot.

Lorsqu'on essaie de deviner l'origine d'un mot quelconque, mais plus spécialement encore, celle d'une dénomination ethnographique, on ne peut espérer de le faire avec quelque succès, qu'en se reportant par la pensée à la première mention qui en a été faite, et sur cette indication, aux circonstances et aux lieux où elle a dû être employée pour la première fois, c'est-à-dire, en limitant la question dans le temps et dans l'espace, et en recherchant l'étymologie de cette dénomination dans ses synchronismes. C'est la méthode que j'ai suivie dans ces observations.

La littérature barmane est encore si peu connue qu'on n'en peut rien attendre pour la solution de cette question; mais si nous ignorons à quelle époque les Barmans ont commencé à connaître les Chinois, nous savons du moins très-précisément à quelle époque les Chinois ont connu les Barmans. Il suffit qu'un peuple, qu'une tribu ait touché la Chine, pour que son nom ne périsse pas: les annales chinoises ne nous laissent ignorer aucun fait, aucune date.

Je ne pouvais consulter une collection plus complète des extraits géographiques de ces annales, que le volumineux *Pian i tian;* on lit dans cette compilation que le royaume de *Mian* 國緬 (3) n'a commencé à être connu à la Chine, que du temps de la dynastie des Youân (Mongols) qui en firent la conquête. Ce royaume confinait alors à celui de *Ta li* (4): ce der-

ciation exprime celle qui existe entre le nom d'une contrée et celui de ses habitans : ces deux transcriptions représentent un même mot.

Lorsqu'on essaie de deviner l'origine d'un mot quelconque, mais plus spécialement encore, celle d'une dénomination ethnographique, on ne peut espérer de le faire avec quelque succès, qu'en se reportant par la pensée à la première mention qui en a été faite, et sur cette indication, aux circonstances et aux lieux où elle a dû être employée pour la première fois, c'est-à-dire, en limitant la question dans le temps et dans l'espace, et en recherchant l'étymologie de cette dénomination dans ses synchronismes. C'est la méthode que j'ai suivie dans ces observations.

La littérature barmane est encore si peu connue qu'on n'en peut rien attendre pour la solution de cette question ; mais si nous ignorons à quelle époque les Barmans ont commencé à connaître les Chinois, nous savons du moins très-précisément à quelle époque les Chinois ont connu les Barmans. Il suffit qu'un peuple, qu'une tribu ait touché la Chine, pour que son nom ne périsse pas : les annales chinoises ne nous laissent ignorer aucun fait, aucune date.

Je ne pouvais consulter une collection plus complète des extraits géographiques de ces annales, que le volumineux *Pian i tian* ; on lit dans cette compilation que le royaume de *Mien* 緬甸 (3) n'a commencé à être connu à la Chine, que du temps de la dynastie des Youân (Mongols) qui en firent la conquête. Ce royaume confinait alors à celui de *Ta li* (4) : ce der-

nier état devait avoir reçu de ses communications avec l'Inde, une civilisation indienne, telle que l'ont conservée jnsqu'aujourd'hui les empires d'Ava et de Siam : mais il fut conquis la cinquième année du règne de Manggou kakhan (1255), par son frère Khoubilaï khan et le général mongol Ouriangkotaï, (*Ou liang ho tay* des historiens chinois); *Tali* reçut un *wang* mongol et devint la capitale d'un *sing* سينك 省 ou province de l'empire des Youân (4).

La civilisation indienne s'effaça alors sous cette civilisation mixte, créée par le génie de l'empereur *Khoubilaï,* qui associa les Chinois à la puissance militaire des Mongols, les Mongols aux mœurs publiques et privées des Chinois. Le double besoin de conserver la conquête et de pourvoir à l'administration, appela dans le *Ta li sing*, des colonies civiles et militaires; des intérêts particuliers et des entreprises commerciales y amenèrent un grand nombre de familles des provinces du nord : le *Ta li* fut bientôt conquis par les mœurs comme il l'avait été par les armes, le *Ta li* demeura dès lors réuni à l'empire. C'était la première fois que la puissance chinoise atteignait la frontière du royaume barman : bien que sous les deux grandes dynasties des *Han* et des *Thang* elle ne se fût arrêtée, à l'occident, que sur les bords de la mer Caspienne, elle n'avait fait que peu de progrès vers le midi; les *Man tseu* défendirent constamment leur indépendance et leur nationalité; l'empire de *Nan tchao*, fondé au septième siècle, ne succomba que dans le treizième, et les *Miao tseu* qu'on peut

considérer comme la dernière tribu des *Pa man*, ne furent réduits qu'en 1775.

Aussi les premiers Chinois qui connurent les Barmans, furent-ils les Chinois de *Ta li*. On reconnaît facilement dans le nom de cette province les élémens du mot *Tarout* ou plutôt *Tarouk* (2); on peut même observer que Raschid-eddin qui recevait les mots chinois de la bouche des Mongols, écrit دای لیو *Dai liou*, ce qui donne l'*ou* du mot barman. Je voudrais trouver dans la prononciation recueillie par Buchanan, la preuve que ce mot se prononçait autrefois *tarout* et que cette prononciation traditionnelle représente un pluriel mongol, *Tarout, les hommes de Ta li*, comme *Tangkout*, les *Tang* (*hiang*), *Nangkiat* (5), *les hommes de Nan king* (Chinois méridionaux) &c. Je dois faire observer à ce sujet, que Buchanan a donné dans sa liste ethnographique un autre nom qui a de singuliers rapports avec celui de *Tarout*;

TA RŒK, *the Tatars governing the China* (selon Judson; တရုတ်, *TARAT*, *Tartary*, *the name of a country*).

Ne pourrait-on pas reconnaître dans ce dernier mot un effort de l'écriture barmane pour représenter la désinence *t* conservée dans la prononciation *tarout?* On sait que la langue barmane qui a plus de caractères que de prononciations, ne peut trouver dans son syllabaire les moyens de représenter le son *tarout*, bien qu'elle possède toutes les lettres qui entrent dans ce mot; elle doit nécessairement écrire *tarat*,

taret ou *tarit*, si elle conserve le *t*, *tarouk* ou *taroung* (4), si elle conserve la voyelle *ou*. Je serais par ces considérations disposé à croire que *tarouk* et *tarat* sont deux prononciations approximatives du même mot; que par les Tartars dominateurs de la Chine, les Barmans entendent les Mongols et non les Mandchous (3), et enfin que ces deux mots identiques s'appliquent également aux Mongols et aux Chinois. Cette explication me paraît assez probable; je ne dois cependant pas négliger d'avertir que je ne la présente que comme une simple conjecture, qui attend de recherches plus approfondies, correction ou confirmation.

En avançant que les Chinois de *Ta li* étaient les premiers qu'eussent connus les Barmans, je n'ai pas prétendu que le nom de la Chine fût absolument inconnu sur les bords de l'Irawaddy, avant le treizième siècle; mais jusqu'à l'invasion des Mongols dans le Manzi, les deux peuples ne s'étaient pas encore rencontrés, leurs limites ne s'étaient pas encore touchées. Ils n'avaient jusqu'alors communiqué que par des voyages commerciaux ou religieux, et il est très-probable que les Barmans n'avaient pas encore songé à donner un nom aux individus de l'autre nation, que des spéculations commerciales ou l'étude du bouddhisme avaient appelés dans leur contrée.

Ce fut encore l'extension de l'empire chinois jusqu'aux frontières du *Myan ma*, qui apporta aux Barmans un autre nom des contrées aujourd'hui comprises dans le *Yun nan*. Symes nous apprend que les Barmans nomment cette province *Hu nan* ou *Manchegee*: ce dernier nom renferme évidemment les mots *Man tseu* 蠻子, ou comme les prononçaient les Mongols, *Manzi* منزى (3) : la dernière syllabe de *Manchegee* est peut-être une altération de *djât* ဇာတ် (djâta) *race*.

C'est du dictionnaire tagala de San Lucar (3) que j'extrais les deux autres noms de la Chine, dont j'ai parlé au commencement de cette notice; on lit dans cet ouvrage :

SONG SONG (pc.) [ᜐᜓ 3] *El reyno de la China* (p. 520).

LANG LANG (pc.) [ᜎ ᜎ] *Cosario por mar; assi llamaban los Tagalos antiguos à los Sangleyes* (p. 290).

On pourrait, sans trop d'invraisemblance, expliquer ces deux noms par la langue tagala, en dérivant *Songsong* du verbe *songsong* « navegar contra el viento » et en cherchant dans le premier sens attribué à *langlang*, l'origine du second. Mais il est évident pour qui a quelque habitude des recherches de ce genre, que ces noms se rapportent par leur forme à la langue du peuple auquel ils s'appliquent, et qu'ils ont dû être introduits par les Chinois eux-mêmes chez les insulaires de *Lou soung*. De plus, lorsqu'on observe qu'un de ces noms, après avoir cessé d'exister dans les rapports commerciaux et politiques des deux peuples, s'est néanmoins conservé dans les traditions des Tagalas (1), il devient probable que si les Tagalas en eûssent connu un plus ancien, ils nous l'eûssent également transmis; or l'absence d'une dénomination des Sangleys antérieure à celle de *Langlang*, m'autorise à penser que ce nom était celui que portaient les Chinois, lorsqu'ils touchèrent pour la première fois aux Philippines. On ne peut être long-temps incertain sur la valeur réelle de ces deux dénominations, lorsqu'on

(3) Manille, 1754, in-fol.

(4) Un autre fait confirmatif de cette opinion nous a été conservé par Marco Polo. Le célèbre voyageur nous apprend que le Grand Khan envoya des officiers à Madagascar pour visiter cette île et que ces officiers lui adressèrent un rapport très-étendu sur les merveilleuses productions de cette contrée : le nom de Madagascar ne paraît cependant pas dans les annales chinoises.

(1) Le lexicographe espagnol nous laisse ignorer quelles sont ici ses autorités; je pense qu'il a extrait le mot *Langlang* des chants historiques des Tagalas. Si cette conjecture, au moins très-probable, se confirmait, il serait prouvé par la détermination précise de la date de ce nom, que l'histoire traditionnelle des habitans des îles Philippines, conservée jusqu'à ce jour dans leurs *pamatbatin*, a plus de neuf cents ans d'antiquité.

se rappelle que les habitans du céleste empire ont coutume d'adopter comme nom national, celui de la famille à laquelle appartient l'empereur régnant (2): deux noms de dynastie viennent se présenter a l'esprit; les *Soung* et les *Thang* rappellent les *Songsong* et les *Langlang*; l'identité des deux premiers termes est si complète qu'elle se prouve d'elle-même; celle des deux derniers ne sera pas moins certaine, si l'on considère que *t* et *l* sont, en tagala, des lettres permutables, entres lesquelles la prononciation fait à peine une légère différence (5).

Les Chinois s'appelaient donc *Thang* (*jin*), lorsqu'ils commencèrent à connaître les insulaires des Philippines : ce nom leur fut conservé par les naturels, qui en altérèrent légèrement la prononciation, et prirent soin d'en former le pluriel par redoublement, forme primitive du pluriel dans toutes les langues polynésiennes. Si cette opinion sur l'origine de *Langlang* avait besoin de nouvelles preuves, elle en trouverait dans un fait analogue. Nous apprenons des géographes chinois eux-mêmes, que les marchands chinois établis à Java recevaient des indigènes le nom de *Thang jin*,

(2) Ces dénominations officielles qui s'imposent au sol et aux hommes, finissent presque toujours avec la dynastie; deux noms de familles impériales seulement ont conservé jusqu'à ce jour le sens emphatique qui leur avait été d'abord attribué. les Han et les Thang doivent cette honorable exception aux souvenirs de gloire et de puissance que réveillent leurs noms.

(5) La permutabilité de ces deux lettres a créé dans la langue tagala un grand nombre de formes doubles d'un même mot, ayant un sens commun.

parce que leurs principaux établissemens dans cette île s'étaient formés sous la grande dynastie des Thang. Deux dynasties de ce nom sont connues dans l'histoire de la Chine ; la première, puissante, et pendant près de trois cents ans étendant sa domination et son commerce de la mer Caspienne aux dernières limites de la Polynésie asiatique ; l'autre faible, obscure, et ne comptant que dix ans d'existence. Il n'y a pas à hésiter un seul instant : il est certain que sous la dynastie des *Ta Thang* (618 — 907 de J. C.), les Chinois ont fait leur première descente sur les côtes des Philippines ; si l'on considère que les expéditions maritimes et les spéculations commerciales les plus importantes ont été faites sous le long et glorieux règne de *Kao tsoung*, on ne pourra guères douter que la découverte de *Lousoung* par les Chinois ne doive se placer entre les années 650 et 684 de J. C. On ne peut mieux comprendre quelle était, à cette époque, la puissance maritime des Chinois, et quel usage ils faisaient de cette puissance, qu'en observant que des peuples livrés eux-mêmes à la piraterie s'étaient habitués à considérer le nom des Thang comme synonyme de *corsaire*.

Deux dynasties des Soung ont aussi régné à des époques différentes sur plusieurs des provinces qui composent aujourd'hui l'empire chinois : mais cette circonstance ne peut être une difficulté ; les Soung représentés par *Songsong* étant postérieurs à la dynastie des Thang, il est évident qu'il ne peut être ici question que de la seconde dynastie des *Soung* (960-1280) dont la domination s'étendait sur les provinces littorales de la Chine méridionale.

Le *Pian i tian* dans lequel toutes les notices géographiques du *Nian i sse* sont classées par ordre chronologique, a rassemblé dans le livre CII celles qui se rapportent aux nations dont on n'entendit parler pour la première fois à la Chine que sous la dynastie des *Ta Thang*, et dans le livre CIV celles qui se rapportent aux nations dont on n'entendit parler pour la première fois que sous la dynastie des *Soung*.

Ces deux livres contiennent, le premier dix-huit articles, et le second, sept; mais de tous les pays dont ils donnent la description, il n'en est aucun qui me paraisse pouvoir se rapporter aux Philippines. La première mention qui soit faite de ces îles, sous le nom de *Liu soung* (20), 宋呂, est du temps des Ming, et précède de peu d'années l'arrivée des *Fo lang khi* ou *Franghis* (0) dans ces parages. C'est ici le lieu d'observer que quelque abondantes que soient les notices recueillies par les Chinois sur les contrées étrangères, elles sont encore bien incomplètes (4), si on les compare à l'immense développement de leurs rapports militaires, religieux et commerciaux avec toutes les autres parties de l'Asie.

(20) Le P. Colin, dans sa *Descripcion de las islas Filipinas*, fait une importante observation sur le nom de Luzon; c'est que toutes les circonstances concourent à prouver que ce nom a été imposé par des étrangers, et très-probablement par les Chinois, à une île qui devait avoir reçu de ses habitans une autre dénomination, et dont la ville principale était nommée *Manila* : un document manuscrit de 1570, récemment publié dans le Nouveau Journal Asiatique, attribue en effet à l'île de Luzon le nom d'*Ybalon*, qui paraît être original. Le même auteur donne du nom de Luzon une étymologie assez singulière : Luzon ou *Lousoung* ᜎᜓᜐᜓ signifie en tagala *pilon de arroz ò mortero conque descortezan, repelan ò limpian el arroz*; le P. Colin pense que ce nom a été donné à la plus grande des Philippines, soit parce qu'elle ressemble par sa forme à un *mortier monté sur pieds*, soit parce que les étrangers auront observé que les naturels ont coutume de placer ces mortiers de bois à côté ou vis-à-vis de leurs maisons, sur le chemin, et de s'en servir, à l'occasion, pour battre le signal d'alarme et de prise d'armes. — Les Chinois donnent à toutes les Philippines le nom de *Liu soung* ou *Lou soung*; mais je n'ai observé que dans le *Vocabulaire du dialecte de Canton*, publié par M. Morrison, la dénomination de *Siao Liu soung* (la petite Luzon), appliquée à la ville de Manille.

(1) *Journal asiatique*, tom. X, pag. 53.

(3) *Mian* est la transcription de la première syllabe du mot မြန်မာ *Mranmâ* ou *Myanmâ*, Barman. On écrit aussi *Mian tian* 緬甸 ; la dernière syllabe représente peut-être le mot ချင် : *Kyan*, nom d'une peuplade appartenant à l'empire barman.

(4) 大理 *Ta li* est le titre honorifique et moral que les Chinois ont donné au royaume de *Nan tchao* 南詔 : il signifie *la grande raison*, et non pas ainsi que le prétend Raschid-eddin, *le grand royaume* ممالك عظيم. On peut croire que l'erreur de l'historien persan venait de ce que le roi de *Ta li* portait le titre indien de *Mahârâdja* مهاراج *grand roi*, altéré par des copistes ignorans en مه ارار *mah-arar*, (سلطان معظم). Raschid-eddin dit dans un autre passage de son histoire : *on nomme, en langue indienne, le pays de Karâ djang*, (Ta li) *Kendermi, c'est-à-dire, le grand pays :*

ولايت قرا جانك بزبان هندى آنرا كندرمى كويند

يعنى ولايت بـــــــــــزرك

Cette étymologie n'est pas meilleure que la précédente : *Kendermi* ne me parait être autre chose que le sanskrit गन्धर्बी ou गन्धर्बदेश, *le pays des chevaux :* ce qui peut confirmer cette interprétation, c'est que Raschid-eddin écrit ailleurs (و بـزبان سندى) قنـدرنى, que je voudrais lire قنـــدرى : le *Tarikh Haïderi* nomme, il est vrai, ce royaume, كندهور et قندهار, mais je ne pense pas que l'autorité de cette chronique soit égale à celle de l'ouvrage officiel de Raschid-eddin. Un fait remarquable, c'est qu'un passage de Marco Polo explique ce nom de *Gandharbi :*

le voyageur vénitien rapporte que dans la province de Carajan (قراجانك) *naisent grant chevaus, et les portent en Endie à vendre.* Il serait utile de rapprocher ces faits des fables indiennes qui placent les génies *Gandharbas* à l'est du mont Merou, par lequel il faut vraisemblablement entendre le grand prolongement de l'*Himalaya*, depuis le Cashmire jusqu'au *Yun-nan.*

Il y aurait un grand nombre d'observations à faire sur la géographie historique de cette province chinoise qu'on peut nommer un confluent de peuples : les pays compris entre le Gange et le *Lou kiang*, n'appellent pas des recherches moins actives. Les notices de Marco Polo sur toutes ces contrées sont d'une grande exactitude, ainsi que l'a fait voir M. Klaproth (*Nouv. Journ. asiatique*, T. I, pag. 97) : je n'ajouterai qu'une seule observation à celles de ce savant ethnographe. Marco Polo dit que la province de *Gheindu* (*Kiang theou*) est bornée par le fleuve *Brius*, qui est très-grand et roule des paillettes d'or. M. Klaproth reconnait dans ce fleuve le *Kin cha kiang* ou *fleuve à sable d'or* du royaume de *Mian*, et l'identifie avec l'Irawaddi (ဧရာဝတီ). Le mot *Brius* ne nous apprend rien de lui-même sur la position de ce grand fleuve; car c'est la transcription fort exacte du mot barman မြစ် *mret* ou *myet*, rivière : (j'oserais même croire que le mot se prononçait *mrets* du temps de Marco Polo, et que la prononciation actuelle des monosyllabes barmans est une réforme euphonique assez récente de la langue parlée). Mais un fait qui me paraît s'accorder avec l'opinion de M. Klaproth, c'est qu'un des principaux affluens de l'Irawaddi, porte, suivant les cartes de l'empire Barman les plus récemment publiées, le nom de *Shueli myeet*, dans lequel on ne peut méconnaître le mot ရွှေ *shwe*, *or*. Il se peut que les Chinois aient traduit le mot *Kin cha* par *Shueli*, et que prenant cet affluent pour la naissance de l'*Irawaddi*, ils aient continué le nom de *Kin cha kiang* à ce grand fleuve dans tout son cours jusqu'à son embouchure.

(5) Et non pas *Schink* شينك, comme l'écrit M. de Hammer dans la traduction d'un extrait de Raschid-eddin, qu'il a publiée dans le nº 98 du *Bulletin de la Société de géographie* : M. de Hammer qui dans ce fragment est resté fidèle à son habitude de ne traduire qu'un seul manuscrit, sans corriger les fautes du copiste, lit *Menri* منرى, où il faut évidemment lire منزى *Manzi* (Mangi), *Karahane* قراحان pour *Karâdjang* قراجانك, *Solanik* سلنك pour *Solonggo* سلنكو, *Hemkinek* pour *Nemdjink* ou *Nanking*, *Zeitoran* زيتترن pour *Zeïtoun* زيتون, *Hinkesai* et *Haseksai* (حسكسى ?) pour *Djinksai* جينكسى forme persane de *King sse* 京師 *capitale*, le *Quinsai*, ou *Cassay* de Marco Polo et des autres voyageurs du moyen âge.

le voyageur vénitien rapporte que dans la province de Carajan ([illegible]) naissent grant chevaus, et les portent ad Ynde à vendre. Il serait utile de rapprocher ces faits des fables indiennes qui placent les génies Gandharbas à l'est du mont Merou, par lequel il faut vraisemblablement entendre le grand prolongement de l'Himâlaya, depuis le Cashmire jusqu'au Yun-nan.

Il y aurait un grand nombre d'observations à faire sur la géographie historique de cette province chinoise qu'on peut nommer un confluent de peuples : les pays compris entre le Gange et le Lou kiang, n'appellent pas des recherches moins actives. Les notices de Marco Polo sur toutes ces contrées sont d'une grande exactitude, ainsi que l'a fait voir M. Klaproth (*Nouv. Journ. asiatique*, T. I, pag. 97) : je n'ajouterai qu'une seule observation à celles de ce savant ethnographe. Marco Polo dit que la province de *Cheindu* (*Kiang theou*) est bornée par le fleuve *Brius*, qui est très-grand et roule des paillettes d'or. M. Klaproth reconnaît dans ce fleuve le *Kin cha kiang* ou *fleuve à sable d'or* du royaume de *Mien*, et l'identifie avec l'Irawaddi ([illegible]). Le mot *Brius* ne nous apprend rien de lui-même sur la position de ce grand fleuve; car c'est la transcription fort exacte du mot barman [illegible] *myet* ou *myet*, rivière : (j'oserais même croire que le mot se prononçait *myets* du temps de Marco Polo, et que la prononciation actuelle des monosyllabes barmans est une réforme euphonique assez récente de la langue parlée). Mais un fait qui me paraît s'accorder avec l'opinion de M. Klaproth, c'est qu'un des principaux affluens de l'Irawaddi, porte, suivant les cartes de l'empire Barman les plus récemment publiées, le nom de *Shweli myet*, dans lequel on ne peut méconnaître le mot [illegible] *shwe*, or. Il se peut que les Chinois aient traduit le mot *Kin cha* par *Shweli*, et que prenant cet affluent pour la naissance de l'*Irawaddi*, ils aient continué le nom de *Kin cha kiang* à ce grand fleuve dans tout son cours jusqu'à son embouchure.

(5) Et non pas *Selink* [illegible], comme l'écrit M. de Hammer dans la traduction d'un extrait de Raschid-eddin, qu'il a publiée dans le no 93 du *Bulletin de la Société de géographie*: M. de Hammer qui dans ce fragment est resté fidèle à son habitude de ne traduire qu'un seul manuscrit, sans corriger les fautes du copiste, lit *Menri* [illegible], où il faut évidemment lire [illegible] *Manzi* (Mangi), *Karakhana* [illegible] pour *Kankiang* [illegible], *Selenk* [illegible] pour *Selengue* [illegible], *Hankhek* pour *Nankink* ou *Nankin*, *Zeitoun* [illegible] pour *Zeitoun* [illegible], *Haaskeu* (Haasksai) ([illegible]) pour *Minkhai* [illegible]

forme persane de *King-sse* [illegible] capitale, le *Quinsai*, ou *Cansay* de Marco Polo et des autres voyageurs du moyen âge.

251

12

Le Ms. de M. de Hammer lit *Wâdji* واچ, le nom de la capitale du *Karâdjang;* cette leçon me paraît préférable à celle de یاچ, elle représente mieux le chinois *'Weï thsou.*

(6) M. Klaproth a déja observé que ce fut *Tali fou,* suivant les historiens chinois, qui fut créée capitale de la province confiée aux soins de Khogatchi, tandis que Raschid-eddin donne pour capitale à cette province (la dixième dans l'ordre de son énumération) la ville de *Yatchi:* on pourrait expliquer cette contradiction apparente, en admettant que Khogatchi avait en effet établi sa résidence dans la ville de *Ta li,* mais que son fils *Yesian Timour,* lorsqu'il succéda à son père dans le gouvernement du *Yun nan,* transporta le titre de capitale à la ville de Yatchi dans le pays des *Karayn* (*), dont, suivant Marco Polo, *roi est le fil au grant Kan qe a à non Esentemur.*

(7) Le changement de *l* en *r* dans les prononciations provinciales de la Chine ne doit pas faire difficulté.

(8) J'ai d'ailleurs peine à croire que les Barmans aient des notions géographiques assez précises sur le nord de l'Asie, pour faire quelque différence entre les Mongols et les Mandchous.

(9) *Nangkiyat* ou, comme s'accordent à l'écrire Raschid-eddin et Œldjhaïtou *Nangkiyas* (نتكياس et [illegible]): la terminaison en *s* est une autre forme du pluriel mongol, analogue à la forme *sa* de la langue mandchoue.

(0) Il serait réciproquement impossible d'écrire *Tarak* en barman.

(1) Les contrées au sud du *Yun nan* furent reconnues pour la première fois, environ 120 ans avant J. C., par une compagnie de marchands chinois qui cherchait une route au midi, pour pénétrer dans le *Ta hia.*

(2) M. Davis avait déja observé ces rapports, mais d'une manière incomplète. (*Trans. of the R. As. Soc.* T. II).

(*) Il y a sur ce point confusion dans tous les auteurs. Les diverses éditions manuscrites de Marco Polo ne s'accordent même pas: la version latine attribue à *Caraiam* ce que la version française dit de *Carajan*, et rapporte à *Caracham* ce que l'autre raconte de *la provence de Caraian.* Il est facile de voir que la confusion des choses vient de la ressembl n e des mots.

M j. 4512 252 2e Expe 19 Juillet 1832

sième ordre, appartenant actuellement au département de *Kia tcheou*, dans le Chen si; ils y observèrent une latitude de 38° 55′ 20″, et estimèrent la longitude de 6° 25′ ouest de Peking. C'est dans cet endroit que le R. P. Bouvet s'étant trouvé mal, crut devoir retourner à la capitale. Ses deux compagnons, privés d'un si grand secours, résolurent de redoubler leurs efforts pour y suppléer autant que possible. Ils firent un examen de leurs instrumens, et tâchèrent de bien s'assurer du point de Chin mou hian Ils mesurèrent 196 *li* le long de la grande muraille, jusqu'à *Yu lin weï* (9); ils trouvèrent la latitude de cette forteresse de 38° 15′ 8″, et ayant examiné les divers rhumbs de vent, depuis Chin mou hian, il estimèrent Yu lin plus occidental de 42′.

A *Tsing pian phou*, fort dans le département actuel de Yu lin fou, on observa une latitude de 37° 42′ 40″. A *Houa ma tchhi* (1), la latitude fut de 37° 52′ 45″.

Ning hia est une des villes les plus importantes et les plus considérables situées sur la grande muraille. Le 10 septembre 1708, la hauteur méridienne du bord supérieur du soleil y fut de 56° 45′. Les PP. Regis et Jartoux conclurent une hauteur du pôle de 38° 32′ 40″; le calcul des routes donna la longitude de Ning hia de 10° 25′ ouest de Peking; la déclinaison de l'aiguille aimantée y fut observée de 2° 52′ du nord vers l'ouest.

L'an 1677, les PP. Thomas et Gerbillon allèrent à Ning hia à la suite de l'empereur Khang hi. Ils observèrent la latitude de cette ville de 38° 35′; ils mesurèrent aussi le chemin, observèrent les rhumbs et les distances, prirent souvent des hauteurs du pôle, et estimèrent Ning hia plus occidental que Peking de 10° 20′ ou 25′.

Le 21 avril 1697, ils observèrent à Ning hia une éclipse du

(9) A présent, *Yu lin fou*, ville du premier ordre du Chen si.

(1) *Houa ma tchhi* signifie étang de chevaux pomelés. C'est un bourg près de la grande muraille, dans le département de *Ning hia fou*, dans le Kan su.

A Monsieur le Cons. Kl

soleil par les hauteurs de cet astre prises vers le commencement et vers la fin de l'éclipse ; ils déterminèrent le commencement à 7 heures 4′ du matin, la fin à 9 heures 10′; la quantité 11 doigts 30′ : on ne vit aucune étoile.

Le P. Gerbillon a marqué que, près de Ning hia, le fleuve *Houang ho* est fort profond, et qu'il a dans cet endroit au moins 200 toises de large. Ning hia a plus de 19 *li* de tour; sa figure est celle d'un rectangle oblong. La ville s'étend beaucoup plus de l'est à l'ouest que du nord au sud; d'ailleurs elle a de grands faubourgs. On n'a pu trouver à Peking d'observation correspondante de l'éclipse observée par les PP. Gerbillon et Thomas.

Au fort de *Tchoung weï* (1), les PP. Regis et Jartoux observrent la latitude de 37° 40′ 45″. Le 27 septembre, la hauteur méridienne du bord supérieur du soleil fut, à *Liang tcheou* (2), de 50° 43′ 30″; ils en déduisirent une latitude de 37° 59′ 0″. Ils examinèrent le chemin fait depuis Ning hia, et trouvèrent Liang tcheou plus occidental que Ning hia, de 3° 18′, c'est-à-dire 13° 43′ à l'ouest de Peking. La déclinaison de l'aiguille fut observée à Liang tcheou, de 2° 58′ à l'ouest. Les missionnaires se disposèrent également à observer l'éclipse de lune qui devait arriver la nuit du 29 au 30 septembre 1708. La principale de leurs préparations fut de régler une pendule. Le temps ne fut pas favorable, et ils ne purent bien observer que le commencement de l'éclipse, qui eut lieu à Liang tcheou, à 2 heures 49′ 30″, horloge corrigée, après minuit.

Le commencement de cette éclipse a été observé à Nuremberg, à 8^h 43′ 36″; à Marseille, à 8^h 20′ 45″; à Gènes, à 8^h 33′ 49″.

La différence des méridiens entre Paris et ces villes est très-

---

(1) *Tchoung weï*, ou le fort du milieu, est à présent une ville du troisième ordre, du département de *Ning hia fou*.

(2) *Liang tcheou* est actuellement une ville départementale du premier ordre, du Kan sù.

bien connue, et en prenant le milieu entre ces trois observations, le commencement a dû arriver à Paris à 8h 8′ 30″. Par conséquent, la différence de *Liang tcheou* est de 6h 41′. Si l'on prend 7h 36′ 18″ pour différence des méridiens entre Paris et Peking, cette dernière ville serait plus orientale que Liang tcheou, de 0h 56′ ou de 14°. On peut presque assurer que la différence des méridiens entre Peking et Paris est de 7h 36′ à 37′ (1), comme le démontre un grand nombre d'observations. Ainsi celle du commencement de l'éclipse en question a confirmé, plusieurs années après, l'estimation de la longitude de Liang tcheou. La carte de la Grande Muraille offerte à l'empereur Khang hi, dans laquelle on avait placé cette ville par 13° 43′ à l'ouest de Peking, fut faite trois ou quatre ans avant qu'on y eut observé cette éclipse.

Le 8 octobre 1708, on prit à *Kan tcheou* la hauteur méridienne du limbe supérieur du soleil, qu'on trouva être de 45° 26′ 40″; on en conclut que la latitude de cette ville était de 39° 0′ 40″. La déclinaison de l'aiguille y fut observée de 3° 21′ du nord à l'ouest. La hauteur du pôle de *Sŭ tcheou* fut observée deux fois, et déterminée à 39° 45′ 20″, et la déclinaison de l'aiguille à 3° 5′ du nord vers l'ouest. On releva la pointe la plus occidentale de la grande muraille, qu'on trouva par 14° ouest de Peking, et à 44 li au nord de Sŭ tcheou. A cette extrémité occidentale de la grande muraille est situé le fort appelé *Kia yŭ kouan*. Le 16 octobre, la hauteur méridienne du bord supérieur du soleil y fut observée de 41° 33′ 45″; on en conclut que la latitude de cette place était de 39° 49′ 20″; la déclinaison de l'aiguille fut trouvée de 3° 5′. On corrigea les routes de Liang tcheou à Kan tcheou, à Sŭ tcheou et à Kia yŭ kouan, et on détermina la position de ce dernier fort à 4° 13′ ouest de Liang tcheou, ou à 17° 56′ ouest de Peking. Comme la tour de *Wang haï leou*, placée

(1) Selon la dernière détermination, la différence de méridien entre Paris et Peking est de 114° 2′ 50″.

au bout oriental de la grande muraille, est à 3° 10′ est de Peking, la grande muraille a, de l'est à l'ouest, 21° et 6′, et ses deux extrémités sont, à quelques minutes près, à la même hauteur du pôle.

De Liang tcheou à Kan tcheou, on mesura 454 li 6 cordes, et de Kan tcheou à Sŭ tcheou, 321 li 2 cordes.

Après avoir ainsi déterminé la position de l'extrémité occidentale de la grande muraille, on se prépara à fixer de même la situation de plusieurs endroits considérables. A *Tchouang lang* (1), la hauteur du pôle fut trouvée être de 36° 47′ 58″. A *Nan Ta thoung* (2), elle fut de 36° 40′ 20″; à *Lan tcheou* (3), elle fut de 36° 8′: ces trois positions sont le long de la muraille intérieure dont on avait également déterminé les extrémités boréales; elles font connaître l'étendue du pays compris dans cette muraille intérieure. Tchouang lang fut trouvée être de 25′ plus à l'est que Lan tcheou, et cette dernière place, de 1° 8′ plus à l'est que Liang tcheou.

De Lan tcheou on se rendit à la ville de *Si ning* (4), sur les frontières du pays du lac *Khoukhou noor*. Son territoire est entouré, au nord, par des Mongols, et à l'ouest, par une ancienne muraille ruinée. On y observa plusieurs fois la hauteur méridienne du

---

(1) *Tchouang lang* était, à cette époque, une place fortifiée située à quelque distance de la partie occidentale de la Grande Muraille intérieure de la province de Kan sŭ, sur la rive orientale du *Hao thiĕ ho*. En 1723, ce fort fut érigé en ville du troisième ordre, reçut le nom de *Phing fan hian*, et fit partie du département de Liang tcheou fou. Postérieurement cette ville a été transportée plus à l'ouest, et placée sur la rive orientale du *Ta thoung ho*.

(2) *Nan Ta thoung*, ou le *Ta thoung* méridional est un *phou*, ou fort, également situé sur le bord oriental du *Hao thiĕ ho*, et au sud de l'ancien Tchouang lang.

(3) C'est à présent un *fou*, ou ville du premier ordre, et capitale de la province de Kan sŭ.

(4) A présent *Si ning fou*, ville du premier ordre, et capitale du département du même nom.

bord supérieur du soleil ; ces hauteurs donnèrent 36° 39′ 0″ pour la latitude de cette ville; la déclinaison de l'aiguille aimantée y fut observée de 3° 10′ du nord vers l'ouest. De Tchouang lang à Si ning il y a 242 li mesurés, et la route corrigée ayant donné la longitude de cette dernière place, par rapport à Kia yŭ kouan, Su tcheou, &c. on la détermina de 14° 34′ a 35′ ouest de Peking.

Les PP. Gerbillon et Thomas ont fait des observations dans la plupart des places de la grande muraille, depuis *Hi fung kheou* jusqu'à Ning hia, et les positions qu'ils ont données à ces lieux sont presque entièrement conformes à celles des PP. Bouvet, Regis et Jartoux, pour la longitude. La différence, pour les latitudes, est quelquefois de plusieurs minutes, sur-tout à *Tou chў kheou*, à *Yu lin weï*, &c. Cette différence vient sans doute de ce que les observations n'ont pas été faites avec des instrumens d'une égale justesse. Le quart de cercle dont se servaient les PP. Bouvet, Regis et Jartoux était de 2 pieds 2 pouces; il fut souvent vérifié, et on observait le limbe supérieur. L'instrument des PP. Thomas et Gerbillon avait à peine 15p de rayon, et il paraît qu'il n'avait pas été vérifié, ils prenaient d'ailleurs la hauteur du centre. Il est plus sûr de s'en tenir aux latitudes observées en 1708.

En 1711, les PP. Bonjour, Frédeli et Jartoux firent la carte de la Tatarie. Pour aller Peking aux bords du *Keroulèn* (sur nos cartes, *Kerlon*), ils passèrent devant le lac *Tal noor*, le long du *Kalka*, puis aux lacs *Bouïr noor* et *Kuloun noor ;* ils suivirent le Keroulèn et le *Toola*, gagnèrent les bords du *Selenga*, ensuite le mont *Altaï*, vinrent à *Khamil* (ou *Hami*), et rentrèrent en Chine par *Kia yu kouan*. Après une si longue marche, ils examinèrent les latitudes observées, les routes corrigées, et les distances réciproques de tous les lieux par où ils avaient passé. Ils observèrent les latitudes de Kia yŭ kouan, de Sŭ tcheou et de Kan tcheou, et les trouvèrent conformes à celles qu'on avait observées en 1708. Ils voulurent voir à quelle longitude se devait rapporter Kia yŭ kouan, en vertu de la résolution d'un si grand

nombre de triangles, et ils furent agréablement surpris de trouver cette longitude de 18° environ à l'ouest de Peking, c'est-à-dire, à quelques minutes près, la même qu'avait donné le résultat du chemin fait depuis Wang haï leou jusqu'à Kia yŭ kouan, en 1708.

Le P. Dutartre, jésuite, fit en 1712 une observation importante à *Lin thao fou*, ville considérable du Chen si (1). Le 7 octobre 1712, il trouva la hauteur apparente du centre du soleil, de 32° 2' : de cette observation, il conclut que la latitude du lieu était de 35° 19' 46".

L'examen du chemin de Lin thao fou à *Lan thceou* fit voir au P. Dutartre que ces deux villes étaient presque nord et sud. Le même jésuite calcula toutes les routes faites depuis *Si ngan fou*, capitale du Chen si, et les ayant corrigées par l'observation des hauteurs du pôle de plusieurs endroits, il détermina Lin thao fou plus à l'ouest que Si ngan fou, de 4° 54' ou 55'.

Les observations des satellites de Jupiter, faites autrefois à Si ngan fou, par le P. Lecomte, avaient montré que cette ville était plus occidentale que Peking, de 7° 39' 45". Ainsi *Lin thao fou* serait à 12° 34' 45" ouest de Peking. Lan tcheou fut déterminé par les PP. Regis et Jartoux, 1° 8' plus à l'est que Liang tcheou, c'est-à-dire, 12° 35' plus à l'ouest que Peking. On voit donc combien furent exactes les observations des distances et des rhumbs, faites par les PP. Regis et Jartoux en 1708.

Les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, en 1699, rapportèrent aussi le résultat des observations des satellites, faites par les jésuites, à *Kiang tcheou*, ville du Chan si, située par 35° 37' de latitude. Selon ce résultat, Kiang tcheou est plus à l'ouest que Peking, de 5° 7' 15". La distance de Kiang tcheou, au bord oriental du *Houang ho*, a été mesurée et trouvée être de 100 li,

(1) Cette ville a été dégradée sous le règne de Khian loung, et s'appelle actuellement *Tŷ thao tcheou;* elle n'est plus que du second rang, et appartient au département de *Lan tcheou fou*, du Kan sŭ.

dont Kiang tcheou est plus oriental que le Houang ho sous cette latitude. Les jésuites ont observé dans la plupart des lieux qui sont le long de cette direction du Houang ho, du nord au sud. L'endroit où ce fleuve, venant de la Mongolie, entre en Chine pour séparer le Chan si du Chen si, a été conclu être directement au nord de Kiang tcheou; par conséquent ce lieu serait plus à l'ouest que Peking, de 5° 7′ 15″. En 1708, les PP. Bouvet, Regis et Jartoux y passèrent, et estimèrent la longitude de 5° 14′ ou 15″ à l'ouest de Peking; c'est aussi l'estimation que fit le P. Dutartre, de la longitude de Kiang tcheou. On peut donc regarder comme sûre la longitude du lieu où le Houang ho traverse la Grande Muraille, et qu'on appelle *Choui men thoung k'heou;* il est par 39° 47′ de latitude.

Je crois devoir ajouter ici quelques observations générales sur la Grande Muraille appelée, en chinois, 城里萬 *Wan li tchhing*, ou simplement 城長 *Tchhang tchhing*, la longue muraille, et 城長 *Pian tchhing*, muraille de la frontière, qui sépare la Chine du Liao toung et de la Mongolie. Par conséquent elle offre autant de points fixes propres à déterminer sans peine la position d'un nombre infini des lieux qui répondent à ces points, soit en Mongolie, soit en Chine.

Depuis *Cha hou kheou*, dans le Chan si, jusqu'à *Kia yǔ kouan*, à son extrémité occidentale dans le Kan sǔ, la muraille est en mauvais état; c'est un simple boulevart en terre, mais muni de beaucoup de places de guerre, avec des garnisons nombreuses.

On a cru pendant long-temps en Europe que cette immense entreprise avait été exécutée par *Chi houang ti*, empereur de la dynastie des Thsin; mais ce point a besoin d'explication.

Vers le commencement du IVe siècle avant J. C., trois royaumes existaient dans les pays qui répondent aujourd'hui aux provinces de Tchў li, Chan si et Chen si: ces royaumes portaient les noms de *Thsin*, *Tchao* et *Yen*; leurs pays étaient limitrophes de la

Mongolie actuelle, occupée alors par des tribus turques et autres, contre les invasions desquelles les princes qui régnaient dans le nord de le Chine furent forcés de garantir leurs états. Les rois de Thsin battirent ces tribus, et élevèrent une muraille depuis le nord de *Lin thao fou* jusqu'au *Houang ho*, au nord de *Yan ngan fou*, dans le Chen si. Le prince de Tchao repoussa aussi ces voisins turbulens, et fit construire, en 307 avant J. C., une muraille depuis le Houang ho jusqu'aux frontières du Tchỹ li. Le roi de Yan défit également les Turcs, et continua la muraille, depuis le nord du *Siuan houa fou* actuel jusqu'au *Liao toung*.

L'empereur *Thsin chi houang ti*, ayant réuni à son royaume de *Thsin* tous les autres qui existaient en Chine, ordonna, en 214 avant notre ère, à son général *Mung tien*, qui venait alors de faire pendant dix ans une rude guerre aux Turcs *Hioung nou*, habitant au nord de la Chine, de visiter les murailles bâties par les princes de *Thsin*, de *Tchao* et de *Yan*, d'achever les ouvrages nécessaires pour les joindre ensemble et de les conduire jusqu'à *Wang haï leou*, sur les bords de la Mer orientale.

Khang hi étant parfaitement satisfait de la carte de la Grande Muraille, levée par les PP. Bouvet, Regis et Jartoux, résolut de faire dresser par les missionnaires jésuites celle de tous ses états, tant en Chine qu'en Tatarie. Il adjoignit donc, en 1708, aux deux derniers, le P. Frédeli (1), Allemand de nation, et nommé en chinois, *Feï yng*, pour lever le Liao toung et les pays situés plus à l'est. Ces mathématiciens partirent de Peking le 8 mai, et allèrent droit à *Chan haï kouan*, dont ils avaient reconnu la position ; après avoir parcouru le Liao toung, ils entrèrent dans l'ancien pays des *Mandchoux*. Les géomètres eurent ici beaucoup de difficultés à vaincre, parce que cette contrée étant abandonnée depuis de longues années, il ne paraissait pas possible d'y trouver

(1) Ce missionnaire Allemand s'appelait vraisemblablement *Friedel*, nom que ses collègues ont changé en *Frédeli*.

les secours nécessaires d'hommes, de montures et de vivres, dont on ne pouvait se passer dans un travail qui devait durer plusieurs mois. Cependant les ordres sévères donnés par l'empereur écartèrent toutes ces difficultés, de sorte que l'ouvrage ne fut jamais retardé. Les missionnaires trouvèrent, par 40° 50′ de latitude et 15° de longitude est de Peking, que la déclinaison de la boussole était à l'ouest. Ils se rendirent ensuite dans le pays des *Yu phi Ta tsu*, ou Tatars qui s'habillent de peaux de poissons, d'où ils remontèrent jusqu'au bourg de *Dondon*, plus oriental que Peking, de 20°. Il aurait été à desirer qu'ils eussent pu visiter la contrée située entre les rives de l'*Emouli* et l'embouchure du *Sakhalian oula*, ou *Amour* (en chinois, *Hĕ loung kiang*). C'est ce qu'ils ne purent faire, et ce n'est que sur des rapports d'autrui qu'ils ont tracé sur leur carte cette côte de la *Manche de Taraïkaï*, ainsi bien que cette grande île située vis-à-vis de l'embouchure de l'Amour. Ces jésuites suivirent, dans cette expédition, le cours de l'*Ousouri*, et Dondon fut, comme nous l'avons dit, le terme de leur expédition. Des Chinois et des Mandchoux, exercés à mesurer le terrain, et à prendre des rhumbs de vent, allèrent jusqu'à l'embouchure de l'Amour, passèrent la mer, et interrogèrent les gens du pays à cette embouchure, ainsi que ceux de l'île de Taraïkaï. C'est sur l'examen des mesures et des rapports de ces élèves Chinois et Mandchoux, que les missionnaires ont placé les positions sur leur carte, depuis Emouli jusqu'à l'Amour, entre Dondon et la mer, ainsi que l'île de Tarakaï.

C'est cette grande île à laquelle nos géographes, par une obstination puérile, ne cessent de donner le nom de *Sakhalien* ou *Saghalien*, qui ne lui convient nullement. Une simple méprise a donné lieu à cette dénomination baroque. Quand les cartes dressées par ordre de Khang hi, eurent paru à Peking, les jésuites en envoyèrent en France un exemplaire accompagné de calques, sur lesquels on avait transcrit une partie seulement des noms en caractères romains. Ces calques, très-superficiellement traduits,

furent remis au célèbre géographe d'Anville, qui les réduisit, et les publia dans l'ouuvrage du *P. Duhalde.* La grande île en question ne portait pas de nom dans l'original, mais on y lisait ; devant l'embouchure de l'*Amour* ou *Sakhalian oula* (Fleuve noir), les mots mandchoux ᠰᠠᡥᠠᠯᡳᠶᠠᠨ ᠠᠩᡤᠠ ᡥᠠᡩᠠ *Sakhalian angga khada*, « Rochers de l'embouchure noire, » ce qui n'est nullement le nom de l'île de *Taraikaï*, mais la désignation de *quelques petits rochers* situés dans le bassin de l'*Amour.* D'Anville, mal guidé par ces mots mandchoux qu'il ne comprenait pas, les a pris pour le nom de l'île. Ses successeurs auxquels la dénomination *Sakhalian angga khada* paraissait trop longue, l'ont abrégée en *Sakhalien* ou *Saghalien.* Le nom de *Tchoka*, que La Pérouse donne à la même île, ne lui convient pas mieux, et ne paraît appartenir qu'à la partie de la côte occidentale que ce navigateur a visitée. Le véritable nom indigène de l'île est *Taraïkaï.* Les Japonais la nomment aussi *Karafto*, d'après l'un de ses caps, qui se prolonge dans la mer vers la partie septentrionale du Yeso.

Des points de la Corée, où les fleuves *Yă loŭ kiang* et *Toumen oula* se déchargent dans la mer, furent déterminés par les mêmes missionnaires qui sont allés dans ces lieux, et y ont observé les latitudes, et estimé les longitudes par la méthode des triangles, relativement à Peking. Arrivés à *Khoûntchoun*, située à 10 lieues de l'embouchure du Toumen oula, dans la mer orientale, les missionnaires, vu l'importance de ce point, firent tirer une base de 43 *li*, de ce bourg jusqu'à une haute colline, qui est presque au bord de la mer, et d'où l'on pouvait voir deux villes de la Corée, dont ils avaient déjà fixé la position par des observations précédentes, et d'où l'on distinguait l'emhouchure du Toumen oula. C'est par ce moyen qu'ils determinèrent la situation exacte de la limite nord-est de la Corée, et un des points les plus orientaux de leur expédition.

Quant à la latitude de *Han tchhing*, capitale de la Corée, la-

quelle est nommée, par une erreur des plus singulières, *Kin ki tao* (1), sur nos cartes, elle fut observée par les astronomes de l'empereur mongol Khoubilaï khan. Ils avaient un gnomon de 8p, et ils déterminèrent la latitude à 37° 27'.

En 1709, des mathématiciens Chinois, envoyés par ordre de Khang hi, observèrent cette latitude de 37° 39'. Ces Chinois mesurèrent le chemin depuis l'extrémité boréale de la Corée jusqu'à la capitale; et obtinrent des mémoires sur la géographie de ce pays par les officiers publics. C'est sur ces mémoires que les jésuites dressèrent une carte de la Corée, qui fait partie de celle de tout l'empire chinois que Khang hi fit exécuter par eux.

De Dondon, les PP. Regis, Jartoux et Frédeli commencèrent à se rapprocher de Peking; avant d'y rentrer, ils dressèrent la carte du département de *Young phing fou*, dans le Tchў li. Ce travail fit desirer à l'empereur, aussitôt après leur retour, de leur faire lever de même cette province en entier; et pour cet effet, il les fit partir immédiatement après les fêtes de la nouvelle année de 1709. Cette carte finie, leur accordant à peine quelques jours de repos, il leur donna des ordres pour repasser en Mongolie, afin d'y lever celle de cette vaste contrée. En conséquence de ces nouveaux ordres, ils prirent leur route du côté de *Barin;* et, commençant à la station appelée en mandchou *Sousaï boo*, ou *les cinquante maisons*, située à l'ouest de cette ville, sur les bords du *Kharà mouran*, ils remontèrent à 11° de longitude orientale, par rapport à Peking, jusqu'au *Tsitsigar*, sur le Sakhalian oula, d'où, continuant leur route à l'ouest, entre le 50° et les 52° de longitude, ils touchèrent presque, en s'approchant de Peking, à la longitude de cette capitale de l'empire.

---

(1) 道[redacted]京 *King ki tao*, ou, d'après la prononciation coréenne, *Ken ki taï*, signifie *province de la cour*, ou *de la résidence royale*. C'est le nom d'une contrée, et non pas celui d'une ville.

En revenant de Tsitsigar, situé par 47° 24′ 30″ de latitude, les missionnaires eurent occasion de mesurer six degrés entre les 47° et 41° du nord au sud, dans des plaines à perte de vue, sans maisons, sans arbres et même sans rivières bien considérables. Les PP. Regis et Jartoux trouvèrent toujours une différence d'un degré à l'autre, quelque soin qu'ils prissent de faire mesurer juste, bien qu'ils examinassent plusieurs fois les cordes divisées en pieds, et qu'ils rectifiassent l'instrument dont ils se servaient pour prendre les hauteurs; ils reconnurent une erreur moindre de 30″. Il est vrai que cet instrument n'était que de 2p de rayon, et quoiqu'il fût divisé exactement, il paraît avoir donné un nombre moindre que celui qu'on aurait peut-être trouvé par un instrument plus grand, par exemple, de 9 à 10p. Il est vrai aussi que les cordes, dont 10 font un *li* chinois, se resserrent et s'élargissent suivant les variations de l'air. Cependant l'instrument étant toujours le même, ne devait donner qu'une même quantité d'erreur; le temps était sec et sans changemens considérables, et on avait soin de mesurer souvent la corde sur une toise faite exprès. L'estime de ces défauts insensibles ne donna que la différence de 258 pieds chinois, qu'on trouva en comparant le 47° avec les suivans, jusqu'au 41°.

Deux nouveaux mathématiciens, le P. Fabre-Bonjour (en chinois *Chan yao tchen*), de l'ordre des Augustins, et Antoine Cordoso (*Maï ta tching*), envoyés, le premier par le Pape, et l'autre par le roi de Portugal, étant abordés à Canton, l'empereur les manda à la cour, où ils arrivèrent au commencement de 1711. Le P. Fabre-Bonjour fut nommé pour aller avec les PP. Jartoux et Frédeli, en Mongolie. Ces missionnaires observèrent à *Khamil*, ou *Hami*, le 16 septembre, la hauteur méridienne du bord supérieur du soleil, de 42° 51′ 0″. Dans un autre catalogue des latitudes, on trouve la latitude de Khamil observée 42° 53′ 20″. Ces trois missionnaires mesurèrent de là à *Kia yü kouan*, dernier poste de la grande muraille, 970 *li*; de cette distance et des rhumbs de vent observés et corrigés, ils conclurent que Khamil était plus

occidental que Kia yŭ kouan, de 4° 36′. En 1708, cette place avait été trouvée plus occidentale que Peking, de 17° 57′ : Khamil devait donc être plus occidental que Peking de 22° 32′.

La même année 1711, le même P. Jartoux, avec les PP. Frédeli et Bonjour, observèrent sur la petite rivière *Tougourik*, une latitude de 45° 24′, et selon la résolution des triangles, on estima ce lieu de 19° 30′ à l'ouest de Peking. Ils déterminèrent la fin des monts *Altaï* de 46° 20′, pour la latitude, et de 20° 20′ ouest de Peking, pour la longitude.

La même année 1711, ces missionnaires observèrent la latitude de 49° 27′ 35″, au confluent de l'*Iben*, et du Selengga : ce lieu fut estimé 11° ouest de Peking. A la jonction de la rivière *Ekhè-gol* avec le Selengga, ils observèrent une latitude de 40° 27′ 10″, et le lieu fut estimé 12° 24′ ouest de Peking. Sur la rivière *Kharà-gol*, ils observèrent une latitude de 49° 10′; la longitude fut estimée de 10° 15′ ouest de Peking.

A 30 *li* à l'est sud-est du lieu où la rivière *Toola* se jette dans le *Keroulèn*, les PP. Gerbillon et Thomas, en 1698, avaient observé la latitude de 48° 54′; leur route plaçait ce lieu à 449 *li* plus à l'ouest que *Oulan erghi*. Or Oulan erghi étant à 6 lieues est quart de sud, du Keroulèn, les deux voyageurs y observèrent une latitude de 48° 15′. Oulan erghi fut trouvé, par ce calcul des mesures et des rhumbs, à 973 *li* à l'ouest du lac *Bouïr noor*. Ce point de Oulan erghi est un des plus exactement marqués en Mongolie.

Dans la même expédition, ces missionnaires déterminèrent la position de l'endroit où le Keroulèn entre dans le lac *Kuloun noor*, par 48° 49′ latitude nord, et 40′ longitude est de Peking. La déclinaison de l'aimant fut observée être de 1° 25′ ouest.

Les PP. Gerbillon et Thomas partirent, en 1698, de *Hi fung kheou*, porte de la Grande Muraille, et allèrent à un petit lac au sud du Keroulèn, appelé *Tourè noor*, dont ils observèrent la latitude de 48° 32′ 35″. Ce lac Tourè noor n'est qu'à 3′ ou 4′ à l'est

de Peking, selon le calcul des routes faites, en 1711, par les PP. Bonjour, Jartoux et Frédeli, depuis *Tou chŷ kheou*, porte de la Grande Muraille, jusqu'à *Tourè noor*. La route des PP. Thomas et Gerbillon, en 1698, donne aussi au Tourè noor la même longitude à peu de chose près. 973 *li* font près de 7° 10′ de l'est à l'ouest, depuis le Tourè noor jusqu'à Oulan erghi.

En 1711, les PP. Bonjour, Jartoux et Frédeli trouvèrent exacte, à Oulan erghi, la latitude observée en 1698; et, par leurs mesures, ce lieu fut déterminé être plus à l'ouest que le Tourè noor, de 7° 18 ou 20′, ou 7° 14 ou 16′ ouest de Peking.

En 1698, les PP. Thomas et Gerbillon, en retournant de Oulan erghi à Peking, passèrent par la ville de *Khoukhou khoton*, après avoir traversé la partie la plus déserte de la Mongolie, où il n'y a ni rivière, ni ruisseaux, ni ville, ni village ni autre habitation. Leurs routes de Oulan erghi jusqu'à Khoukhou khoton placent cette dernière ville plus au sud que Oulan erghi, de 6° 45′, et plus à l'est, de 2° 10 ou 12′, c'est-à-dire, selon l'estime de Oulan erghi, par 40° 33′ de latitude, et 40° 50 ou 55′ ouest de Peking. Or Khoukhou khoton a été observé en 1712, par les PP. Bonjour, Jartoux et Frédeli, à la latitude de 40° 49′, et sa longitude a été plusieurs fois, et par diverses personnes, les PP. Gerbillon, Thomas, Jartoux, Frédeli et Bonjour, qui y sont allés et ont mesuré le chemin), estimée 40° 48′ ouest de Peking à-peu-près.

L'endroit où le *Toola* se jette dans la rivière *Orkhon* est, snr la carte des PP. Bonjour, Jartoux et Frédeli, par 48° 57′ de latitude, et 11° 20′ ouest de Peking.

A la latitude de 47° 58′ et 8° 30′ longitude, par estime, ouest de Peking, une petite rivière appelée *Tereldzi*, venant du nord-ouest, se réunit au *Toola*. Le 12 juin de l'an 1696, l'armée de l'empereur Khang hi tailla en pièces celle de *Galdan*, roi des Œlets; cette bataille se donna au sud de l'embouchure du Tereldzi. Dans le voisinage on observa, en 1698 et en 1711, la latitude; et

la longitude de Oulan erghi étant si bien établie, celle des lieux voisins ne le sera pas moins.

La route du P. Gerbillon fit en 1689 de Peking à *Nibtchou* (*Nertchinsk*), fait voir que cette dernière ville n'est que de bien peu occidentale à l'ouest du Tourè noor; ainsi elle est presque sous le même méridien que Peking. En 1683, le P. Verbiest mesura la hauteur des montagnes, depuis Peking jusqu'au lac Tal noor : il trouva qu'il était sous le méridien de Peking. Les routes parcourues depuis ce temps jusqu'au Tal noor, dont on a mesuré souvent la distance de Peking, ont confirmé les observations du P. Verbiest, à 30′ près : donc on a trouvé Tal noor plus oriental.

En 1711, Les PP. Bonjour, Jartoux et Fredeli, observèrent les latitudes suivantes : 47° 40′ bord méridional du lac *Bouïr noor;* 48° 1′ bord boréal du même lac; 48° 47′ 9″ embouchure du Keroulèn, dans le lac *Kuloun noor;* embouchure de la rivière *Ergone* (Argoun), dans le Kuloun noor, 49° 24′.

Le Bouïr noor, selon les PP. Thomas et Gerbillon, a 80 *li* du S. SO. au N. NO., et le Kuloun noor plus de 130 *li* du NO. au SO. La longitude marquée sur les cartes des jésuites, pour les deux lacs, et celle que notèrent les PP. Jartoux, Frédeli et Bonjour, en 1711, est assez conforme à celle que les PP. Gerbillon et Thomas estimèrent en 1698.

Bars khoton est une ville ruinée sur la rive boréale du Keroulèn. Elle avait 20 *li* de tour, et il en reste encore quelques pans de muraille et plusieurs pyramides bouddhiques. C'était une ville assez considérable du temps des empereurs mongols, qui la firent bâtir.

Les PP. Thomas, Gerbillon, Bonjour, Jartoux et Frédeli ont observé la hauteur du pôle fort près de Bars khoton, et ils ont vu cette ville, qui se trouve par 48° 58′ de latitude, et 20° 52′ ouest de Peking. En 1698 et en 1711, on prit des hauteurs du pôle aux environs et sur la route, depuis le lac Tourè noor jusqu'à Bars khoton, et on trouva aisément la longitude, le chemin ayant été mesuré plusieurs fois fort exactement.

L'an 1696, les PP. Thomas, Pereyra et Gerbillon suivirent l'empereur dans la campagne contre le Galdan. Ils sortirent par *Tou chў kheou*, et se rendirent à *Souretou*, où la hauteur méridienne de l'étoile polaire donna la hauteur du pôle, de 43° 57'. Ils estimèrent la longitude à 1° 26' ouest de Peking.

On détermina *Khoulousoutaï* par 45° 24' de latitude, et 2° 42' de longitude ouest de Peking. A 5 ou 6 lieues de Khoulousoutaï, on trouva les débris d'une inscription sur marbre, qui portait que l'empereur *Young lŏ* des *Ming* avait passé par ce lieu pour faire la guerre aux Mongols. Cet empereur a régné de 1403 jusqu'en 1424. L'expédition mentionnée dans cette inscription est rapportée au long dans la vie de ce prince, avec plusieurs autres; elle confirme que c'est à la source de l'*Onon* ou *Hĕ loung kiang*, que Tchinghiz khan fut reconnu empereur des Mongols.

Entre la rivière de *Chang tou* et le pays des Mongols *Ordos*, on a trouvé un grand nombre d'anciennes villes détruites. Ce pays est très-beau, possède d'excellens pâturages, et a été de tout temps très-peuplé. Les divers voyages des PP. Thomas et Gerbillon en Mongolie, ont contribué à faire très-bien connaître la situation de cette vaste contrée. Les PP. Bonjour, Frédeli et Jartoux, allèrent aussi, en 1712, au nord du pays des Ordos, et leurs observations, jointes à celles qu'on avait déjà des PP. Thomas, Gerbillon, Regis et Jartoux, ont donné des notions exactes sur le cours du *Houang ho* ou *Fleuve jaune*, qui tourne autour du pays des Ordos.

Les observations de beaucoup de hauteurs du pôle, jointes à la mesure exacte des distances, ont procuré la connaissance des contrées immenses où se trouvent *Sakhalian oula khoton*, *Merghen*, *Aikhoûn*, *Tsitsigar*, *Barin*; les rivières *Non*, *Tor*, *Kouiler*, *Liao ho*, *Soungari*, *Khourkha*, *Ousouri*; les villes du Liao toung et celles de *Bedoune*, *Boutkha oula*, *Ghirin oula*, *Ninggouda*, et le bourg de *Dondon*. Dans ces vastes régions les PP. Regis, Jartoux, Frédeli et Parenin, ont observé la hauteur

RECHERCHES
SUR LE PAYS DE FOU SANG
MENTIONNÉ DANS LES LIVRES CHINOIS
ET PRIS MAL A PROPOS
POUR UNE PARTIE DE L'AMÉRIQUE.

PAR M. J. KLAPROTH.

Le célèbre Deguignes, ayant trouvé dans les livres chinois la description d'un pays situé à une grande distance à l'orient de la Chine, à ce qu'il lui sembla, crut que cette contrée, nommée *Fou sang*, pouvait bien être une partie de l'Amérique. Il a exposé cette opinion dans un mémoire lu à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et intitulé *Recherches sur les navigations des Chinois du côté de l'Amérique, et sur plusieurs peuples situés à l'extrémité orientale de l'Asie* (1).

Il faut d'abord observer que ce titre est inexact. Il ne s'agit nullement dans l'original chinois que Deguignes a eu devant les yeux d'une navigation en-

(1) Voyez *Mémoires de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres*. Vol. XXVIII, pag. 505 à 525.

treprise par les Chinois au Fou sang, mais, comme on verra plus bas, il est simplement question d'une notice de ce pays donnée par un religieux qui en était originaire et qui était venu en Chine. Cette notice se trouve dans la partie des grandes Annales de la Chine (1) intitulée *Nan szu*, ou *Histoire du midi.* Après la destruction de la dynastie de *Tsin*, en 420 de J.-C., la Chine fut pleine de troubles, dont il résulta l'établissement de deux empires, l'un dans les provinces septentrionales, l'autre dans celles du midi. Ce dernier a été successivement gouverné, de 420 jusqu'en 589, par les quatre dynasties des *Soung*, des *Thsi*, des *Liang* et des *Tchhin.* L'histoire de ces deux empires a été rédigée par *Li yan tcheou*, qui vivait vers le commencement du VIIe siècle. Voici ce qu'il dit du Fou sang.

« Dans la première des années *young yuan*, du règne « de *Fi ti* de la dynastie de *Thsi*, un *cha men* (ou « prêtre bouddhique), nommé *Hoeï chin*, arriva « du pays de Fou sang à *King tcheou* (2); il raconte « ce qui suit: Le *Fou sang* est à 20,000 li à l'est

(1) Ce sont les *Nian eul szu*, ou les vingt-deux historiens, dont les ouvrages forment une collection de plus de *six cents* volumes chinois, et qu'il ne faut pas confondre avec les Annales intitulées *Thoung kian kang mou*, qu'on connaît en Europe par le maigre extrait que le P. Mailla en a donné en douze volumes in-4°.

(2) *King tcheou* est une ville du premier ordre, située sur la gauche du grand Kiang dans la province actuelle de Hou pe.

« du pays de *Ta han*, et également à l'orient de la
« Chine. Dans cette contrée, il croît beaucoup d'ar-
« bres appelés *Fou sang* (1), dont les feuilles res-
« semblent à celles du *Thoung* (*Bignonia tomen-*
« *tosa*), et les premiers rejetons à ceux du bambou.
« L[illegible] les mangent. Le fruit est rouge

Amérique Chinois
Vous me citez [illegible]
Tout ce que [illegible] dans les lettres
P. Gaubil) dit [illegible] mémoire
de 1752 [illegible] Deguignes sur
de M. [illegible]
le ~~[illegible]~~ Tahan et
Wenchin et de grandes
de voyages à [illegible]
des Tartares au
Japon [illegible] Vous parler
de voir que les Chinois et Américains
aient connu [illegible]
Tous les textes [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] 1832, 335.

261

[illegible]écorce de
[illegible] fait des
[illegible]s étoffes à
[illegible] construc-
[illegible] ni villes,
[illegible] une écri-
[illegible]e du *Fou*
[illegible] font pas
[illegible]il y a une
[illegible]le. Ceux
[illegible] sont en-
« voyés dans la méridionale, mais les grands cri-
« minels sont relégués dans la septentrionale. Ceux
« qui peuvent recevoir leur grace sont envoyés à la
« première, ceux au contraire auxquels on ne veut
« pas l'accorder sont détenus dans la prison du
« nord (2). Les hommes et les femmes qui se trou-

(1) 桑扶 *Fou sang*, en chinois et selon la prononciation japonaise *Fouts sók*, est l'arbrisseau que nous nommons *Hibiscus rosa chinensis*.

(2) Deguignes a assez mal rendu ce passage de cette manière : « Les plus coupables sont mis dans la prison du

« du pays de *Ta han*, et également à l'orient de la « Chine. Dans cette contrée, il croît beaucoup d'ar- « bres appelés *Fou sang* (1), dont les feuilles res- « semblent à celles du *Thoung* (*Bignonia tomen- tosa*), et les premiers rejetons à ceux du bambou. « Les gens du pays les mangent. Le fruit est rouge « et a la forme d'une poire. On prépare l'écorce de « cet arbre comme du chanvre, et on en fait des « toiles et des habits. On en fabrique aussi des étoffes à « fleurs. Les planches du bois servent à la construc- « tion des maisons, car dans ce pays il n'y a ni villes, « ni habitations murées. Les habitans ont une écri- « ture et fabriquent du papier avec l'écorce du *Fou* « *sang*. Ils n'ont ni armes ni troupes, et ne font pas « la guerre. D'après les lois du royaume, il y a une « prison méridionale et une septentrionale. Ceux « qui ont commis des fautes peu graves sont en- « voyés dans la méridionale, mais les grands cri- « minels sont relégués dans la septentrionale. Ceux « qui peuvent recevoir leur grace sont envoyés à la « première, ceux au contraire auxquels on ne veut « pas l'accorder sont détenus dans la prison du « nord (2). Les hommes et les femmes qui se trou-

(1) 扶桑 *Fou sang*, en chinois et selon la prononciation japonaise *Fouts sók*, est l'arbrisseau que nous nommons *Hibiscus rosa chinensis*.

(2) Deguignes a assez mal rendu ce passage de cette manière : « Les plus coupables sont mis dans la prison du

Amérique Chinois Cité

Vous me citez dans les lettres (de 1752) de ~~M.~~ mémoire de M. Deguignes sur le ~~[illegible]~~ et Tahan et Wenchin et de grandes voyages à distances au N. E. du Japon pouvoit. Vous parler à trouve que les Chinois et Américains aient connu tous les textes de son [illegible] et avec du [illegible] orientaux aussi sages

Tout ce que le P. Gaubil

en parcourant les [illegible] Chin[ois]

sont que [illegible] Franc[ais]

par [illegible]

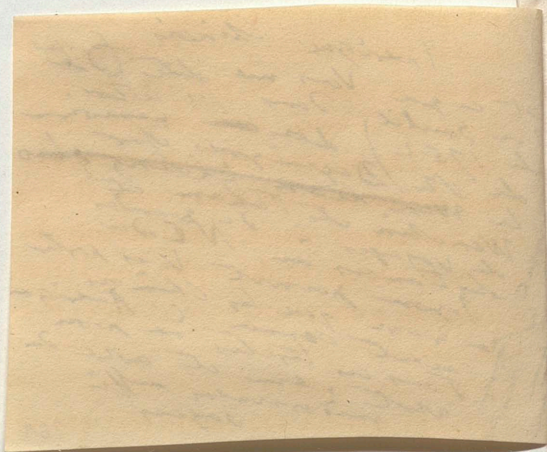
Klaproth a [illegible] [illegible]

[illegible] tom. IX

Nouv. J. As. 1832

335.

261



« du pays de *Ta han*, et également à l'orient de la « Chine. Dans cette contrée, il croît beaucoup d'ar- « bres appelés *Fou sang* (1), dont les feuilles res- « semblent à celles du *Thoung* (*Bignonia tomen-* « *tosa*), et les premiers rejetons à ceux du bambou. « Les gens du pays les mangent. Le fruit est rouge « et a la forme d'une poire. On prépare l'écorce de « cet arbre comme du chanvre, et on en fait des « toiles et des habits. On en fabrique aussi des étoffes à « fleurs. Les planches du bois servent à la construc- « tion des maisons, car dans ce pays il n'y a ni villes, « ni habitations murées. Les habitans ont une écri- « ture et fabriquent du papier avec l'écorce du *Fou* « *sang*. Ils n'ont ni armes ni troupes, et ne font pas « la guerre. D'après les lois du royaume, il y a une « prison méridionale et une septentrionale. Ceux « qui ont commis des fautes peu graves sont en- « voyés dans la méridionale, mais les grands cri- « minels sont relégués dans la septentrionale. Ceux « qui peuvent recevoir leur grace sont envoyés à la « première, ceux au contraire auxquels on ne veut « pas l'accorder sont détenus dans la prison du « nord (2). Les hommes et les femmes qui se trou-

(1) 扶桑 *Fou sang*, en chinois et selon la prononciation japonaise *Fouts sôk*, est l'arbrisseau que nous nommons *Hibiscus rosa chinensis*.

(2) Deguignes a assez mal rendu ce passage de cette manière : « Les plus coupables sont mis dans la prison du

« vent dans celle-ci peuvent se marier ensemble.
« Les enfans mâles qui naissent de ces unions sont
« vendus comme esclaves à l'âge de huit ans, les
« filles à l'âge de neuf ans. Jamais les criminels qui
« y sont enfermés n'en sortent vivans. Quand un
« homme d'un rang supérieur commet un crime,
« le peuple se rassemble en grand nombre, s'assied
« vis-à-vis du criminel placé dans une fosse, se ré-
« gale d'un banquet, et prend congé de lui comme
« d'un mourant (1). Puis on l'entoure de cendres.
« Pour un délit peu grave, le criminel est puni
« seul; mais pour un grand crime, le coupable, ses
« fils et les petits-fils sont punis; enfin, pour les
« plus grands méfaits, ses descendans, jusqu'à la
« septième génération, sont enveloppés dans son
« châtiment.

« Le nom du roi du pays est *Y khi* (ou *Yit khi*) (2);
« les grands de la première classe sont appelés
« *Toui lou*, ceux de la seconde les *Petits Toui*
« *lou*, et ceux de la troisième *Na tu cha*. Quand
« le roi sort il est accompagné de tambours et
« de cors. Il change la couleur de ses habits à dif-
« férentes époques; dans les années du cycle *kia* et

nord, et transférés ensuite dans celle du midi, s'ils obtiennent leur grace, autrement ils sont condamnés à rester pendant toute leur vie dans la première. »

(1) Deguignes traduit ces derniers mots par « on le juge ensuite. »

(2) Deguignes a mal lu *Y chi*.

« *y* (1), ils sont bleus; dans les années *ping* et « *ting* (2), rouges; dans les années *ou* et *ki* (3), « jaunes; dans les années *keng* et *sin* (4), blancs; « enfin dans celles qui ont les caractères *jin* et « *kouei* (5), ils sont noirs.

« Les bœufs ont de longues cornes, sur lesquelles « on charge des fardeaux qui pèsent jusqu'à 20 *ho* « (à 120 livres chinoises). On se sert dans ce pays de « chars attelés de bœufs, de chevaux et de cerfs. On y « nourrit les cerfs comme on élève les bœufs en Chi- « ne; on fait du fromage avec le lait des femelles (6). « On y trouve une espèce de poire rouge qui se con- « serve pendant toute l'année. Il y a aussi beaucoup de « vignes (7); le fer manque, mais on y rencontre du

(1) Les années 1, 11, 21, 31, 41 et 51 du cycle de soixante ans portent le caractère *kia*; les années 2, 12, 22, 32, 42 et 52 ont le caractère *y*.

(2) *Ping*, 3, 13, 23, 33, 43 et 53; *ting*, 4, 14, 24, 34, 44 et 54.

(3) *Ou*, 5, 15, 25, 35, 45 et 55; *ki*, 6, 16, 26, 36, 46 et 56.

(4) *Keng*, 7, 17, 27, 37, 47 et 57; *sin*, 8, 18, 28, 38, 48 et 58.

(5) *Jin*, 9, 19, 29, 39, 49 et 59; *kouei*, 10, 20, 30, 40, 50 et 60.

(6) Deguignes traduit: « Les habitans élèvent des biches comme en Chine, et ils en tirent du beurre. »

(7) Il y a dans l'original 桃蒲多 *To Phou thao*. Deguignes ayant décomposé le mot *Phou tao*, tra-

« cuivre ; l'or et l'argent ne sont pas estimés. Le « commerce est libre et l'on ne marchande pas.

« Voici ce qui se pratique aux mariages. Celui « qui désire épouser une fille établit sa cabane de- « vant la porte de celle-ci ; il y arrose et nettoie la « terre tous les matins et tous les soirs. Quand il a « pratiqué cette formalité pendant un an, si la fille « ne donne pas son consentement, il la quitte ; mais si

duit : « On y trouve une grande quantité de glayeuls et de pêches » Cependant le mot *Phou* seul ne signifie jamais *glayeul*, c'est le nom des joncs et autres espèces de roseaux de marais, dont on se sert pour faire des nattes. *Thao* est en effet le nom de la pêche, mais le mot composé *Phou tao* signifie en chinois la vigne. A présent il s'écrit avec d'autres caractères, savoir 萄葡, mais 桃蒲 est l'ancienne ortographe du temps des Han, qui a prévalu jusqu'au dixième siècle de notre ère.

La vigne n'est pas une plante originaire de la Chine, les grains en ont été importés par le célèbre général *Tchang khian*, envoyé en 126 avant notre ère dans les pays occidentaux. Il parcourut l'Afghanistan de nos jours et la partie nord-ouest de l'Inde, et revint en Chine après treize ans d'absence. Le terme *Phou thao* n'est pas originaire de la Chine, de même que l'objet qu'il désigne, il n'est vraisemblablement que la transcription imparfaite du mot grec βότρυς. Les Japonais le prononcent *Bou dô* ; ils donnent ordinairement à la vigne le nom de *Yebi kadzoura*, composé de *yebi*, écrevisse de mer, et de *kadzoura*, nom général des plantes grimpantes qui s'attachent aux arbres voisins.

« elle est d'accord avec lui, il l'épouse. Les cérémo-
« nies de mariage sont presque les mêmes qu'en
« Chine. A la mort du père ou de la mère, on s'abs-
« tient de manger pendant sept jours. A celle du
« grand-père ou de la grand'mère, on se prive de
« nourriture pendant cinq jours, et seulement pen-
« dant trois à la mort de frères, sœurs, oncles,
« tantes et autres parens. Les images des Esprits
« sont placées sur une espèce de piédestal, et on
« leur adresse des prières le matin et le soir (1).
« On ne porte pas d'habits de deuil.

« Le roi ne s'occupe pas des affaires du gouverne-
« ment pendant les trois années qui suivent son avè-
« nement au trône.

« Autrefois, la religion de Bouddha n'existait pas
« dans cette contrée. Ce fut dans la 4[e] des années
« *Ta ming*, du règne de *Hiao wou ti* des Soung
« (458 de J.-C.) que cinq *Pi khieou* ou religieux
« du pays de *Ki pin* (Cophène) allèrent au Fou
« sang et y répandirent la loi de Bouddha; ils ap-
« portèrent avec eux les livres et les images saintes, le
« rituel et instituèrent les habitudes monastiques (2),
« ce qui fit changer les mœurs des habitans. »

(1) Deguignes traduit : « Pendant leurs prières ils exposent l'image du défunt. » Le texte parle de *chin* ou génies et non pas des ames des défunts.

(2) Dans l'original 出家 *tchhu kia*, c'est-à-dire « quitter sa maison ou sa famille » ou « embrasser la

La circonstance qu'il y avait des vignes et des chevaux dans le pays de Fou sang suffirait pour prouver qu'il n'était pas une partie de l'Amérique où ces deux objets ont été importés par les Espagnols après la découverte de Christophe Colomb, en 1492. Mais d'autres raisons tirées des livres chinois s'opposent formellement à ce qu'on puisse supposer que Fou sang soit identique avec une partie quelconque du Nouveau-Monde. Nous avons vu par la relation du prêtre *Hoei chin* que le Fou sang était à 20,000 li à l'est du Ta han. Deguignes a pris ce dernier pays, à tort, pour le Kamtchatka. Il appuie cette hypothèse sur un autre passage du *Nan szu*, dans lequel l'auteur dit que pour aller dans le Ta han, on partait de la côte occidentale de la Corée (1), on côtoyait cette presqu'île; et qu'après

vie monastique.» — Deguignes n'a traduit que le commencement de ce paragraphe.

(1) Deguignes traduit « on partit des côtes de la province de *Leao tong*, située au nord de *Peking*.» — D'abord cette province n'est pas au nord, mais au nord-est de Peking, puis le texte chinois dit qu'on partait du district de 浪樂 *Lo lang*, qui était situé, non dans le Liao toung, mais en Corée et dont la capitale était la ville actuelle de *Phing jang* (dans la carte de d'Anville *Ping yang*), située sur la rive septentrionale du *Ta thoung kiang* ou *Phai choui*, fleuve de la province de Phing ngan, qui, en grande partie, formait dans le temps de la dynastie de Han le district de Lo lang. Phing yang fut la résidence de *Khy tsu*,

avoir parcouru 12,000 li on arrivait au Japon; que de là, après une route de 7,000 li vers le nord, on rencontrait le pays de *Wen chin*, et qu'à 5,000 li de ce dernier, vers l'orient, on trouvait le pays de *Ta han* d'où le *Fou sang* était éloigné de 20,000 li.

Anciennement les vaisseaux chinois qui allaient au Japon traversaient le détroit de Corée, passaient devant les îles de *Tsou sima* (en chinois *Toui ma tao*) et abordaient dans quelque port de la côte septentrionale de la grande île de Niphon. Par conséquent, nous pouvons conclure que les distances dans le routier duquel il s'agit, dépassent beaucoup la réalité; aussi les anciens Chinois n'avaient-ils aucun moyen de déterminer la longueur de leurs courses par mer. Si l'on admet même que le *li* maritime dans le ve siècle ait été de 400 au degré, la distance de 12,000 li de cabotage entre l'embouchure du Ta thoung kiang, par 38° 45′ lat. N., sur la côte occidentale de la Corée, et le milieu de la côte du Niphon sur la mer du Japon, est toujours plus de deux fois trop longue; l'espace entre ces deux points, en côtoyant, n'est au plus que de 5,600 li à 400 au degré. Il en résulte que les li du routier chinois sont d'environ 850 au degré.

Le même routier estime à 7,000 li la distance entre le port japonais et le pays de *Wen chin*, ainsi un peu plus de 8 degrés de latitude. Cette dis-

premier prince chinois qui s'établit en Corée, vers l'an 1122 avant notre ère.

tance nous conduit, toujours en suivant le contour des côtes sur la mer du Japon, exactement à la partie septentrionale du Niphon et à la pointe méridionale de l'île de Ieso. C'était là en effet le pays des *Wen chin* ou peuples tatoués; car les Aïnos, qui occupaient alors aussi bien la partie septentrionale du Japon que l'île de Ieso, ont encore aujourd'hui l'usage de se peindre le visage et le corps de différentes figures.

La distance du pays de Wen chin à celui de Ta han était, selon notre routier, de 5,000 li, ou d'environ 6 degrés de latitude; cela nous fait arriver tout droit à la pointe méridionale de l'île de *Taraïkaï*, nommée, sur nos cartes, mal à propos *Saghalien.* L'identité de cette île avec le Ta han est confirmée par un autre routier, qui conduit de la Chine septentrionale dans ce dernier pays.

Du temps de la dynastie des Thang, les Chinois avaient établi trois villes fortifiées au nord de la courbe la plus septentrionale que décrit le Houang-ho, et qui entoure de trois côtés le pays actuel des *Ordos,* appelé pour cette raison *Ho thao,* ou enveloppé par le fleuve. L'une de ces villes, située entre les deux autres, portait le nom de *Tchoung cheou kiang tchhing,* ou la ville du milieu qui protège les peuples soumis; elle n'existe plus, mais son emplacement, qu'on ne peut plus fixer avec précision, était dans le pays occupé actuellement par la tribu mongole des *Orat*, sur le bord septentrional du

Houang-ho. Pour aller par terre au pays de *Ta han*, on partait de cette ville, on traversait le désert de Gobi ou Cha mo, et on arrivait au principal campement des Turcs, *Hoei khé*, situé sur la gauche de l'Orkhon, non loin de ses sources, et à l'endroit même où les Mongols construisirent plus tard leur première capitale *Kara korum*. De là, on gagnait le pays de *Kou li han* et des *Tou pho*, situés au midi d'un grand lac, sur la glace duquel on pouvait passer en hiver. On sait par d'autres renseignemens que ce lac était le *Baikal*. Au nord de ce lac, disent les relations chinoises, on trouve de hautes montagnes et un pays où le soleil n'est, dit-on, sur l'horizon que pendant le peu de temps qu'il faut pour faire cuire une poitrine de mouton. Les Tou pho, voisins des Kou li han, habitent le pays au sud du lac. Un autre historien nous fait connaître quelle était la véritable demeure des Kou li han, en nous apprenant que cette contrée est la même que l'ancien pays de Kirkis ou Kirghiz, situé entre l'*Opou* (l'Ob) et l'*Angkola* (l'Angarà). En quittant le pays des Kou li han et se dirigeant à l'est, on entrait dans celui des *Chy wei*. Ces Chy wei comprenaient un grand nombre de tribus, qui ne paraissent pas avoir appartenu à une même nation, car les relations chinoises parlent de plusieurs qui parlaient une langue différente de celle dont les autres faisaient usage. Cependant la plupart des Chy wei étaient de la même origine que les Khitan,

et parlaient leur idiome, qui était identique avec celui des Mo ho; ceux-ci étaient, suivant toutes les apparences, des Mongols. D'autres appartenaient à la race toungouse. Les Chy wei les plus méridionaux habitaient dans le voisinage de la rivière de Non, affluent de droite de l'Amour supérieur. Après avoir quitté le pays des Chy wei qui habitaient à l'est des Kou li han et du lac Baikal, et en marchant pendant quinze jours à l'est, on trouvait les Chy wei appelés 如者 *Jou tché*, qui sont vraisemblablement le même peuple que d'autres auteurs chinois appellent 女直 *Joutchy*, c'est-à-dire les *Djourdjé*, ancêtres des Mandchoux actuels. De là on s'avançait pendant dix jours vers le nord et on entrait dans le Ta han, entouré de trois côtés par la mer.

Ce pays, appelé aussi *Lieou kouei*, ne pouvait donc être d'autre que l'île de *Taraïkaï*, comme nous l'avons déja reconnu, en suivant le routier par mer, rapporté par Li yan cheou. Deguignes a voulu faire du Tahan le Kamtchatka, mais il est impossible d'arriver en trente jours de la côte orientale du Baikal au Kamtchatka, tandis que ce temps est justement suffisant pour aller, au travers d'un pays où il n'y a pas de chemins, de la pointe orientale du Baikal, par le pays des Mandchoux et le long de l'Amour, à la grande île de Taraïkaï, située devant l'embouchure de ce fleuve.

L'identité du Ta han et de l'île de Tarraïkaï une fois démontrée, ne permet plus de chercher le pays de Fou sang en Amérique. Nous avons vu que les navigateurs qui allaient de la côte occidentale de la Corée au Ta han parcouraient d'abord 12,000, puis 7,000, et encore 5,000 li pour y arriver, ainsi en tout 24,000 li (ou, d'après notre calcul, 29 ½ degrés de latitude). Le Fou sang était à 20,000 li (ou 23 ½ degrés) à l'est du Ta han ou Tarraïkaï, ainsi moins éloigné de 4,000 li que celui-ci ne l'était de la côte occidentale de la Corée. En adoptant la lettre de la relation, et en cherchant le Fou sang à l'*est* du Ta han, on tomberait dans le grand Océan, car la côte opposée de l'Amérique sous la même latitude est au moins quatre fois plus éloignée.

Il faudrait donc rejeter tout le récit de Fou sang comme fabuleux, ou trouver un moyen de le concilier avec la réalité. Ce serait de supposer inexacte l'indication de la direction à l'est. Or, le routier par mer qui nous conduit au Tarraïkaï indique constamment cette direction, tandis qu'il va d'abord au sud pour doubler la Corée, puis en entrant dans la mer du Japon il se dirige au nord-est, et change finalement cette marche pour une plus septentrionale afin de suivre la manche de la Tatarie, jusqu'à la pointe méridionale du Tarraïkaï. On peut donc présumer qu'on partait de là et que d'abord on allait droit à l'est pour passer le *détroit de la Pérouse*, en longeant la côte septentrionale de Ieso,

mais qu'arrivé à la pointe orientale de cette l'île, on tournait au sud et on arrivait ainsi à la partie sud-est du Japon, qui était le pays qu'on appelait *Fou sang*. En effet un des anciens noms de cet empire est *Fou sang* (*hibiscus rosa chinensis*), et les livres des Japonais disent qu'on l'a donné à leur pays à cause de sa beauté.

Si l'on analyse les deux syllabes qui composent le mot Fou sang, on trouve que la première 扶 *Fou*, signifie aider, être utile, et que la seconde 桑 *sang* désigne le mûrier. Ce mot signifierait donc le *mûrier utile*. Cette circonstance me fait penser qu'il y a quelque méprise dans le récit chinois conservé dans le Nan szu, et qu'il confond l'*hibiscus* ou la rose de la Chine, avec le mûrier à papier (*morus papyrifera*), car la description de l'arbre en question s'applique plutôt à ce dernier qu'à l'*hibiscus*; en effet, l'écorce du mûrier à papier fournit aux Japonais toutes les productions que la relation chinoise attribue à l'arbre fou sang. On emploie cette écorce à faire du papier, des étoffes, des habits, des cordes, des mêches et beaucoup d'autres choses utiles.

Parmi les autres productions du Fou sang, la vigne et le cheval, comme nous l'avons déja remarqué, n'existaient pas en Amérique avant l'arrivée des Européens, on les trouve aux Japon. Le cuivre de

cette contrée est célèbre et un objet important d'exportation. Le fer est encore aujourd'hui rare au Japon, et par conséquent plus estimé que le cuivre. Selon les traditions mythologiques, le cheval et le bœuf furent produits par les yeux de l'esprit *Ouke motsi no kami*, et les autres animaux domestiques sortirent de sa bouche. Quant à la vigne, il paraît qu'elle est plus ancienne au Japon qu'en Chine où elle ne fut introduite que dans le second siècle avant notre ère, car selon la tradition japonaise les raisins furent produits par une tresse de cheveux noirs jetée par *Iza naki-no mikoto,* le dernier des sept esprits célestes qui ont régné dans ce pays.

La seule difficulté qui reste est celle qui concerne l'introduction du bouddhisme. Selon les annales japonaises, cette religion ne se répandit dans l'empire qu'en 552, époque à laquelle elle fut portée du *Fiak saï* ou *Pe thsi*, royaume situé en Corée, à la cour du daïri. Cependant comme cette croyance avait déja été introduite en 372 dans le royaume de *Kao li* ou *Koraï*, et en 384 dans le Fiak saï, et que les Japonais avaient déja eu depuis long-temps des relations avec ces deux pays, il n'est pas improbable que le bouddhisme eût trouvé des sectateurs au Japon, avant que l'entrée du palais du daïri lui fût ouverte.

Finalement je dois faire observer que le pays de Fou sang a procuré aux poètes chinois des occasions innombrables de faire des descriptions fantastiques

de ses merveilles. Les auteurs du *Chan hai king*, du *Li sao*, *Hoai nan tsu*, *Li pe tai* et autres écrivains du même genre y ont puisé à pleines mains. D'après eux, le soleil se lève dans la vallée de Yang kou, et fait sa toilette à Fou sang, où il y a des mûriers de plusieurs milliers de toises de hauteur ; les habitans en mangent les fruits qui donnent à tout leur corps un éclat d'or, et leur procurent la propriété de voler dans l'air. Dans une notice du Fou sang, également fabuleuse, et qui date du temps de la dynastie Liang, il est question des vers à soie de ce pays qui ont six pieds de longeur et sept pouces de grosseur ; ils sont de couleur d'or et pondent des œufs de la grandeur de ceux des hirondelles. J'épargne au lecteur le reste des fables.

Paris d. 13 April 1834.

Ich schreibe Ihnen, theuerster Herr Baron, in Mitten der Trommelwirbel und der Emeute, um Ihnen anzuzeigen daß meine Abhandlung über die Bussole endlich unter der Presse ist, und in ungefähr 14 Tagen, beendiget seyn wird, wenn mir die Lithographen Wort halten. Aber noch ein anderer Grund zwingt mich, wieder Ihren gütigen Schutz in Anspruch zu nehmen. Gestern Abend habe ich ganz bestimmt erfahren, daß H. v. Werther neuerdings, und zwar zum zweiten male, nach Berlin (wahrscheinlich an H. v. Altenstein) geschrieben hat, und darauf angetragen mich von hier abrufen zu lassen und mich nach Bonn zu versetzen, indem ich doch hier nicht mehr viel nütze. Er hat hinzugefügt meine Abberufung würde für ihn persönlich eine besondere Satisfaction seyn. Diese Nachrichten kommen direct aus dem Munde des H. Weirkirch, der noch hinzugefügt hat, ~~die~~ der erste, vor mehr als einem Jahre gemachte Antrag der Art, wäre ohne Erfolg geblieben, und er schiene daher, als ob ich mit dem dortigen Ministerio zusammen hinge. Was werden Sie nun vollends sagen, daß ich mir die ganze unangenehme Geschichte mit Trayel u. dem Deutschen Verein, bloß durch meine Gefälligkeit gegen H. v. Werther zugezogen habe, der mich im Herbste des vorigen Jahres ersuchte, den Sitzungen des Deutschen Vereines beizuwohnen und ihm darüber Rapport abzustatten. Ich habe darüber ein Papier von H. v. Werther eigenhändig geschrieben zum Beweise.

Wie ich Ihnen, geehrtester Herr Baron, schon früher geschrieben habe, kommt alles das durch Verhetzung von Seiten Weirkirchs her, und ich glaube auch nicht daß H. v. Werther mit seinem Gesuche durchdringen wird, doch halte ich es nicht für unnöthig Sie

davon zu unterrichten, und Ihre gütige Vorsprache in die-
se Sache, wie früher, in Anspruch zu nehmen. Aus
demselben Grunde bitte ich Sie auch gehorsamst, wenn
es Ihre vielen Geschäfte erlauben sollten, man, nach
dem überkommenden Material über meine jetzigen
Arbeiten ~~machen~~ einen Artikel machen u. in die Staats-
zeitung sobald als möglich einrücken zu lassen.
Sie wissen ich liebe sonst nicht, dass man viel von
mir spricht, aber jetzt wünsche ich dass es geschähe,
weil man mich beschuldigt nicht zu arbeiten.

Mit dankbarster Ergebenheit

Ihr

J. H. Klaproth

REISE

DES

CHINESISCHEN BUDDHAPRIESTERS

HIÜAN THSANG

DURCH

MITTEL-ASIEN UND INDIEN.

VON

J. KLAPROTH.

Vorgelesen in der Sitzung der Berliner geographischen Gesellschaft, vom 15. November 1834.

Seit der Einführung des Buddhismus in China, im Jahre 61 nach Christi Geburt, haben häufig Anhänger dieses Glaubens Reisen nach Indien unternommen, sowohl zu Lande durch Mittelasien, als auch zur See, über Siam und andere Reiche der transgangetischen Halbinsel. Der Zweck dieser Reisen war entweder der, mit Andacht die heiligen Stätten zu besuchen, wo Shâkya-muni und die anderen Buddhas aller Zeitalter gelebt und gewandelt hatten, vorzüglich aber auch, um die heiligen Schriften in ihrer ganzen Reinheit zu erhalten, und sie aus dem indischen Originaltexte in das Chinesische zu übersetzen.

Mehrere dieser Reisen sind von denen, die sie unternommen, beschrieben worden, und haben sich bis auf unsere Zeiten erhalten. Eine solche ist das Foe kue ki oder die „Denkwürdigkeiten der Buddhistischen Reiche" von Fa hian, aus der Familie Kung. Das Original dieses Werkes, von dem schon Deguignes der Vater eine gedrängte Uebersicht gegeben hat, befindet sich auf der k. Bibliothek zu Paris. Bei meiner Ankunft daselbst war ich neugierig, es kennen zu lernen; da es aber nicht in dem, von Fourmont verfassten, Verzeichnisse der chinesischen Bücher dieser Bibliothek aufgeführt ist, so war es schwer, es in der Masse chinesicher Schriften aufzufinden, durch welche diese herrliche Sammlung seit Fourmonts Tode bereichert worden. Erst im J. 1816, als mich der verstorbene Langlès ersuchte, diese Schriften zu ordnen und einen Katalog davon anzufertigen, hatte ich das Glück, das Foe kue ki, in einer bändereichen

Sammlung, betitelt Tsin tai pi schu, wiederzufinden. Meine Absicht war damals, dieses Werk zu übersetzen, allein andere Arbeiten verhinderten mich daran, und ich überliess dies Geschäft meinem verstorbenen Freunde Abel-Rémusat. Leider ist Hr. Rémusat mit dieser Arbeit und mit seinem trefflichen und ausführlichen Commentar zum Texte nur bis zum 21. Capitel gekommen. Nach seinem Tode beschloss der Grosssiegelbewahrer von Frankreich, Hrn. Rémusat's Werk, zu Gunsten seiner Wittwe, auf öffentliche Kosten in der k. Druckerei drucken zu lassen, und ich ward ersucht, die Herausgabe desselben zu übernehmen, und den Commentar zu den noch übrigen 20 Capiteln auszuarbeiten. Der Druck des Foe kue ki ist itzt fast ganz vollendet, und das Werk wird spätestens im nächsten Februar erscheinen.

Zu gleicher Zeit mit den Denkwürdigkeiten der buddhistischen Reiche fand ich auch eine andre viel bedeutendere Reise durch Mittelasien nach Indien auf, die des Buddhapriesters Hiüan thsang. Ihre Capitel sind in dem geographischen Theile der grossen Encyclopädie Ku kin thu schu, unter jedem Lande, worauf sie sich beziehen, eingerückt. Obgleich bei dieser Anordnung, wie es scheint, kein Wort des Textes ausgelassen worden ist, so würde es dennoch ausserordentlich schwer gewesen seyn, die Reise aus allen diesen Bruchstücken wiederherzustellen, wenn ich nicht so glücklich gewesen wäre, die Marschroute Hiüan thsangs in einem andern chinesischen Werke aufzufinden, so wie auch die Einleitung und die Nachschrift zur Reise selbst. Eine Notiz derselben giebt auch Ma tuan lin in seinem Wen hian thung khao, der berühmten literarischen Encyklopädie, von der ich im vorigen Jahre eine ausführliche Notiz habe drucken lassen. Alle diese Hülfsmittel setzen mich in den Stand, Hiüan thsang's Werk in seiner Urform wiederzugeben, und ich beschäftige mich mit einer vollständigen Uebersetzung desselben, deren Druck ich im nächsten Jahre anzufangen gedenke. Es sey mir erlaubt, hier eine kurze Uebersicht der Hauptpuncte dieser höchst merkwürdigen Reise, die zwischen 630 und 650 unserer Zeitrechnung fällt, zu ge-

ben. Hiüan thsang rechnet alle Distancen nach den unter der Dynastie Thang gebräuchlichen Li, oder chinesischen Stadien, von denen circa 300 auf einen Grad des Aequators gehen. Seine Reise fängt von Akini, in der kleinen Bucharei, an; er ging von dort in westlicher Richtung nach Kutschi, dem jetzigen Kutsche, und von da, ebenfalls westlich, durch die kleine Steinwüste nach Pa lu kia, das in früheren chinesischen Schriften Ku me oder Schi me genannt wird. Von dieser Stadt wendete er sich nach Nordwesten, berührte die Ufer des grossen Sees Temurtu, den er das heisse oder salzige Meer nennt, und dem er einen Umfang von 1000 Li giebt. Von demselben, 500 Li westlich, kam er zur Stadt Suye, die ehemals sehr berühmt und an dem, aus dem Temurtu-See hervorströmenden, Tschui, oder nahe bei demselben, an einem seiner Nebenflüsse gelegen war. Noch weiter westlich vordringend, erreichte er den Canton der Tausend Quellen, dessen heutiger kirgisischer Name Ming bulak, noch dieselbe Bedeutung hat Dieses Ländchen, das ich auf meiner grossen Charte von Mittelasien angegeben habe, ist wegen der Fruchtbarkeit und Fettheit seiner Wiesen berühmt, und liegt im Norden der Schneegebirge, welche die westliche Fortsetzung des Himmelsgebirges, nach dem Sihun zu, bilden. Von da lag Talas, am Flusse gleiches Namens, nur 40 bis 50 Li im Westen entfernt. Man muss sich hüten, diese, im Mittelalter und in den Chinesischen Geschichtschreibern, so berühmte Stadt mit Tharas am Sihun zu verwechseln, wie der verstorbene Rémusat in seinen Schriften gethan, und dadurch die Geographie jener Gegenden durchaus verwirrt hat. Hiüan thsang beschreibt bei Su ye einige in der Nachbarschaft gelegene Städte, unter andern auch eine Colonie chinesischer, dort ansässsiger, Kaufleute. Von Talas wendete sich unser Reisender nach Süden und ging dann nach Tsche schi oder Schasch, dem jetzigen Taschkend. Er nennt den dazu gehörigen District „das Land der Steine" und Taschkend bedeutet auch wirklich Stein-Burg. Zu seiner Zeit stand das Land nicht unter einem Oberhaupte, sondern jeder Ort hatte seinen beson-

deren Häuptling, unter türkischer Oberherrschaft. Den Sihun nennt er Ye. Von Taschkend setzte Hiüan thsang seine Reise über Sa tu li se na (Sotruschna oder Osruschna) nach So mo kian (Samarkand) fort. Dann ging er über Meimurg nördlich nach Kie pu tan na, dem ehemaligen Lande Tsao der Chinesen. Hier änderte er die Richtung seiner Route, die nun mehr westlich geht, und ihn nach Pu ho (Bochara) führt. Von Bochara wird die nähere Bestimmung der ferneren Reise Hiüan thangs bis zum oberen Oxus, den er Fa tsu (Fluss von Waksch) nennt, schwieriger, weil unsere Kenntniss der Gegenden, durch die sie führt, noch äusserst mangelhaft ist. Zuerst passirte er den Fa tsu zwischen Ho lu und Yü man in Südwesten von Tu ho lo; dann tritt er wieder, in östlicher Richtung, in die Hochgebirge des Thsung ling, geht dort südlich zwischen Kiu mi tho und Tha mo si thy ti, wiederum über den oberen Fa tsu, dann über einige andere Oerter südwestlich nach Fo ko (Badachschan). Dieser Ort ward zu seiner Zeit die kleine Residenz genannt und enthielt an 100 Kia lan oder buddhistische Klöster. Südwestlich von der Stadt stand Na fo seng kia lan, d. i. das neue Kloster, dessen Namen ganz indisch ist. Bei Badachschan betrat unser Reisender wieder die Schneegebirge, durchstreifte sie in verschiedenen Richtungen, und gelangte über Ta la kian (Talkan) nach Fan yan na (Bamiyan). Oestlich von dieser Stadt überstieg er wiederum Schneegebirge, ging durch die Schwarzen Pässe und kam nach Kia pi schi oder Kabul. Diese Stadt, sagt er, liegt am Gebirge Thsung ling, ist die königl. Residenz und die ehemalige Hauptstadt von Kian tho lo (Gandhara). Zweihundert Li nordwestlich davon ist das grosse Schneegebirge, und in Südwesten der Berg Pi lo so lo, dessen Namen (der indisch ist) Elephanten-Stärke bedeutet.

Von Kabul reiste Hiüan thsang 600 Li nach Osten, durch höchst schwierige Pässe, und betrat die Gränze des nördlichen Indiens bei Lan pho, das an den Schwarzen Pässen gelegen war. Von da nach Südosten kam er über einen grossen Fluss nach Na ko lo ho. Oestlich von

dieser Stadt sah er einen buddhistischen Thurm (stupa), erbaut vom König As'oka von Magadha, der über ganz Hindustan geherrscht, und 80,000 solcher Thürme, in allen ihm unterworfenen Landen, errichtet haben soll. Von Na ko lo ho ging er 500 Li südöstlich durch Gebirge nach Kian tho lo (Gandhara). Diese Stadt ist nicht mit dem jetzigen Kandahar zu verwechseln; sie war die Hauptstadt des Landes der Gandari Strabo's, und das Gandhara der indischen Puran'âs. Sie lag an einem Nebenflusse des Sin thu (Sind oder Indus). Südöstlich davon, 150 Li, stand U to kia han tschha und südlich von dieser Stadt floss jener Strom. Von da 600 Li im Norden kam Hiüan thsang nach U tschang na (Udayana), einem Lande, dessen Name im indischen der Garten bedeutet, und dessen Hauptstadt Mengho li hiess. Nordöstlich von derselben ging Hiüan thsang stromaufwärtts längs dem Sind, und besuchte Klein-Tübet und Bolor. Von dort kehrte er, auf dem gekommenen Wege, nach der Stadt U to kia han tschha zurück, ging dann südlich über den Sind und langte in Tan ta schi lo an, wo er ein grosses buddhistisches Kloster, vom Könige As'oka erbaut, fand. Dieser Ort sowohl als auch einige andere südöstlich davon belegene gehörten zu Kaschimir, das Hiüan thsang ebenfalls besuchte. Er setzt die Erbauung dieser Stadt, 50 Jahre nach dem Nirwan'a oder dem Abscheiden Shâkya-munis aus der Welt. Er fand hier vier buddhistische Thürme aus den Zeiten des Königes As'oka, dessen Regierung hundert Jahre nach dem Tode Budhas fällt. Von Kaschimir aus bereiste Hiüan tshang verschiedene Städte des nördlichen Indiens. Unter anderen auch Tschi na pu ti, d. i. die von Chinesen gebaute, am Flusse Pi po sche. Dann führte ihn sein Weg durch mehrere Königreiche, welche zum Theil im Himàlaya-Gebirge lagen, nach Su lu kin na an der Yamuna. Von hier aus machte er eine Reise bis an die Gränze von Tübet, und ging dann südöstlich zum Ganges nach Kanyakoubdsha, dem jetzigen Kanodch, dann über diesen Fluss nach A yu tho, dem heutigen Oude, oder Aude, und endlich weiter südöstlich, über den Ganges und über die Yamuna,

nach Kiao schang mi oder Koschambi. In den vielen Städten die er beschreibt, giebt er vornämlich alle buddhistische Tempel, Klöster und Heiligthümer, so wie auch den Inhalt mehrerer alten Inschriften, genau an. Von Koschambi führt ihn sein Weg über Siravasti nach Kapilavastu, der Vaterstadt Shàkya-munis, die in der Nähe des jetzigen Lucknow gelegen war. Dann besuchte er Fei sche li oder Waisili, wo dieser Buddha sein Leben beschlossen hat. Nach einer nördlichen Nebenreise nach Nipàl, kehrte er wieder nach Süden zurück, und ging nach Waranas'i oder Benares, das er ebenfalls, mit allen seinen Merkwürdigkeiten, sehr genau beschreibt. Daselbst schiffte er sich auf dem Ganges ein, und kam, nach einigen Landreisen, in das Reich Magadha, welches das südliche Bahar ist. Er beschreibt dasselbe ausführlich, so wie auch seine Hauptstadt Pat'àli putra, das Palibothra der alten Geographen, welches in der Nähe des jetzigen Patna, am Ganges, belegen war. Bei dieser Gelegenheit erklärt er den Namen dieser Stadt, durch Sohn des Pat'àli, das ist des Trompetenblumen-Baumes, und bringt die Legende bei, die zu dieser Benennung Anlass gegeben hat. Besonders genau sind seine Nachrichten über Kia ya, dem jetzt in Ruinen liegenden Buddha Gaya. Von diesem damals hochgefeierten Orte, und von dem Griha kuta oder Geyer-Pìck, auf dem Shâkya-muni mehrere Jahre weilte und seine Lehre predigte, reiste Hiüan thsang, dem Laufe des Ganges folgend, bis nach dessen Mündung bei Tamalipti, dem jetzigen Tamluk, am Hugliarme dieses Flusses. Von dieser damals höchst blühenden Handelsstadt kehrte er sich wieder nach Westen, machte verschiedene Reisen im Innern von Hindustan, und schiffte sich zu Ma lo khi li tho oder Tschi mo lo, nach Singhala oder Ceylon ein, das er, so wie den Adams-Pìck ausführlich beschreibt. Nachdem er Ceylon verlassen, kehrte er wieder nach Hindustan zurück, durchschnitt dieses Land in verschiedenen Richtungen, kam nach Surate, und ging dann, über den Sind, durch das jetzige Land der Afghanen nach Persien und Baktrien, von wo er über Schang mi nach der kleinen Bucharei zurückreiste. Als er Schang mi ver-

lassen hatte, führte ihn sein Weg nordöstlich durch das hohe Gebirge. Er durchreist das Thal von P'a mi lo (Pamir), das 1000 Li von Westen nach Osten, und 100 Li von Süden nach Norden hat, und zwischen zwei parallelen Ketten von Schneegebirgen liegt. In denselben ist der Drachensee, der jetzige Karà kul oder Schwarze See. Hier, sagt Hiüan thsang, ganz mit Marco Polo übereinstimmend, ist der höchste Punkt von Dshambu dwîpa oder Asien. Von hier aus wendet sich ein Strom nach Westen und fliesst dem Fa tsu (Oxus) zu, verbindet sich mit ihm, und geht dann weiter nach Westen; auch nehmen alle Gewässer, rechts von diesem Thale, dieselbe Richtung. Ein andrer grosser Fluss, fährt er fort, läuft nach Nordosten bis zum Lande Kie scha, d. i. Kaschghar, verbindet sich dort mit dem Si to, und fliesst nach Osten. (Dieses ist der heutige Erguo oder Tarim). Alle Gewässer links vom Thale Pamix haben einen östlichen Lauf. Südlich von demselben liegt Bolor, wo man viel Gold findet. Das Land in Südosten von Pamir ist unbewohnt. Nachdem Hiüan thsang die Schneegebirge verlassen hatte, kam er nach Ko phan to, dessen Hauptstadt am Si to belegen war, und wahrscheinlich das jetzige Tasch-balik ist. Der dortige König führte den Titel: „Abkömmling des Sonnengottes von China." Das Land war ehemals wüst. Wenn persische Könige chinesische Prinzessinnen heiratheten, so wurden diese von China aus bis hierher geleitet. Von Ko phan to aus ging Hiüan thsang, über Kaschghar und Choten nach Na fo po, im Lande Leu lan, südlich vom See Lob. Hier endet seine Reise, von der ein Theil dieselben Länder betrifft, die, ganz vor Kurzem, der englische Lieutenant Burnes besucht hat.

Mr Eichwald

Herodote — Dinsy — Scythes

I.

Geschichte des Alterthums.

Darius Hystaspis zieht nach der Gegend von Pinsk.

Nachdem Darius Hystaspis die Assyrer und Babylonier, welche in der allgemeinen Unordnung der Persischen Angelegenheiten ihre Selbstständigkeit wiederzugewinnen sich bemüht, und eine Empörung gegen den neuen Perserkönig angezettelt hatten, gedemüthigt und zur Ruhe zurückgeführt hatte, suchte er nunmehr seine Eroberungen auch nach Europa hinüberzutragen. Zuerst verfiel er auf die Scythen, das alte Slavenvolk des südlichen Rufslands, an welchen er sich rächen wollte, weil sie, wie Herodot *) bemerkt, durch ihren Einfall ins Medische Gebiet Vorderasien unterjocht, und es 28 Jahre lang beherrscht hatten (vom J. 624—596 vor Chr.).

Andre Schriftsteller geben als Ursache zu diesem Zuge des Darius gegen die Scythen an, dafs ihr König Idanthyrus oder Iancyrus, wie ihn Justinus nennt, seine Tochter dem Darius als Gattin verweigert hatte. Keiner der Schriftsteller des hohen Alterthums zweifelt aber an diesem Unternehmen, so dafs wir es in der That mit einem merkwürdigen, nicht abzuleugnenden Kriegszuge zu thun haben, der ins Grofse gehend, den Griechen im südlichen Rufsland eine ganz neue Welt aufschlofs, die späterhin nicht wieder so leicht von einem ähnlichen Helden heimgesucht werden sollte.

Ueberhaupt war die damalige Zeit reich an weltstürmenden Eroberern; im Jahrhunderte vor Darius zog der Perserkönig Cyrus gegen die Massageten am Oxus, dem heutigen Amudarja **), und ein Paar Jahrhunderte nach Darius unternahm Alexander der Grofse, König der Macedonier, seinen grofsen Zug nach In-

---

*) *Herodoti histor. lib IV. cap. 1.*

**) S. darüber meine altgeograph. Abhandlung über die Ostküste des Kaspischen Meeres, in meiner Reise in den Kaukasus. Thl. I.

dien, nachdem auch er den Oxus berührt, und überall Festungen angelegt hatte, um seinen Rückzug zu decken. Um die Gröfse dieses Zuges zu erhöhen, liefs ihn das Alterthum über den Oxus setzen, und so von Osten her den Tanais oder Don erreichen, der als Grenzflufs zwischen Europa und Asien galt, und dann sich wieder nach Südosten wendend, seinen Zug nach Indien fortsetzen.

In diesem kriegslustigen Zeitalter sehen wir auch Darius seinen Zug gegen die Scythen unternehmen.

Herodot, der kaum ein Jahrhundert nach diesem Zuge lebte, läfst ihn viel weiter nordostwärts vorrücken, als dies vielleicht der Fall war, und als dies Ktesias *) berichtet, der ihn überhaupt nur 15 Tagereisen weit in das Land der Scythen dringen läfst. Nach diesem alten, nicht minder glaubwürdigen Schriftsteller führte Darius 800,000 Menschen über den Hellespont und den Ister, marschirte 15 Tage vorwärts, wurde aber dann von den stärkern Scythen vertrieben, und eilte wieder über die Donaubrücke zurück.

Die genaue Anzahl der Truppen des Darius mochte wohl damals keinem der Schriftsteller mehr bekannt gewesen sein: daher dürfen wir uns weiter nicht über die Angabe des Ktesias wundern, der ihm ein fast unglaublich grofses Heer zuschreibt; uns ist jedoch nur jener Umstand bemerkenswerth, dafs er seinen Helden 15 Tagereisen und nicht weiter durch das Land der Scythen führt.

Ganz anders sehen wir diesen Zug des Darius von Herodot **) geschildert. Nachdem Darius mit einem grofsen Heere von 700,000 M. in 600 Schiffen über den Hellespont gesetzt ist, führt ihn Herodot über den Ister auf einer eben erbauten Brücke.

Um sich nun den Rücken frei zu halten, (es warteten nämlich die Kleinasiatischen Griechen nur auf eine Gelegenheit, sich von den Persern loszumachen,) liefs Darius bei der neuen Donaubrücke eine starke Besatzung, meist aus den verschiednen Herrschern der Hellenisch-Asiatischen Freistädte bestehend, zurück, die unter Persischem Schutze sich die Herrschaft angemafst hatten, und daher das gröfste Interesse haben mufsten, die Macht ihrer Beschützer aufrecht zu erhalten.

---

*) *In Herodot. edit. Wesseling. ex Ctesiae Pers. histor. excerpt. p. 845. (Cap. 17. p. 68. ed. Baehr.)*

**) IV. 87. 97 fg.

Schon damals mochten die Europäischen Griechen den Asiaten nichts Gutes gegen sich zutrauen: weswegen denn auch Miltiades der Athenienser die Brücke zu zerstören vorhatte, um so mehr, da bald Nachrichten einliefen, daſs der König Darius die Scythen, die immer tiefer ins Land hineinliefen, nicht zum Stehen bringen könne, und daſs ihm die Lebensmittel zu mangeln anfingen.

Allein sein wahrhaft patriotischer Rath wurde nicht befolgt, und so entging diese schöne Gelegenheit, das Europäische Griechenland zu sichern, und das Asiatische von seinem Joche zu befreien; die Brücke wurde nicht vernichtet, und der vom Schwerdte des Feindes und den unendlichen Strapazen des Marsches verschonte Rest des Persischen Heeres, der bald durch Hunger in jener Steppe hätte umkommen müssen, kehrte nach einem Verluste von etwa 80,000 M. über die Brücke zurück. So endete dieser groſse Zug des Darius gegen die Scythen, ohne den Zweck erreicht zu haben.

Wir wollen nunmehr versuchen, ihn nach Herodot ausführlich darzustellen.

Ehe Darius an den Ister kommt, läſst ihn Herodot die Geten oder Dacier, die in der Nähe des Balkangebirges wohnten, und von da jenseits der Donau bis zum Pruth und dem Dniester oder Tyras sich erstreckten. Auch diese Geten waren Slaven, wie dies der Byzantiner Theophylactus ganz deutlich sagt, indem er von den Geten spricht, und sie ausdrücklich für Slaven erklärt.

Nach Darius Uebergange über die Donaubrücke entschlieſsen sich die Scythen, den Persern entgegenzugehen. Ihr Vortrab findet sie auf einen Weg von 3 Tagen vorgerückt, und verwüstet überall das Feld. Die Perser lassen sich, sobald ihnen die Reiterei der Scythen zu Gesicht kam, Schritt vor Schritt hinter ihr her immer weiter ins Land hineinziehen, und „verfolgen alsdann, — fährt Herodot *) fort, — die eine Abtheilung nach Osten und dem Tanais zu, und sobald sie über den Tanais gingen, folgten ihnen die Perser auch da hinüber, so daſs sie nun durch das Land der Sauromaten (Sarmaten, eines Polnischen oder Vendischen Slavenstammes) hindurch in das Land der Budinen kamen.“

In dieser Stelle läſst Herodot seinen Persischen Helden mit seinem ungeheuren Heere, durch eine weite, öde und seinem

---

*) IV. 122.

schnellen Durchmarsche unendliche Schwierigkeiten in den Weg setzende Steppe, ohne alle Hindernisse und in kurzer Zeit den Tanais erreichen, d. h. die Grenze zwischen Europa und Asien. Dieser Tanais bleibt auch den folgenden Helden ein — *pium desiderium:* daher mufste auch Alexander der Grofse auf seinem weltstürmenden Zuge nach Indien von Osten her den Tanais, die äufserste Grenze Asien's nach Europa hin, erreichen, um diesem Persischen Helden der frühesten Vorzeit in nichts nachzustehen.

So war also dieser grofse Zug des Darius nach dem Tanais hin entweder eine Frucht der damaligen Unwissenheit in der Geographie des Landes, woran jedoch bei Herodot's genauer Kenntnifs des südlichen nach dem Pontus hin gelegenen Rufslands fast zu zweifeln ist, oder es ist hier eine absichtliche Verwechselung des weit näher liegenden Tyras (des jetzigen Dnjestr), über welchen Darius zuerst setzen mufste, mit dem Tanais (oder Don) anzunehmen, die ihren Grund darin haben konnte, dafs Herodot, vielleicht auch nur unverschuldet, den Erzählungen der damaligen Griechen folgend, seinen Helden bis zum Grenzflusse Europa's und Asien's führen wollte, um den Ruhm desselben um so mehr zu erhöhen.

Herodot*) selbst giebt die Entfernung vom Ister bis zum Borysthenes (dem Dnjepr) auf 10 Tagereisen (jede auf zweihundert Stadien angeschlagen), und von da bis zum Mäotischen See wieder auf 10 andre an, und dies ist lange noch nicht bis zum Tanais gerechnet, wie überhaupt die Entfernungen für ein der Steppe gänzlich unkundiges Heer viel zu geringe angegeben sind, und man schon daraus mit Gewifsheit annehmen kann, Darius sei nach Osten hin nicht weit über den Tyras hinausgekommen.

Diesen verwechselte man — ohne Zweifel absichtlich — mit dem Tanais, so wie selbst der Oxus späterhin im Zuge Alexander's des Grofsen für denselben Tanais galt: daher konnte Darius sofort ins Budinenland gelangen, nachdem er über den Tyras gesetzt war. Hier an diesem Flusse stöfst er auf die Tyras-Geten oder Tyrageten, die meist aus einem sehr alten Schreibfehler der besten Codices **) Thussageten genannt wer-

---

*) IV. 101.

**) S. darüber meine Abhandlung (MS.): alte Geographie des südlichen Russlands nach Römischen und Griechischen Schriftstellern dargestellt, bestimmt zum Abdruck für den Thl. II. meiner Reise in den Kaukasus.

den, so wie er gleich nach dem Uebergange über den Ister in das Land der Geten des Ister oder der Donau-Geten kam, die gleich jenen Dnjestr-Geten ein Slavenvolk waren, und wie sie nach dem Flusse, an dem sie wohnten, genannt wurden.

Nachdem also Darius über den Dnjestr gesetzt war, verfolgte er seinen Marsch wahrscheinlich am linken Flufsufer immer weiter nordwärts, vielleicht bis zum Ursprunge des Bug, der südostwärts strömend in den Dnjepr fällt. Ob Darius von da noch weiter nordwärts vordrang, ist nicht leicht mit Gewifsheit anzunehmen, aber nicht unwahrscheinlich, selbst wenn wir seinen Zug mit Ktesias von der Donau an nur auf 15 Tagereisen durchs Scythenland annehmen.

Ehe wir aber weiter gehen, müssen wir uns über das Budinenland Herodot's erklären.

„Die Budinen, — sagt Herodot *), — sind lauter ungemein blaue und röthliche Leute, die ein grofses und zahlreiches Volk bilden; bei ihnen ist eine feste Stadt von Holz, und der Name der Stadt ist Gelonus; die Mauer ist an jeder Seite 30 Stadien lang, zugleich hoch und ganz von Holz, wie auch ihre Häuser. Die Gelonen sind ursprünglich Hellenen, die aus den Stapelörtern vertrieben, sich unter den Budinen niederliefsen, und theils Scythisch, theils Hellenisch sprechen. Die Budinen haben aber nicht dieselbe Sprache, wie die Gelonen; überhaupt ist ihre Lebensart nicht dieselbe; nämlich die Budinen sind das eingeborne Nomadenvolk des Landes, die Gelonen dagegen sind Feldarbeiter und Gartenbauer von ganz anderm Aussehen und ganz anderer Hautfarbe. Indessen, fährt Herodot fort, werden die Budinen von den Hellenen auch Gelonen genannt, mit unrichtiger Benennung. Ihr Land ist ganz bewachsen mit allerlei Waldungen, und in der dicksten Waldung ist ein See, grofs und wasserreich, und umgeben mit Moorland und Rohr, in welchem Fischottern und Biber gefangen werden, und noch andre Thiere mit viereckigem Gesichte, mit deren Bälgen die Fläuse verbrämt werden; auch sind ihre Hoden gut zur Heilung von Mutterbeschwerden.“

Dies ist also die ziemlich ausführliche Beschreibung des grofsen Budinenlandes, worin man keine öde Donische oder eine Wolga-Steppe, aber wohl eine wald- und wasserreiche Gegend

*) IV. 108. 109.

Volhyniens oder Litthauens, etwa die heutige Gegend von Pinsk, leicht erkennen wird.

Die vielen dicken Waldungen, mit denen das Land ganz bewachsen war, und noch gegenwärtig sehr bewachsen ist, die vielen Seen, unter denen sich damals ein grofser nach Herodot mit Fischottern und Bibern vorzüglich auszeichnete, und dann die Hellenischen Colonisten aus den Stapelörtern der Nordküste des Pontus — sprechen zu deutlich für die wald- und seenreiche Gegend von Polesien um Pinsk, und sind mithin mit der Annahme einer Gegend in der dürren Steppe des fernen Don oder der Wolga, wie Mannert *) und Rennel meinen, im Widerspruch.

Dort sieht man weit und breit nur Sumpfboden, mit Rohr bewachsen, oder weite Sandebenen, mit dichten Waldungen von Nadelgehölz bedeckt; in den Seen um Pinsk leben noch jetzt Biber und Flufsottern, die eben nicht zu den Bewohnern Donischer Steppen gezählt werden können. Auch Marder verschiedener Arten, die Herodot ohne Zweifel Thiere mit viereckigem Gesichte nennt, sind dort häufige Bewohner der waldreichen Gegenden von Pinsk. Nur hier, nicht aber in den waldleeren Donischen Steppen, wäre es möglich gewesen, Städte und lange Mauern von Holz zu erbauen; nur hierher konnten die Griechischen Colonisten auf dem Dnjepr so leicht das Budinenland erreichen, und sich unter ihnen anbauen.

Selbst in der Etymologie des Namens der Budinen finden wir den zureichenden Grund zur Annahme eines Vendisch-Slavischen Stammes. Den Griechen fehlt in ihrem Alphabete das *W*, an dessen Stelle sie ein *B* setzen; sie schreiben und sprechen statt *Wudinen*, *Budinen*. Nächstdem wird der Slavisch-Polnische Nasenlaut *ą* (spr. ong) oder *ę* (spr. eng) in der Slavisch-Russischen Sprache durch ein y gegeben, so *wązki* statt узкїй, *wąsy* statt усы, *węzeł* statt узелъ, *wąż* statt ужъ, *będą* statt буду, *łąka* statt Лука, u. s. w.

So würden wir also in den Budinen Herodot's einen Slavischen Volksstamm, die Vorfahren der heutigen Wenden sehen, wie sie noch jetzt etwa als Kleinrussen in Volhynien oder im Minskischen Gouvernement um Pinsk, oder weiter westwärts in Schlesien, Mähren und Böhmen leben. Noch heute giebt es

*) In s. alten Geographie Thl. IV. S. 110.

da im alten Wendenlande eine Stadt Budin, unfern Prag; sogar Ofen heifst noch jetzt bei den Slaven Buda.

Wenn übrigens Herodot seine Budinen ein blau und roth aussehendes Volk nennt, so kann darunter nur mit Salmasius verstanden werden, dafs sie ihren Körper blau und roth bemalten, wie dies auch Mela *) von ihren Nachbarn, den Agathyrsen, erwähnte, die gleich ihnen Slavischen Stammes sein mochten.

Mit Unrecht meinten einige Ausleger, Herodot habe seinen Budinen nur blaue Augen und rothes Haar zugeschrieben, während er hingegen von einer ganz andern Sitte des Volks, sich ihren Körper mit verschiedenen grellen Farben anzumalen, sprach, wie dieser Gebrauch noch bei so vielen andern Völkern der Südseeinseln, und selbst bei den heutigen Persern herrscht, die oft ihren langen Bart halb blau, halb roth, ihre Finger aber meist ganz roth färben.

Nachdem also Darius über den Dnjestr oder Tyras gegangen war, kam er durch das Land der Tyras-Geten allmälig weiter nordwärts vorrückend ins heutige Volhynien, und so ins Budinenland, wo Herodot vier Flüsse, den Lycus, Oarus, Tanais und Syrgis annimmt, die er in den sogenannten Mäotischen See fallen läfst. **)

Es könnte Vielen eine vergebliche Mühe erscheinen, sich hier mit der Bestimmung der vier Flufsnamen zu beschäftigen, um so mehr, da die beiden ersten und der letzte Strom nur vom Herodot genannt werden, und zwar in einer Steppe, wo sonst keine Flüsse bemerkt werden, wenigstens nicht in das Asowsche Meer fallen, den Tanais etwa ausgenommen.

Der Syrgis wird zwar ebenso von andern Geographen für den Hyrgis Herodot's genommen, der als heutiger Donez in den Tanais fällt; aber Herodot läfst ihn nicht in diesen, sondern in den See selbst fallen, und dann weicht auch sein Name ab, so dafs damit durchaus ein ganz andrer Flufs als der Hyrgis von ihm gemeint sein müfste.

Gehen wir nunmehr von der Annahme aus, dafs wir oben im Slavischen Budinenlande jene Flüsse suchen müssen, so wird auch die Annahme, dafs unter jenem See ein damals dort bedeutender Binnensee jener Pinskischen Sumpfgegend gemeint wäre, um so wahrscheinlicher, so dafs keineswegs das Asowsche Meer

---

*) *De situ orbis lib. II. cap. 1.*

**) Herodot IV, 123.

darunter zu verstehen sein müſste, wohin nämlich Darius gar nicht kam. Vielleicht setzte nur ein älterer Abschreiber der Herodotischen Geschichtsbücher oder ein Scholiast als Randglosse die Worte: den sogenannten Mäotischen (See) hinzu, während Herodot nur in den See schrieb, und darunter einen groſsen Binnensee meinte, dessen einzelne Spuren wir noch jetzt in jener so auffallend niedrig gelegnen Sumpfebene bemerken.

Diese kesselförmige Sumpfebene, in welcher der Pripet strömt, der hier eine Menge Zuflüsse aufnimmt, liegt so auffallend niedrig, daſs sie im Frühjahre, wenn der Schnee geschmolzen ist, von allen Seiten durch Austreten der Flüsse ganz unter Wasser gesetzt wird, da sie beim Hofe Belin, zwischen der Grenze des Minskischen Gouvernements um Pinsk, und zwischen den Städten Kobryn und Prushani nur 68 Faden (à 7 Engl. Fuſs) über der fast 5 Breitengrade entfernten Meeresfläche der Ostsee erhaben ist.

Im Süden macht ihre Grenze die Avratynsche Hochebene, die sich in grader Richtung ostwärts von der Oestreichisch-Gallizischen Grenze bei Tarnopol nach Prokurow, Alt-Konstantinow, und so nach Machnowka, und von da immer weiter ostwärts nach dem Dnjepr erstreckt, und diesen Landstrich in zwei bedeutende Fluſsbecken theilt; vom südlichen Abfalle dieser Hochebene nämlich entspringt der Russische Bug mit seinen Nebenflüssen, vom nördlichen dagegen entstehen die vielen Nebenflüsse des Dnjeprs, die Teterewa, die Uscha, der Slutsch und Horyn, der Styr und Stochod, u. s. w. Die Zahl der Flüsse ist hier um so gröſser, weil das an dem nördlichen Abhange der Avratynschen Hochebene gelegene Land durchaus Moorboden und Sumpf ist, so daſs sich dem Sumpfe nur durch Canäle Einhalt thun läſst.

Während also im Süden diese groſse Sumpfebene von der Avratynschen Hochebene begrenzt wird, bildet ihren nördlichen Rand eine viel weniger bedeutende Hochebene bei Oschmiana *), die sich beim Dorfe Tupischki etwa 147 Faden über die Meeresfläche erhebt; auch hier entspringen einige bedeutende Flüsse, so die Beresina zum Dnjepr, der groſse Niemen, der westwärts nach Grodno strömt, und viele andre kleine Zuflüsse zum Pripet, die

---

*) S. meine naturhist. Skizze von Litthauen, u. s. w. S. 106. Oschmiana, 80 Werst südöstlich von Wilna nach Minsk hin, liegt um vieles höher, als die Gegend um Wilna, und daher reift dort das Korn um 2 bis 3 Wochen später, als hier.

Oressa, der Slutsch und Lan, die Zna, Schtschara und Jasiolda, u. v. a.

Endlich wird jene Pinskische Moorebene im Westen vom Polnischen Bug selbst begrenzt, der hier von Südost nach Nordwest strömt, und durch eine kleine Hochebene an der Polnischen Grenze vom Ursprunge des Pripet und der Pina geschieden ist, da diese beiden Flüsse eine ganz andre Richtung von W. nach O. in ihrer Strömung nehmen.

Nach Osten ist dagegen diese ganze Sumpfebene offen, und da entströmt jenem grofsen Wasserkessel der Pripet mit seinen vielen Nebenflüssen, so dafs nur durch seinen Strom — der vielleicht damals zu Herodot's Zeiten eben erst hier durchgebrochen und abgeflossen war — die so tief gelegene Sumpfebene von der grofsen Wassermasse befreit wurde.

Nachdem wir diesen Blick auf die heutige geographische Beschaffenheit des dortigen Landes geworfen haben, wird die Annahme von einem grofsen See zur Zeit, als Darius dorthin zog, und als Herodot schrieb, keinem mehr als auffallend erscheinen, ja es wird einem jeden sehr einleuchtend sein, dafs damals grade in jener Gegend durch Ansammlung einer so grofsen Wassermasse in dieser kesselförmigen Niederung ein grofser See entstehen konnte, der das dem nördlichen Abfalle der Avratynschen, und das dem südlichen Abfalle der Oschmianaschen Hochebene entstürzende Wasser aufnehmen mufste. Dadurch entstand allerdings ein grofser See, der eine so bedeutende Wassermasse enthielt, wie wir sie jetzt nur im Asowschen Meere wiederfinden. Und grade dadurch konnte seine Verwechslung mit diesem Meere um so leichter entstehen.

Vielleicht verglich auch Herodot die Gröfse des Pinskischen Sees mit der des Mäotischen, nannte ihn aber gewifs nicht so, wenn nicht etwa der Tanais, an den angeblich Darius kam, ihn dazu verleitet hatte, da Herodot von diesem Flusse genau wufste, dafs er ins Asowsche Meer falle.

Gehen wir also von der Annahme aus, dafs der Vater der Geschichte die sicherste Kunde von einem grofsen See im Pinskischen besafs, in welchem er Biber, Flufsotter und ähnliche Thiere beschreibt, so wird es uns allerdings nicht schwer, auch in seinen vier Flüssen, die er dort in jenen See fallen läfst, noch gegenwärtige Zuflüsse zum Pripet wiederzufinden; denn grade dieser Pripet entstand damals als Abflufs jenes Sees, der allmälig immer mehr austrocknete.

So könnte leicht der Horyn den Oarus, der Styr den Syrgis, der Lan den Tanais, und der Slutsch den Lycus gebildet haben; vielleicht war auch die Pina, der Striumen oder Stochod unter einem jener Flüsse des grofsen Sees gemeint, so dafs es an Flüssen durchaus nicht fehlt, nur die Wahl wegen der Namenähnlichkeit sehr schwer fällt. Auch jetzt noch sieht man an vielen Orten jener weiten Sumpfebene eine bedeutende Zahl von kleinen Seen, so am Ursprunge des Pripet selbst, nach Brest hin, bei Divin, unweit Kowel, ebenso die merkwürdige sehr tiefe Quelle Oka *); ferner einen grofsen See am nördlichen Ufer des Pripet zwischen dem Slutsch und der Oressa, u. s. w., alles Wasseransammlungen, die vielleicht noch ehemalige Reste des grofsen Herodotischen Sees im Pinskischen gewesen sein können, und die, wie die Quelle Oka, eine unergründliche und unversiegliche Quelle in dem Innern der Erde selbst voraussetzen lassen.

Ueberhaupt hat das ganze Land dort auffallende Aehnlichkeit mit den Pontinischen Sümpfen Italiens; so wird die flache, sehr morastige Gegend von Kowel nur durch Faschinen vor der Ueberschwemmung geschützt; dies- und jenseits des Fleckens finden sich sehr lange Brücken, die über weite Schilf- und Rohrsümpfe führen; und von hier nordwärts nach Ratno, etwa 14 Meilen westlich von Pinsk, nimmt die Zahl derselben so sehr zu, dafs oft 7 bis 8 Brücken in einer gegenseitigen Entfernung von nicht 20 Schritten neben einander stehen, weil die ganze Gegend ein Morast ist, dem man nur durch Canäle Schranken setzen kann. Diese Canäle sind oft viele Meilen von den Seen entfernt, deren es auch hier, um Divin, eine grofse Menge giebt, und deren weite Ueberschwemmungen im Frühjahre oft vielen Schaden anrichten.

Wenn starker Schnee in diesen Gegenden zur Winterszeit lag, so fährt man oft im Frühjahre die ganze Poststrafse entlang durch einen zusammenhängenden See.

Hierher also sehen wir Darius seinen Zug unternehmen. Herodot fährt gleich darauf in seiner Beschreibung folgendermafsen fort:

„Als Darius, sagt er, in die Wüste kam, hielt er den Lauf an, und legte sich mit seinem Heere am Strome Oarus (dem Horyn, an den er sofort kam, als er über die Avratynsche Hochebene, eine weite Steppengegend, gezogen war; er gelangte

*) S. meine naturhist. Skizze von Litthauen, S. 101.

also vielleicht in die Gegend des heutigen Saslaw). Hierauf bauete er acht grofse Festungen in gleicher Entfernung, ungefähr 60 Stadien von einander, wovon auch bis auf mich, fügt Herodot hinzu, die Trümmer standen (so dafs man folglich an dieser Thatsache nicht zweifeln darf). Während er aber das vornahm, gingen die Scythen, hinter welchen er drein war, oben herum, und lenkten wieder nach Scythien ein. Wie diese nun ganz verschwunden und mit keinem Auge zu sehen waren, liefs auch Darius jene Festen halb fertig stehen, und lenkte jetzt gegen Abend ein, in der Meinung, dies wären schon alle Scythen, und sie flöhen nun gegen Abend."

Darius that also auch hier dasselbe, was vor ihm Cyrus und nach ihm Alexander am Oxus oder Iaxartes thaten; er baute acht grofse Festungen, am Horyn, um sich gegen die Ueberfälle der Scythen zu schützen. Die Trümmer der offenbar aus Holz erbauten Festungen standen noch bis auf Herodot's Zeiten, was er wohl durch Nachrichten der am Pontus handelnden Griechen erfahren haben mochte, die den Dnjestr hinauf ihre Waaren verführten, und so von Kamenez Podolsk sehr leicht nordwärts an die Quellen des Russischen Bug, und von da über die Avratynsche Hochebene bei Prokurow an den Horyn kamen. Ihr Handel mufste mit den Budinen um so lebhafter gewesen sein, da sich unter diesen auch viele Griechische Familien niedergelassen hatten.

So weit sehen wir den Darius grade nordwärts ziehen; aber nun fangen seine Flankenmärsche an. Er marschirt erst westwärts, um die fliehenden Scythen zu verfolgen. Dies müfste also eine Gegend Galliziens gewesen sein, in der von Herodot, Strabo, Pomponius Mela u. a. das Volk der Agathyrsen angenommen ward, die sich jedoch als ein bedeutendes, Bergbau treibendes Volk auch viel weiter südwestwärts nach Siebenbürgen hinein erstreckten.

„Darauf wichen die Scythen, erzählt Herodot weiter, gemäfs dem gefafsten Entschlusse, in das Land derer hinein, die ihnen die Hülfswehr versagt hatten, und zwar zuerst ins Land der schwarzgekleideten Scythen (der Melanchlänen). Und als die Scythen diese durch ihren und der Perser Eindrang aufgestürmt hatten, führten sie den Feind in die Länder der menschenfressenden Scythen (oder der Androphagen) hinein. Da nun auch diese in Sturm und Angst waren, spielten sie ihn ins

Neurische, und da auch diese in Sturm kamen, wichen die Scythen wieder zu den Agathyrsen." *)

Die Märsche des Perserkönigs nach dieser Beschreibung sind ohne Zweifel zu schnell, und die Strecken Landes, die er durcheilte, gar zu grofs, so dafs Herodot's Nachrichten zum Theil ans Fabelhafte grenzen; wie dies wohl immer bei den weltstürmenden Zügen der Helden des Griechischen Alterthums der Fall war.

An einem andern Orte haben wir, wie es uns scheint, zur Genüge erwiesen, dafs die Melanchlänen ein Esthnisch-Finnischer Volksstamm waren, der damals schon an der Grenze Litthauens wohnte, und sich von da durch Livland bis nach der Ostsee erstreckte; an sie grenzten noch weiter nordostwärts die menschenfressenden Scythen oder Androphagen, worin wir einen andern Finnenstamm, etwa die heutigen Ssamojeden, anzunehmen geneigt sind.

Der Marseiller Pytheas dagegen, der vor dem Indischen Feldzuge Alexander's des Grofsen oder vor dem Jahre 327 vor Chr. vom Norden aus denjenigen Landstrich umschiffte, den Herodot blos von der Südseite kannte, glaubte in den Melanchlänen die Gutonen wiederzufinden, die schon damals an der Preufsisch-Curischen Meeresküste Bernstein sammelten, und ihn den benachbarten Völkern, wie Plinius **) berichtet, verkauften. Auch dies führt auf ein Volk Finnischen Stammes an der Ostsee, unter denen die Melanchlänen zu verstehen sind. Ihren Namen hatten sie von ihrer schwarzen Kleidung, die sie noch jetzt lieben, so die Bewohner Esthlands Finnischen Stammes; man sieht hier beim Landvolke nur schwarzwollene Kittel, fast nirgends bemerkt man graue oder weifse Röcke, wie sie die Letten in Curland tragen. Vielleicht pflanzte sich dieser alte Gebrauch des Finnischen Stammes der Melanchlänen auch auf die jetzigen Finnenstämme, die Esthen, fort. Daher sieht man unter den Schafen ganzer Heerden auf der Weide dort nur selten weifse, meist schwarzwollige, eine Farbe der Wolle, von der natürlich auch ihre eigne Kleidung abhängt.

Ihre Nachbarn waren also die menschenfressenden Finnenstämme, in denen wir leicht die bei spätern Arabischen Geographen, wie beim Edrisy, vorkommenden Ersen annehmen könn-

---

*) IV. 125.

**) Hist. Nat. XXXVII. 11.

ten, welche ganz deutlich einen Finnenstamm bildeten, von denen Edrisy erzählt, dafs sie jeden Fremden auffräfsen, der zu ihnen käme. Es ist aber auch sehr merkwürdig, dafs noch jetzt ein Finnenstamm des hohen Nordens von den Russen Ssamojeden, d. h. Selbstfresser, genannt werden; vielleicht hatten sie grade ihren Namen davon erhalten, dafs sie ihrer Neigung, Menschen zu fressen, nicht widerstehen konnten. Es ist aber nicht auffallend, wenn wir zur damaligen rohen Zeit noch menschenfressende Völker in einer so weit nordwärts gelegenen Gegend Rufslands finden, da ihrer auch jetzt in andern Welttheilen, in Amerika, Asien, auf den Südseeinseln, in Afrika, noch in Menge vorkommen.

Diese wilde Sitte zeigt immer den Zustand der gröfsten Rohheit an, und verliert sich erst spät beim Volke, wenn ein reger Verkehr mit einem andern gebildetern Volke die Cultur bei demselben allmälig einführt.

Wenn wir gleich nicht annehmen wollen, dafs Darius so weit nordwärts zu Esthen und Ssamojeden kam, so dürfen wir ebenso wenig daran zweifeln, dafs er über die Gegend von Pinsk nordwärts vordrang, die eigentlichen Slaven oder Budinen verliefs, und so die Grenzen eines Finnenstammes erreichte, der dort etwa am Ursprunge der Beresina oder des Niemens wohnte, und sich vielleicht sogar südwärts bis an den grofsen See in der Pinskischen Sumpfebene erstreckte.

Vielleicht ist des Darius Zug zu den Melanchlänen und Androphagen auch schon fabelhaft, und diese Völker werden nur deshalb von Herodot genannt, weil sie, wie der Tanais im Osten, hier im Norden — ein *pium desiderium* des Heereszuges eines jeden Helden der Vorzeit ausmachten.

Endlich trifft Darius, nachdem er durch das Land der Melanchlänen und Androphagen gedrungen war, wieder bei den Neuren ein, die, wie uns Herodot selbst an einem andern Orte *) berichtet, als Nachbarn der Budinen in der Nähe des Dnjestr wohnten, folglich nahe der Gallizischen Grenze oder in Gallizien selbst. Dies Slavenvolk war daher wahrscheinlich dasjenige, zu welchem Darius nach den Budinen am meisten nordwestwärts gelangte.

Erst am rechten Ufer des Dnjestr kam Darius, die Scy-

*) IV. 51. 105.

then verfolgend, zum Lande der Agathyrsen, das sich also noch weiter westwärts bis nach Siebenbürgen hineinstreckte.

Die Agathyrsen, ein andrer Wendenstamm, liefsen nunmehr den Scythen, noch ehe sie in ihr Land eindrangen, durch einen Herold entbieten, sie sollten ihre Grenzen nicht betreten, mit dem Bedeuten, wofern sie einen Versuch machten einzudringen, müfsten sie zuerst mit ihnen einen Kampf bestehen. So kamen denn die Scythen, von den Persern verfolgt, nicht in das Land der Agathyrsen, sondern in das ihrige hinab, und gelangten so südwärts zum Ister zurück, wo Darius, nach glücklicher Beendigung seines Rückzugs über diesen Flufs, seinen Zug gegen die Scythen beschlofs.

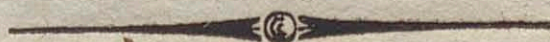
Dies ist also, unserer Ansicht nach, die passendste Erklärung, die man über den merkwürdigen Zug des Perserkönigs gegen die Slavenstämme des südlichen Rufslands geben kann. Darius zog erst am linken Ufer des Dnjestr nordwärts hinauf bis zu den Wenden- und Finnenstämmen des heutigen Volhynisch-Minskischen und des Litthauischen Gouvernements, und kehrte dann auf seinem Rückzuge am rechten Ufer des Dnjestr zurück. So wie er dort Budinen, Melanchlänen, und vielleicht auch Androphagen berührte, so traf er hier auf Neuren und Agathyrsen.

Nur hier konnte ein so grofses Heer, wie das Persische, den Dnjestr entlang, zu jeder Zeit Trinkwasser, Fourage für seine zahlreiche Reiterei, und endlich in den einzelnen Scythischen oder Slavischen Dörfern am Dnjestr Proviant für das Heer selbst finden; nur hier war auch ein solcher Zug möglich, da die Griechen von der Nordküste des Pontus diesen Weg mit ihren Waaren, an dem Flusse entlang, oder auf dem Flusse selbst, so oft befahren hatten, und daher den Weg ins Budinenland am leichtesten finden konnten.

Wie sollte dagegen dies zahllose Heer, wenn es auch nur so stark, wie einst Napoleon's Macht, als er gen Moskau zog, gewesen wäre, wenn es also statt 800,000 M. nur 400,000 gezählt hätte, wie sollte diese ungeheure Menschenmasse in einer öden Steppe, wo, wie zwischen dem Dnjestr und Dnjepr, und von da bis zum Don, nirgends Trinkwasser angetroffen wird, seinen Zug bis zur Wolga fortgesetzt haben, ohne umzukommen, und ohne an dem Rückzuge gehindert zu werden?

Wilna, den 6. März 1834.

Prof. Eichwald.



A Son Excellence
Monsieur le Baron Alexandre
de Humboldt
hommage respectueux
de l'auteur

Mongols

RAPPORT

SUR

LES OUVRAGES DU P. H. BITCHOURINSKI,

RELATIFS

A L'HISTOIRE DES MONGOLS,

Par M. J. KLAPROTH.

EXTRAIT DU NOUVEAU JOURNAL ASIATIQUE.

RAPPORT

SUR

LES OUVRAGES DU P. H. BITCHOURINSKI,

RELATIFS

A L'HISTOIRE DES MONGOLS.*

J'ai déjà eu plusieurs fois l'honneur de rendre compte à la Société asiatique des travaux du P. Hyacinthe, ainsi que des traductions et des extraits qu'il a faits des livres chinois, pendant son long séjour à Péking. Je dois m'occuper aujourd'hui de deux nouveaux ouvrages qu'il vient de publier. Ils sont relatifs à l'histoire de l'Asie centrale. Le premier forme la troisième partie de ses *Mémoires sur la Mongolie ;* le second est intitulé *Histoire des quatre premiers empereurs de la maison de Tchinghiz-khan.*

Nous connaissions déjà en Europe tout ce que contiennent ces deux ouvrages, par les travaux de Visdelou, de Gaubil, de Deguignes père et du P. Mailla ; ces savans s'étant aidés des mêmes textes chinois que le P. Hyacinthe a pris pour base de ses recherches. Ces textes se trouvent dans les annales connues sous le titre

---

* Le titre du premier de ces ouvrages est : Записки о Монголїи, ou *Notes sur la Mongolie* (S.t-Pétersbourg, 1828, *in-8.o*); le second s'appelle : Исторїя первихъ четырехъ Хановъ изъ Дома Чингисова, c'est-à-dire *Histoire des quatre premiers khans de la maison de Tchinghiz*, avec une carte de leurs campagnes dans le sud-est de l'Asie (Saint-Pétersbourg, 1829, *in-8.o*).

de *Thoung kian kang mou*, et principalement dans la grande collection des vingt-deux historiens, appelée *Nian eul szu*. C'est dans ces deux vastes recueils, que les récits de tous les évènemens qui se sont passés dans l'Asie moyenne, ont été conservés par les auteurs chinois; ainsi, on peut les regarder comme les sources les plus abondantes pour l'histoire des peuples qui, à différentes époques, ont habité cette immense contrée.

On conçoit aisément, d'après cet exposé, que l'on ne peut espérer de rencontrer, dans les deux ouvrages du P. Hyacinthe, une riche moisson de faits nouveaux, mais il est fâcheux de se trouver dans la nécessité de dire, que ses ouvrages pourront au contraire contribuer à répandre beaucoup d'erreurs très-propres à jeter de nouveau de la confusion dans l'histoire de l'Asie moyenne; histoire qui n'était pas encore suffisamment éclaircie malgré les travaux de Gaubil, de Deguignes père, du savant président de notre Société, et de quelques autres personnes en état de consulter les originaux chinois. Du reste, je me hâte de le dire, ce n'est pas à l'ignorance de la langue chinoise qu'il faut attribuer les erreurs graves qui rendent les deux ouvrages du P. Hyacinthe peu utiles et même dangereux pour l'étude de l'histoire et de l'éthnographie de l'Asie moyenne, c'est à son aveugle confiance dans les dernières éditions des textes qu'il a traduits, et parce que ces éditions sont accompagnées de commentaires remplis des hypothèses les plus extravagantes.

Cette assertion ayant besoin d'une explication, je vais la donner.

Lorsque, vers le milieu du siècle passé, l'empereur Khian loung eut conquis la Dzoungarie et la Petite Boukharie, et qu'il eut étendu les frontières occidentales de son empire jusqu'aux sources du Djihoun et du Syr-daria, il fit dresser une carte exacte de ces contrées. Reconnaissant bientôt la difficulté d'exprimer les noms étrangers, en caractères chinois, ce grand monarque nomma, en 1763, une commission qu'il chargea de recueillir toutes les dénominations géographiques du Tubet, de la Petite Boukharie et de la Dzoungarie, ainsi que les noms des chefs et des magistrats de ce pays, de donner la traduction de ces noms et de les transcrire dans les caractères des six langues suivantes, savoir en chinois, en mandchou, en mongol, en kalmuk, en tubétain et en turkestâni. La commission remplit cette tâche avec zèle, et ne tarda pas à publier le résultat de ses travaux dans un livre intitulé 西域同文志 *Si yu thoung wen tchi.* Malgré quelques explications hypothétiques et plusieurs erreurs historiques, cet ouvrage est d'une grande utilité; on ne peut reprocher à la commission que d'avoir cru qu'il fallait expliquer *tout*, parce que l'empereur l'avait ainsi ordonné.

Il paraît que ce livre plut beaucoup au monarque chinois, et qu'il lui donna l'idée de faire interpréter par la même commission, les noms propres qui se trouvent dans les histoires chinoises des dynasties des *Liao*, des *Kin* et des *Yuan*, ou Mongols qui ont régné en Chine. Ce second ouvrage parût sous le titre de :

金遼元三史語解 *Kin Liao Yuan san szu yu kiai.* Cependant cette tâche était trop difficile pour quelques prêtres mongols et tubétains, car il y a une grande différence entre traduire des dénominations géographiques existantes dans un pays qu'on connaît et dont on sait la langue, et rétablir des noms plus anciens, altérés par les transcriptions chinoises, et dont la signification n'est pas donnée par les historiens chinois.

Les Chinois ont, il est vrai, un système particulier pour la transcription des noms étrangers, et quand on le connaît bien, il n'est pas toujours impossible d'en rétablir l'orthographe. Ce n'est pas ici le lieu de développer ce fait par des exemples; mais il est certain que, quand on sait la langue à laquelle appartiennent les mots défigurés par les Chinois, on en peut retrouver un bon nombre avec facilité.

La commission de Khian loung était dans ce cas pour les noms mongols sous la dynastie des Yuan; cependant il paraît qu'elle s'est trompée souvent dans ses explications, dont plusieurs sont réellement forcées. Quant aux Kin, nous savons qu'ils appartenaient à la même souche de peuples que les Mandchoux d'aujourd'hui; les mots de leur langue conservés par les auteurs chinois avec leur signification, se rencontrent en grande partie et avec peu de différence dans le mandchou. Les mêmes auteurs ne nous ont transmis que quelques termes de l'idiome des Liao ou Khitan, avec leurs explications; ils ne ressemblent ni au mongol ni au man-

dchou, et paraissent appartenir à une langue essentiellement différente de celles-là et qui n'existe plus. Les membres de la commission de Khian loung ne les ont pas expliqués non plus; mais en revanche ils interprètent tous les noms propres des Kin et des Liao à l'aide du mandchou et du mongol.

Il paraît cependant que la cour de Péking a pris goût aux travaux de la commission, et les membres ou les élèves de cette commission ont été chargés d'aller encore plus loin, et de ne pas se borner à expliquer, par le mongol et le mandchou, les noms propres contenus dans l'histoire des Liao, des Kin et des Yuan, mais de remonter plus haut, et de soumettre au même procédé ceux des *Thou khiu*, des *Hioung nou*, des *Sian pi*, des *Jeou jan*, des *Ouigours* et de tous les peuples qui, depuis les temps les plus reculés, ont joué un rôle dans l'Asie moyenne.

Les hommes chargés de ce travail l'ont exécuté sans réfléchir que la plupart de ces nations ont été, ou pouvaient être, d'une origine fort différente de celle des Mongols et des Mandchoux; et sans s'apercevoir qu'elles appartenaient en grande partie à la famille turke, dont la langue n'a que fort peu de rapports avec le mongol et les dialectes toungouses.

On court, en général, une chance malheureuse quand on veut appliquer l'étymologie à des mots étrangers dont on ignore la signification, et quand on ne connaît pas non plus la langue à laquelle ils appartiennent. C'est pourtant la marche qu'ont suivie, dans leurs notes, les éditeurs des textes chinois qui ont servi de

base aux travaux du P. Hyacinthe. Partant du faux système que tous les peuples qui ont jadis habité la Mongolie, avaient été des Mongols, et avaient parlé la langue mongole, ces éditeurs ont rapporté tous leurs noms propres à ce dernier idiome. J'ai déjà eu l'occasion de démontrer, il y a quelques années, l'absurdité d'un pareil système, en expliquant une fois par le russe, et une autre fois par le turc, plusieurs noms de lieux de l'Afrique mentionnés dans les auteurs anciens, et que feu M. Malte-Brun avait voulu dériver de la langue hébraïque.

De pareils jeux, ou plutôt de pareils écarts d'esprit, ne peuvent jamais servir de preuves historiques, et devraient être bannis de toutes les recherches sérieuses. Les interprètes de Khian loung ont agi comme des gens qui voudraient expliquer par le français, les noms géographiques d'origine allemande, qu'on rencontre dans les provinces françaises habitées autrefois par des Allemands, parce qu'on parle à présent français dans ces pays.

On doit regretter que le P. Hyacinthe ait adopté, comme autant de vérités, toutes les erreurs des éditeurs des livres historiques qui ont paru dans la dernière moitié du règne de Khian loung. Il ne les a pas seulement conservées, mais il s'en est même servi pour bâtir un nouveau système ethnographique des peuples de l'Asie centrale, qui de cette manière deviennent tous Mongols.

Ce savant ecclésiastique commence l'histoire des *Hioung nou* par ces mots : « A l'époque des change-

» mens politiques qui eurent lieu en Chine dans les » IIIe et IVe siècles avant notre ère, la Mongolie prit » insensiblement une forme nouvelle; trois khanats » puissans s'y étaient formés par la réunion successive » des tribus; celui des *Toung hou*, dans la Mongolie » orientale, celui des *Hioung nou*, dans le pays actuel » d'Ordos et des Khalkha, et celui des *Yue tchi* à » l'ouest de l'Ordos ». Cependant tous les historiens chinois s'accordent à dire, que ces trois peuples parlaient des langues différentes; aussi M. Abel-Rémusat et moi avons nous démontré que les *Toung hou* étaient des Toungouses, les *Hioung nou* des Turcs, et les *Yue tchi* ou plutôt *Yue tï*, la nation qui, dans les premiers siècles après notre ère, conquit une partie de l'Hindoustân septentrional, et principalement le pays arrosé par l'Indus. Elle y fut connue des anciens sous le nom d'*Indo-Scythes*, et ses descendans existent encore aujourd'hui dans ces contrées sous le nom de *Yut* ou *Jut*. Le Père Hyacinthe ne tient aucun compte de toutes ces circonstances, et suit aveuglément le travail de la commission de Khian loung, par laquelle ces peuples sont déclarés *Mongols*, ainsi que toutes les nations qui ont habité après eux la Mongolie actuelle, tels que les *Sian pi*, les *Ju ju* ou *Jeou jan*, et les *Thou khiu*.

D'après ce système la commission a cherché à expliquer par la langue mongole tous les noms propres de ces différentes nations, conservés dans les livres chinois. Comme ces livres ne donnent pas la signification de ces noms, on conçoit que, ainsi que je l'ai déjà fait obser-

ver, les étymologies de la commission doivent être excessivement vagues et même tout-à-fait arbitraires.

Le premier *Chen yu*, ou roi des *Hioung nou*, que le P. Hyacinthe identifie avec les Huns, s'appelait 曼頭 *Theou man*. Le P. Hyacinthe en fait *Toman*, pour rapprocher ce nom du mot *touman* qui, aussi bien en mongol, qu'en turc et en mandchou, signifie *dix mille*, et qui, par conséquent, ne prouve rien en faveur de l'origine mongole des Hioung nou.

Le second *Chen yu* fut 頓冒 *Meï tou*. C'est ainsi qu'on doit lire ce nom, comme le font observer *Szu ma thsian*, qui a décrit ses exploits dans le *Szu ki*, et les meilleurs dictionnaires chinois, qui disent que 冒 doit se prononcer ici comme 昧 *meï* (1), et 頓 comme 毒 *tou*. Le premier de ces deux caractères a ordinairement les prononciations *mao* et *me*, et le second celles de *tun* et de *thun*. La commission de Khian loung écrit *modo* au lieu de *Meï tou*, pour en faire le mot mogol *modo* qui signifie *bois*.

Vers la fin du premier siècle avant notre ère, les *Chen yu* des Hioung nou commencèrent à placer, devant leur titre, l'épithète de 鞮若 *jo thi*, qui

(1) Notez cependant que le Dictionnaire de Khang hi veut que ce caractère soit prononcé *me* dans le nom du Chen yu des Hioung nou; mais cela revient au même.

dans leur langue avait la signification de *vertueux et respectueux envers ses parens*, exactement comme 孝 *hiao* en chinois.

La commission de Khian loung a été embarrassée pour expliquer ce mot par la langue mongole, qui, d'après l'hypothèse admise par ses membres, avait été celle des Hioung nou. Par conséquent, le P. Hyacinthe dit dans une note : « Ceci est un de ces mots très-défigurés par le chinois, et pour cette raison il devient » difficile d'en trouver un dans la langue mongole qui » s'en rapproche, tant pour la prononciation que pour la » signification ». En effet le mot *jo ti* est un des plus forts argumens que l'on puisse alléguer contre l'hypothèse gratuite que les Hioung nou auraient été un peuple de race mongole. C'est indubitablement le mot turc يخشى *yakhchi*, prononcé *djakchi* par la plupart des nomades turcs de l'Asie moyenne, et qui signifie *bon*, *excellent*, *vertueux*. Le premier caractère de la transcription chinoise se prononce en langue mandarinique *jo*, avec le 聲入 *Jy ching* ou l'accent bref, mais dans la plupart des dialectes populaires (1), il est prononcé

---

(1) « Le quatrième ton, dit M. Marshmann, dans sa dissertation » sur la langue chinoise, en tête de son édition des *Œuvres de* » *Confucius* (pag. 35), est exprimé par le caractère *Yuh* ou *Yup*, » employé souvent dans cet ouvrage pour désigner *l'entrée*. Ce ton » m'a été défini comme bref, rapide et rentrant dans l'intérieur de » la bouche. Il n'a rien qui ressemble aux trois autres, est invariablement bref, et rend le son de la syllabe originale plus bas; de

yok ou *jok*, et dans le chinois parlé au Japon, on transcrit le son de ce mot par じやく *Ziak.* Le second caractère du titre *Jo ti* est 鞮 ; il se prononce à la vérité, *ti* ou *thi*, mais l'élément vocal qui lui donne le son, est le groupe 是 prononcé ordinairement *chi*, et seulement dans quelques compositions *ti.* Il est réuni ici à la clef 革 *ke*, cuir, et le caractère qu'il forme avec elle désigne des *souliers de cuir.* Comme les Hioung nou n'avaient pas d'écriture particulière, ils se servaient de celle des Chinois, et il est très-probable qu'ils auront transcrit le mot *yakhchi* par 是若 *yokchi* ou *jokchi*, dont les caractères ne donnent d'autre sens en chinois que celui de *sicut est.* Les Chinois, qui ont la mauvaise habitude d'employer des caractères

---

» sorte que dans la prononciation de Pe king elle se termine par un » *H*; mais dans le dialecte de Canton en *P*, *K* ou *T* ».

En effet, la 10.e série des syllabes ayant le *Jy ching* ou quatrième ton, laquelle est placée dans les dictionnaires toniques des Chinois sous le caractère 藥 *Yo* (ou *Yok*), ne contient que des syllabes qui, dans les dialectes provinciaux, se terminent en *OK*, tandis qu'on n'entend dans la langue mandarinique qu'un *o* bref avec une aspiration presque insensible à la fin.

On peut aussi comparer pour la prononciation du caractère 若 la *Grammaire de M. Morrison* (Calcutta, 1815, *in-4.°*), pag. 8, et son *Dictionnaire tonique* (Macao, 1819, *in-4.°*), et l'on verra qu'on le prononce *YOK* à Canton.

d'une signification méprisante, pour exprimer les noms des nations étrangères, ont vraisemblablement, comme ils le font souvent, ajouté la clef de 革 *cuir*, à la lettre 是 *chi*, pour donner, par un mauvais jeu de mot, aux princes de leurs ennemis naturels, un titre humiliant qui signifie *semblable à des souliers de cuir.* Ils se seront réjouis de cette invention spirituelle, sans se soucier de ce que la prononciation du mot turc *Hioung nou*, avait été, de cette manière, changée de *jokchi* en *jokti*.

Le P. Hyacinthe s'est trompé dans la prononciation du nom du 20.ᵉ *Chen yu* qu'il appelle *Khoudourkhou*, au lieu de 尸而都呼 *Khoudourchi*, car le dernier caractère de ce nom, que le P. Hyacinthe a confondu avec 户 *hou* (ou *khou*, porte), se prononce *chi* et signifie *cadavre*.

Après l'histoire des diverses branches des dynasties Hioung nou, le P. Hyacinthe donne celle des *To pha*, des *Sian pi* et des *Jeou jan*. On aurait dû s'attendre de le voir retrouver, comme la commission de Khian loung, dans la langue mongole le mot *mokolou* qui, dans celle des *Jeou jan*, signifiait *chauve*, mais il paraît qu'elle n'en a rien fait, parce que ce mot, qui n'est pas mongol, ne se rencontre pas dans cette langue; aussi le P. Hyacinthe n'en dit rien. Il se pourrait bien que ce mot eût quelque relation avec le terme mandchou

mokholo, qui signifie *un bœuf sans cornes*, en mongol *doïmouk*.

Le P. Hyacinthe, suivant, à ce qu'il paraît, les hypothèses de la commission de Khian loung, intéressée à retrouver partout des noms mongols dans l'histoire ancienne de la Tartarie, transcrit les deux caractères 容慕, qui servent à exprimer le nom de famille des princes *Sian pi*, par *Mou joung* au lieu de *Mou young*; en effet la dernière de ces deux lettres ne se prononce que *yoûng* ou *yoùng*, et quelquefois dans les vers *yông*, mais jamais *joung*.

L'origine des *Jeou jan* est couverte d'un voile épais; quelques auteurs les font descendre des Toung hou, ou peuples toungouses, d'autres disent qu'ils étaient Hioung nou, et par conséquent Turks. M. J. J. Schmidt de Saint-Pétersbourg, a cru prouver que quelques noms des khans de cette nation avaient une signification en mongol; il a été induit en erreur par les transcriptions fautives de ces noms données par Deguignes dans son *Histoire des Huns*. Deguignes écrit, par exemple, *Ta lan* pour *Tatan*, et *Ona hoei* pour *Anagoui*. Je le répète, cette manie de vouloir expliquer par des langues actuelles, d'anciens noms historiques, quand on n'en a pas la signification, devrait être bannie des recherches critiques (1). Pour montrer toute l'incertitude d'un

(1) Voici, par exemple, ce que M. J. J. Schmidt dit sur les noms des princes des Jeou jan : « Les *Jeou jan* (chez Deguignes » *Geou gen*), qui formaient un peuple puissant avant les *Tukiueï*, » étaient sans doute d'origine mongole, comme plusieurs de leurs

pareil procédé, je veux donner ici quelques mots mandchoux qui ressemblent à des noms propres de princes *Jeou jan.*

NOMS JEOU JAN.	MOTS MANDCHOUX.
Chelun ou *Cherun*,	*Cherin*, frontail du casque.
Kholu,	*Kholo*, ravin.
Bouloudjin,	*Bouldjin*, ce qui est d'une seule couleur.
Tathan,	*Tatan*, hutte, cabane.
Outcheng,	*Oudjen*, grave.
Doulun ou *Douroun*,	*Doulin*, milieu. *Douroun*, modèle.
Nakhaï,	*Nakaï*, extrêmement.
Anagoui,	*Anaku*, clef.

On voit par ces exemples qu'il est aussi facile de trouver des mots mandchoux que des mots mongols qui ressemblent aux noms *jeou jan*; mais ni les uns ni les autres ne peuvent servir à établir un fait positif.

Les Chinois nous ont conservé plusieurs titres des kakhans ou khans des Jeou jan, avec leur signification. Je les donne ici; peut-être parviendra-t-on à les retrouver plus tard dans quelque langue de l'Asie centrale ou septentrionale, de laquelle nous n'avons pas encore des vocabulaires suffisamment complets, pour entreprendre des recherches de ce genre.

» noms propres, conservés par les Chinois, le font conclure avec » certitude. Par exemple : *Tche lou hoei* et *Tchoulo* (*Tchïlagho*, » *Tchôlo*), pierre; *Talan* ou *Dalan*, septante; *Nokaï* ou *Nokhaï*, » chien; *Tohan* ou *Tagan*, chaudron; *Tcheou nou* ou *Tchinou*, » loup; *Onahoeï* ou *Ounagha*, poulain, et autres ». — *Forschungen im Gebiete der Bildungsgeschichte der Vœlker Mittel-Asiens*, pag. 69.

Tchhe lou hoei.

Che lun, régna sous le titre de *Khieou teou fa* kakhan, c'est-à-dire, prince qui dirige le char et tend l'arc.

Ho liu, ... *Ngai teou khaï* kakhan.

Bou lou djen.

Dathan, ... *Moukhan Ke ching khaï* kakhan.

Ou di, ... *Tchhí lian* kakhan, prince divinement saint.

Thou kho djin, ... *Tchhulo* kakhan, le prince soumis.

Yu tchhing, ... *Cheou lo bou djin* kakhan, le prince bienfaisant.

Teou lun, ... *Foumingdoun* kakhan, le prince constant.

Na k'hai, ... *Heou k'hi foudaï khoudje* kakhan, le prince doux et aimable.

Fou thou, ... *Tho khan* kakhan, le prince continuant la suite.

(M. Schmidt a voulu dériver le nom de ce prince du mot mongol *toghan*, chaudron !!)

Tchheou nou, ... *Teou lo foupa teou fou* kakhan, le prince commandant sagement.

Anagouï, ... *Tchhi lian theou ping teou fa* kakhan, le prince qui saisit et retient fortement.

Pho lo men, ... *Mingeou chi kiu* kakhan, le prince paisible et tranquille.

L'histoire chinoise parle pour la première fois, en 545 de notre ère, de la nation appelée *Turks* (ou *Thou khiu*, d'après l'orthographe chinoise). « A cette » époque, dit-elle, *Yu wen thai*, ministre de l'empe- » reur Hiao tsing ti, de la dynastie des Wei orientaux, » envoya *Ngan no phan tho* de la tribu des barbares du » canton de *Thsieou thsiuan* (actuellement Kan tcheou » dans la province chinoise de Kan su), pour aller » comme premier ambassadeur chez les *Thou khiu*

» (Turks). Ce peuple tirait son origine d'une petite » tribu des contrées occidentales; la famille de ses chefs » était *Aszuna* (ou *Achina*); il habitait, depuis quel- » ques générations, sur le versant méridional du mont » *Kin chan* (ou Altaï). Les Turks avaient été les » forgerons des *Jeou jan*, jusqu'à ce que leur chef » *Toumen* commença à devenir puissant, et fit quel- » ques incursions sur les frontières occidentales des » Wei. Quand Ngan no phan tho arriva dans leur pays, » ils furent tous joyeux et dirent : « Un ambassadeur du » grand empire est venu, la puissance de notre royau- » me ne peut qu'augmenter ». Plus tard les Turks se délivrèrent de la servitude dans laquelle les tenaient les Jeou jan, ils détruisirent l'empire de ces derniers et devinrent la nation prépondérante dans l'Asie moyenne, depuis les bords de l'Amour supérieur jusqu'à ceux de la mer Caspienne. Les auteurs chinois disent qu'ils ont tiré le nom de *Turk* (ou Thou khiu) d'une montagne au pied de laquelle était leur camp principal, et que cette montagne ayant la figure d'un *casque* fut appelée *Thou khiu* (Turk), ce qui signifie *casque* dans la langue de ce peuple. Nous trouvons en effet qu'un casque porte encore aujourd'hui en turc, en persan, et même en arabe le nom de ترك *turk*.

Les mots des Thou khiu conservés par les auteurs chinois sont en effet turks et non pas mongols, comme je l'ai démontré dans un article inséré dans l'ancien *Journal asiatique* (tom. VII, pag. 262), ainsi que dans mes *Mémoires relatifs à l'Asie* (t. II, p. 378 et suiv.). Les Thou khiu occupaient d'ailleurs le même

pays de l'Asie centrale où les écrivains byzantins plaçaient à la même époque les *Turks;* ce furent leurs descendans qui eurent des guerres sanglantes à soutenir contre les Arabes dans le Mawaralnahar, et l'on sait que ce furent des *Turks* qui y firent la guerre aux musulmans. Toutes ces données et beaucoup d'autres, que j'ai détaillées dans mes ouvrages antérieurs, ne laissent aucun doute sur l'identité des Thou khiu et des Turks. Si après tout cela M. J. J. Schmidt et le P. Hyacinthe veulent encore en faire des Mongols, il faut ranger leur hypothèse dans l'immense catégorie des erreurs historiques produites par le manque de connaissances suffisantes et plus encore par l'absence de cet esprit de critique, qui, de jour en jour, devient plus rare parmi les *savans.*

Le P. Hyacinthe, en adoptant aveuglément toutes les rêveries de la commission de Khian loung, change le mot de *Thou khiu* en *Toulga,* qui en mongol signifie un *casque.* Il prétend que *Thou khiu* est la corruption chinoise de ce dernier; cependant, les Chinois n'ont jamais défiguré les mots étrangers qu'ils pouvaient aisément exprimer avec leurs caractères, et rien ne les eût empêché de représenter le mot *Toulga* par 加兒土 *Thou eul kia,* si tel eût été en effet le nom de la nation en question. *Turk* était beaucoup plus difficile écrire à pour eux, parce que le *k* y suit immédiatement l'*r;* ils ont donc préféré de rejetter cette dernière lettre, comme ils sont accoutumé de le faire dans d'autres cas semblables.

Quant aux *Ouigours,* il paraît que la commission

293

de Khian loung a jugé à propos de les nommer *Khoikhor*, car le P. Hyacinthe leur donne ce nom. Il ajoute dans une note, sans cependant citer aucune autorité : « *Khoikhor* est la dénomination mongole de cette tribu, » les Turkestâni les nomment *Ouigours*. Les Chinois » ont rendu la dénomination mongole par *Hoei he* ou » *Hoei hou*, et les Turkestâni par *Wei wou ell* ou » *Wei wou r*, &c. ». Il en fait des Mongols ; il ne s'accorde donc pas en ce point avec M. J. J. Schmidt, de Saint-Pétersbourg, qui voudrait que les Ouigours fussent des Tubétains. Comme il est suffisamment démontré que ce peuple était *turk* et parlait un dialecte de la langue *turque*, je ne m'arrêterai ici ni à l'une ni à l'autre de ces hypothèses qui ne méritent aucune attention (1).

---

(1) Les rêveries de M. J. J. Schmidt sur l'origine tangoutaine des Ouigours n'ont pas même trouvé de sectateurs à Saint-Pétersbourg. Un savant polonais M. de Senkowski, qui s'occupe avec succès de recherches sur l'histoire de l'Asie, est, entre autres littérateurs de la capitale russe, tout-à-fait de l'avis que ce peuple était une tribu turke. Voici les extraits de deux lettres qu'il m'a fait l'honneur de m'écrire, et qui ont rapport à ce sujet.

Saint-Pétersbourg, le 6/18 janvier 1825.

« Monsieur,

» Je vous dois bien des remercîmens pour l'aimable souvenir » que vous avez eu la bonté de me faire de votre important ouvrage » sur les Ouigours, qui, malgré tous les efforts de ceux qui veulent » les *tangoutiser*, n'en resteront pas moins Turks, &c. . . . . .

J. de Senkowski.

Saint-Pétersbourg, le 14/26 février 1825.

« Monsieur,

» Je m'empresse de vous accuser la réception de l'intéressante

Voici ce que le P. Hyacinthe (pag. 152) rapporte sur l'origine des Khitans : « La maison de *Kidan*, dit-» il, est un rejeton des anciens Mongols orientaux, » nommés *Toung hou*. Elle se montre pour la pre-» mière fois sous ce nom en 479. A cette époque elle

---

» brochure *Beleuchtung und Widerlegung, u. s. w.* que vous m'avez » fait l'honneur de m'envoyer, et de vous remercier infiniment de » votre complaisance. Je l'ai lue avec un grand intérêt, et vous me » permettrez de faire usage, pour mon travail actuel, de quelques-» uns de vos rapprochemens, qui me paraissent fort heureux. Ce » travail est l'*Histoire de la horde d'or, suivie de recherches sur* » *la géographie du Kyptchak et du Djété.* Je m'en occupe depuis » quelque temps : il pourra être de quelque intérêt pour l'histoire » de la Russie et même pour celle de l'Asie en général. Malheureu-» sement les matériaux en sont, comme vous le savez fort bien, » peu abondans et les renseignemens souvent contradictoires, &c. »

J. DE SENKOWSKI.

Je saisis cette occasion pour avertir les lecteurs qu'il y a à Saint Pétersbourg un autre *M. Senkowski*, qu'on ne doit pas confondre avec mon savant correspondant; il travaille à un journal russe intitulé; Сѣверная Пчела, *l'Abeille du Nord.* Cet autre *professeur Senkowski* a inséré dans le n.° 151 (17 décembre 1825) de cette feuille, un article qui traite de l'édition russe du *Voyage de Plan-Carpin.* Cet article est rempli d'absurdités. L'auteur y soutient justement le contraire de ce que le savant *Joseph Senkowski* m'avait écrit quelques mois auparavant au sujet des Ouigours; il y attaque d'une manière indécente feu Deguignes père et M. Abel-Rémusat. Voici ses propres paroles, qui décèlent aussi peu de bonne foi que de connaissance du sujet qu'il traite :

« De toutes les régions de l'Orient, l'Asie centrale a attiré, de » préférence, l'attention du monde savant. Deguignes a tiré des » annales chinoises une *mascarade géographique et historique*, » car on ne peut qualifier que du nom de *mascarade* un ouvrage » d'histoire dans lequel les peuples paraissent sous des appellations » qui leur sont étrangères, ont des rois qui, portant également des

» occupait le pays actuel des hordes des Kortsin, des » Korlos, des Dourbot et des Djalot (lisez [illegible] » *Djarôt*). Leur souverain *Dakhouri* avait 40,000 » hommes de troupes divisés en huit tribus, et se » trouvait sous la suprématie de la maison de Toulga

---

» noms imaginaires, habitent des villes désignées de la même ma- » nière, et règnent sur des provinces indiquées en effet par leurs » noms, mais dont on ne connaît nullement la situation. C'est pour » cette raison que depuis long-temps cet ouvrage n'excite plus la » curiosité des savans, qui n'ont jamais pu deviner ces énigmes » chinoises. On a composé depuis en Europe plusieurs volumes sur » le fameux plateau de la Grande-Tartarie, par lesquels on a voulu » démontrer beaucoup, mais par malheur, ou plutôt par bonheur, » on n'a absolument rien prouvé. Bailly et Langlès font naître dans » cette contrée le genre humain ; et comme ils y ont trouvé le peuple » énigmatique des Ouigours, ils les ont regardés comme les premiers » inventeurs des sciences, des arts et de la civilisation. M. Klaproth » a fait, à ce qu'il assure lui-même, la connaissance personnelle » de ces êtres énigmatiques, qui, d'après lui, appartiennent à la » souche des peuples turks. M. Abel-Rémusat a écrit sur eux, » ainsi que sur les autres nations de l'Asie centrale, un ouvrage » qui a pour titre *Recherches sur les langues tartares*. Notre savant » M. Schmidt, doutant de la réalité de l'agréable connaissance que » M. Klaproth prétend avoir faite avec la tribu des Ouigours, a dé- » montré, dans ses *Forschungen*, &c. (Saint-Pétersbourg, 1824) » que ce peuple n'a jamais existé, et que son nom n'est qu'une » autre dénomination des Tangoutes. Enfin M. Klaproth, dans un » ouvrage intitulé *Beleuchtung und Widerlegung, u. s. w.* (Paris, » 1824), a défendu les Ouigours contre la sévérité de M. Schmidt, » et a moins prouvé leur origine turke, que la mordacité de son » esprit et l'inconvenance de son style. Malgré le nombre de volu- » mes qui traitent de l'Asie centrale et des Ouigours, ou des Oui- » gours et de l'Asie centrale, la géographie de ce pays, principa- » lement dans le moyen âge, reste encore dans l'obscurité ; et, de » tous les ouvrages que nous venons de citer, ceux de M. Schmidt, » si l'on en excepte la partie polémique, nous paraissent être les » seuls utiles et dignes d'être lus, &c. »

» (lisez *Thou khiu* ou *Turks*) ». L'auteur place la note suivante après le nom de *Dakhouri* : « De sa » famille descend la tribu solone des *Dakhouri* que les » Russes appellent *Daourtsi* et les Chinois *Da ho* ».

Le P. Hyacinthe se trompe, s'il croit que le nom des Khitan ne se rencontre pour la première fois dans l'histoire chinoise qu'en l'an 479 de notre ère. Il se trouve déjà dans les annales de la Chine en 405 (la 1.re des années *I hi*, de l'empereur *Ngan ti*, des *Tsin*). Voici ce qu'on y lit : « Les *Khi tan* sont une tribu des » *Toung hou*, ou barbares orientaux. Leurs ancê» tres furent battus par les Hioung nou et se sau» vèrent dans la montagne de *Sian pi*, sous la dynas» nastie des Wei, dans les années *Tsing loung* (233 » à 236 de J. C.). Leur chef, *Kho pi neng*, devint » puissant et excita des troubles ; il fut tué par Wang » hioung, commandant de Yeou tcheou. Alors toutes » leurs tribus furent vaincues et s'enfuirent au sud de » la rivière *Houang choui* (1), au nord de *Houang* » *loung*. Plus tard ils se donnèrent le nom honorifique » de *Khi tan*, et leur horde demeura très-puissante, » jusqu'à ce que *Hi* (ou *Mou young Hi*), roi des » *Heou yan*, vint les attaquer (ce qui eut lieu en » 406) ».

Quant à l'assertion du P. Hyacinthe, que les *Toung hou*, et par conséquent les Khitan qui en descendent,

---

(1) C'est le [illegible] *Chara muren*, qui coule dans la Mongolie orientale, et qui est nommé *Sira-muren* dans les cartes de d'Anville.

auraient été des Mongols, elle nous paraît sans fondement. Les *Toung hou* étaient vraisemblablement une nation qui apartenait plutôt à la race toungouse qu'à celle des Mongols On doit regretter que les historiens chinois ne nous aient conservé que fort peu de mots khitan; cependant parmi ces mots, plusieurs ressemblent bien plus au mandchou qu'au mongol, comme on peut s'en convaincre par la liste suivante des termes khitan que j'ai pu recueillir.

	EN KHITAN.	EN MANDCHOU.
Père,	*Entchou.*	
Grand-père,	*Sali.*	
Méchant homme,	*Boori.*	*Fourou*, méchant.
Jour heureux,	*Saï i el che.*	*Saïn inengghi.*
Fort, force,	*Khouszii.*	*Khousoun.*
Premier jour de l'an,	*Naïnièïel.*	
Grande tête,	*Naï nie naï.*	
Elevé, exalté,	*Ielouwan.*	
	Poussouwan.	
Or,	*Niu gou* ou *Ju gou.*	
Jade oriental,	*Gouwen.*	*Gou.*
Compatissant,	*Aodouwan.*	
Vassal fidèle,	*Aszu.*	
Aider,	*Kholouwan.*	
Respectueux envers ses parens,	*Desidaban.*	
Laisser, ne pas prendre,	*Djian'ou.*	
Impératrice,	*Telighian.*	
Tasse de vin,	*Sala.*	
Bataille non décidée,	*Daoliben.*	
Cent,	*Goua.*	
Rivière,	*Mori*	(en mongol *murèn*).

La famille des premiers princes Khi tan ne s'appelait pas *Dakhouri*, comme le P. Hyacinthe le prétend,

mais *Ta ho*. On ne trouve pas non plus dans les annales chinoises, que les *Takhouri* de nos jours, qui sont une branche du peuple mandchou des *Solon*, descendent des anciens princes des Khitan. C'est encore une de ces conjectures hasardées que le P. Hyacinthe a vraisemblablement trouvée dans les écrits de la commission de Khian loung.

Anciennement les Chinois donnaient aux peuples qui habitaient au nord du désert de Gobi, le nom général de 北狄 *Pe ty*, c'est-à-dire *Barbares du Nord*. Le mot *Ty* désignait originairement *le pays septentrional* (1). Cette dénomination s'appliquait par conséquent indistinctement aux tribus mongoles et toungouses, et principalement à celles qui campaient dans les pays situés au nord de celui qui est traversé par la rivière *Chara mouren* (2), et autour du *Keroulan*, de l'*Argoun* et les affluens de l'*Amour supérieur*. Dans les temps postérieurs, la population de cette con-

---

(1) Cette définition se trouve consignée dans le chapitre *Wang tchi* du *Li ki*, on y lit : *Pe fang yue* TY : le pays septentrional est appellé *Ty*. Le mot *Ty* désigne aussi un cerf grand et fort. Selon le dictionnaire *Choue wen*, c'est le nom d'une espèce de chien.

(2) C'est-à-dire *le Fleuve Jaune*. C'est le nom mongol actuel de cette rivière ; elle s'appelle en chinois 河潢 *Houang ho*; quand elle entre dans la province de *Ching king* ou *Moukden*, elle prend le nom de 河遼 *Liao ho*. Il ne faut pas la confondre avec le grand *Fleuve Jaune*, appellé aussi en chinois *Houang ho*, mais écrit avec un caractère différent, savoir 河黃.

trée fut plutôt composée de nomades mongols que de toungouses ; le nom de *Pe ty* resta aux premiers. Les Tubétains paraissent l'avoir emprunté aux Chinois, car, dans leurs livres historiques, ils donnent aux Mongols le nom de བི་དེ་ *Bi dè* ou བེ་དེ་ *Bè dè*, qui, comme M. J. J. Schmidt le suppose, n'est qu'une transcription peu altérée de *Pe ty*.

Le nom de *Mongol* est aussi très-ancien, il appartenait autrefois à une des principales branches de la nation mongole, mêlée peut-être déjà à une époque très-reculée de quelques tribus toungouses. Aussi a-t-on toute raison de croire que cette branche est la même que les Chinois connaissaient depuis le VIe et pendant les VIIe et VIIIe siècles, sous le nom de *Mo ho* (1), qui n'est apparemment qu'une transcription incomplète de celui de *Mongol*.

Une branche de la nation des *Mo ho*, fut connue dans le VIIIe siècle sous le nom de 靼達 *Ta ta*. Ce peuple habita d'abord au nord-est des *Hi* et des

---

(1) Les 鞨靺 *Mo ho* habitaient l'Amour supérieur et ses affluens ; ils s'étendaient au sud jusqu'au pays actuel de Ningouta. Au commencement du VIIIe siècle, ils étaient encore en partie soumis aux Coréens, mais bientôt après ils devinrent puissans et fondèrent un vaste royaume, qui comprit le pays actuel des Mandchoux et une grande partie de la Corée. Les *Mo ho* abandonnèrent alors ce nom, et prirent celui de *Phou hai ;* il fut aussi celui de leur nouveau royaume, qui dura jusqu'en 926, époque à laquelle il fut détruit par les Khitan.

Khitan (1), puis ayant été vaincu par ceux-ci, ses hordes se dispersèrent, une partie fut soumise aux Khitan et l'autre aux Phou hai. D'autres de ses tribus vinrent habiter dans la chaîne des montagnes appellée *Yn chan* (2). Elles y gardaient le nom honorifique de leur nation, qui était 靼達 *Ta ta* (3). C'est à la fin de la dynastie des Thang, ajoute l'historien que j'extrais, que ce nom fut connu en Chine.

Le nom de *Ta ta* n'est qu'une corruption chinoise de celui de *Tatar*, par lequel on désigna bientôt après la totalité des tribus mongoles, qui ne reprirent que plus tard leur ancienne dénomination de *Mongol*. Le mot *Ta ta* s'écrivait originairement par les deux caractères 靼達, dont le premier 達 ne se prononce que *Ta*, avec l'accent bref, ou *Tat*, dans les principaux dialectes de la Chine.

Le second 靼 n'a que deux prononciations, celles

(1) Ces deux peuples occupaient le pays situé au nord des provinces chinoises actuelles de *Tchy li* et de *Ching king*, et arrosé par le Chara mouren et ses affluens.

(2) 山陰 *Yn chan* est la dénomination de la haute chaîne de montagnes qui commence au nord du pays des Ordos, ou de la courbure la plus septentrionale du *Fleuve Jaune*, et s'étend à l'est jusqu'aux sources des rivières qui se jettent dans la partie occidentale du golfe de Péking.

(3) 靼達號自 *Voy.* le *Ou tai szu*, ou l'histoire des cinq petites dynasties qui ont régné en Chine après celle des Thang, vol. LXXIV, fol. 2 *verso*.

de *Ta* bref et de *Tche* bref (ou *Dje*); il signifie *cuir tendre*. Voici comment le plus ancien dictionnaire chinois, le *Choue wen* (1), l'explique :

柔革也从革旦聲旨熱切

c'est-à-dire : « *Cuir tendre;* est composé de 革 » (cuir), et du groupe 旦, prononcez en coupant » *tchi* et *je* (ce qui donne *tche*) ».

On voit par conséquent que cette lettre n'avait du temps des Han que la prononciation de *tche*. Un autre dictionnaire, le 玉篇 *Yu pian*, composé en 543 de J. C. et revu en 674, explique le même caractère (2) par *cuir tendre;* il en détermine la double prononciation de la manière suivante :

多達之列二切

« Il a deux prononciations, coupez *to* et *ta* (ce qui » fait *ta*), et *tchi* et *lie* (ce qui fait *tche*). »

Le dictionnaire *Kouang yun*, qui fut revu en 1011

---

(1) *Choue wen kiai tsu*, édit. de 1804, kiv. III, fol. 1 *rect.* — *Hiu tchin*, auteur du *Choue wen*, le termina dans la 15.e année de l'empereur *Ngan ti* des Han, c'est-à-dire en 121 de notre ère.

(2) *Soug pen Yu pian*, édit. de 1704, vol. III, fol. 53 *recto.*

de J. C., ne donne aussi que les deux prononciations de *ta* et de *tche* à ce caractère. Ce n'est que dans le dictionnaire *Tsy yun*, composé en 1037, qu'on trouve pour la première fois une troisième prononciation, celle de *tan*. Tout porte à croire que c'est une erreur, provenant de ce que le groupe 旦, qui entre dans la composition de 靼, se prononce *tan* lorsqu'il est seul, mais il change cette prononciation en *ta* bref, quand il est réuni avec les clefs 30, *bouche*; 38, *femme*; 61, *cœur*; 94, *chien*; 118, *roseau*; 177, *cuir* et 203, *noir*. Elle se prononce *tan* avec les clefs 9, *homme*; 32, *terre*; 94, *chien*; 145, *habit* et 148, *corne*

Comme la prononciation *tan* du caractère 靼 ne date que du XI.e siècle, elle ne pouvait exister dans la composition du mot 靼達 dont les Chinois se servaient dans le VIII.e siècle pour rendre le nom de *Tatar*, tribu *Mo ho* ou mongole, qui était venue habiter dans les monts *Yn chan*. Cependant la commission de Khian loung a jugé à propos d'adopter ce paradoxe, et de nommer les Mongols *TATAN* (1), au lieu de *TA TAR*, comme les deux

(1) Il paraît que c'est le mot mandchou ᡨᠠᡨᠠᠨ *Tatan* (endroit où les voyageurs s'arrêtent pendant la nuit, halte de nuit), qui a fourni aux membres de la commission chinoise la base de leur merveilleuse conjecture. Il est aussi par trop absurde de croire,

caractères chinois 靼達 l'indiquent clairement.

Le Père Hyacinthe, loin de soumettre cette opinion de la commission à un examen critique, l'adopte sans hésiter, et appelle la dynastie de *Tchinghiz-khan* la *MAISON DE TATAN*. Ceci est une méprise d'autant plus grave, que, quoique les Mongols fussent à cette époque assez généralement connus de leurs voisins sous leur ancienne dénomination de *Tatar*, Tchinghiz-khan avait pourtant renouvelé chez eux celle de *Mongol*, qui, en effet, n'est que celle d'une des anciennes branches de leur nation, celle de *Mo ho*, qui se retrouve déjà dans les annales chinoises avant Tchinghiz-khan, mais écrite *Moungkos*. *Mongol*, aussi bien que *Tatar*, ne furent que des noms particuliers de tribus, et ces dénominations furent appliquées à toute la nation mongole aussitôt que les peuplades qui les portaient devinrent dominantes. Le mot de *Tatan* est donc une hypothèse absurde de la commission de Khian loung, recueillie trop soigneusement par le P. Hyacinthe.

Après le temps de Tchinghiz khan, les Chinois ont ajouté au premier caractère 達 *Ta* du mot *Ta ta*,

---

qu'une dynastie se soit appelée *halte de nuit*, et que les Mongols aient jamais adopté pour leur nation un *nom honorifique* tiré d'une langue étrangère, qui n'avait aucun rapport avec leur religion : il n'en serait pas de même s'il s'agissait du sanscrit, par exemple, lequel, comme idiome des livres bouddhiques, a fourni beaucoup de titres à des princes mongols.

معناه الرمل الاسود بالتركية قال ابن سعيد وقراقوم
كانت قاعدة التتر و فى جهاتها بلاد المغل و فى خالصة
التتر و منها خانات ـــــــهم

« (Ce nom) signifie en turc *sable noir*. Ibn-Saïd » dit : *Kara-koum* est la capitale des *Tatar ;* elle est » à coté des pays des Mogols, qui sont d'origine tar- » tare, et desquels viennent aussi les Khans (ou succes- » seurs de Tchinghiz-khan) ». Ce passage démontre clairement que le nom des Mongols de Tchinghiz était *TATAR* et non pas *TATAN,* et que c'est par erreur, si les Chinois et les Japonais le prononcent à présent de cette dernière manière.

J'ai cru qu'il était nécessaire de m'arrêter assez long-temps à éclaircir ce point des ouvrages du P. Hyacinthe, parce que l'hypothèse qu'il a mise en avant pourrait répandre une grande confusion dans l'histoire des Mongols. L'esprit humain est généralement plus porté à adopter ce qui est absurde, parce qu'il paraît plus piquant, que ce qui est naturel et raisonnable ; aussi les prétendues découvertes trouvent-elles souvent d'autant plus de sectateurs, qu'elles sont plus futiles et plus dénuées de fondement.

Le P. Hyacinthe a puisé ses matériaux dans l'histoire de la dynastie mongole qui a régné en Chine, ainsi que dans le *Thoung kian kang mou* ou dans les Annales de la Chine. Sa traduction est généralement faite avec soin. Il a eu l'heureuse idée de ne pas vouloir faire avec ces matériaux un ouvrage à lui,

et il s'est contenté de les donner tels qu'il les a trouvés dans les originaux, et sans les mêler ensemble, de sorte que le lecteur a, sous chaque année, d'abord le texte de l'histoire des Yuan, puis celui des Annales.

Ces morceaux, traduits par le P. Hyacinthe, auraient été encore beaucoup plus utiles, s'il n'avait pas suivi les textes falsifiés par la commission de Khian loung, ou le système hypothétique inventé par elle. L'archimandrite russe a remédié à la vérité à cet inconvénient, en donnant à la fin de son ouvrage des tables comparatives des noms propres que la commission a cru rectifier, et de ceux qui se trouvaient originairement dans les textes chinois, mais c'est pourtant un grand inconvénient pour le lecteur d'être obligé de recourir à chaque instant à ces tables. Il nous paraît qu'il aurait mieux valu laisser subsister les anciennes transcriptions chinoises, et donner les explications de la commission en note au bas des pages. Quant aux dénominations mongoles, on ne peut nier que la commission n'ait souvent deviné juste, par les raisons que j'ai exposées au commencement de ce rapport; mais souvent aussi elle s'est grandement trompée, en défigurant les noms les plus connus que nous possédons écrits en caractères mongols, et sur l'orthographe desquels il ne peut exister aucun doute. En voici quelques exemples :

L'épouse de *Dobon mergen*, onzième ancêtre de Tchinghiz-khan, est nommée dans l'histoire mongole de Sanang setsen, ᠠᠯᠤᠩ ᠭᠣᠸᠠ *Aloung gowa*, ou *Aloung goa*. Elle devint enceinte d'une manière sur-

naturelle, et mit au monde un fils nommé *Boudantsar*, par lequel commence la ligne des princes mongols prédécesseurs de Tchinghiz-khan. Rachid-eddin et les auteurs musulmans qui ont écrit l'histoire de ce conquérant, nomment la mère de Boudantsar اَلَاَنْ قُوَأ *Alan kowâ;* le dernier *élif* manque dans Abou'l-ghazi, qui écrit ce nom اَلَاَنْ قَوَ *Alan kawa.* Les historiens chinois le transcrivent aussi par : 阿蘭果火 *A lan ko ho.* D'après le témoignage unanime des écrivains mongols, persans, arabes, turcs et chinois, la seconde lettre de ce nom est donc un *L;* néanmoins, la commission de Khian loung a jugé à propos de l'écrire *Aroun gowa*, afin de pouvoir l'expliquer par les mots mongols *aroun*, pur, et *gowa*, belle. Le P. Hyacinthe a adopté cette erreur.

Suivant l'histoire des Yuan, « l'empereur (Tchinghiz khan) prit, dans le 3.e mois du printemps de 1220, la ville de 蒲華 *Pou houa* (Bokhara); en été dans le 5.e mois, celle de 尋思干 *Sun szu kan* (Samarkand), et dans l'automne, la forteresse de 斡脫羅兒 *Ouo tho lo eul* (Otrar) ». La commission de Khian loung et le P. Hyacinthe font de ces trois villes *Bourkha*, *Tachikan* et *Otolor* (c'est-à-dire *pâturage*). L'identité de *Sin szu kan* avec Samarkand est depuis long-temps reconnue, ainsi cette

ville ne peut être *Tachikan* ou *Tachkand*, et d'ailleurs cette dernière place n'est pas mentionnée parmi les villes prises par Tchinghiz khan en personne.

« Au printemps de 1221, dit la même histoire, le » fils ainé (de Tchinghiz khan) *Djoutchi* fit le siége » de la ville de 干吉養 *Yang ki kan* (c'est- » à-dire *Yangghi-kand*) ». Yangghi-kand (ou *la nouvelle ville*) était le nom d'une place située sur le bord du Sihoun, à deux journées de son embouchure dans le lac d'Aral. Elle fut en effet prise par *Djoutchi*, fils de Tchinghiz (1). La commission et le P. Hyacinthe

(1) *Voyez* Rachid-eddin et les autres auteurs persans qui ont raconté les exploits de Tchinghiz-khan. Abou'l-féda appelle cette ville en arabe القرية الجديدة *Alkaryat aldjadidat*, ou *la nouvelle ville*, et il lui donne aussi son nom turc de ينغى كنت *Yanghi kant*, qui signifie la même chose. C'est chez lui la plus septentrionale des villes situées sur le *Sihoun* ou *fleuve de Châch*; il la place, d'après *Alfaras*, au 47° de lat. nord. Le célèbre d'Anville en a indiqué la position dans la première partie de sa *Carte de l'Asie* de 1751. Les voyageurs russes qui, dans les derniers temps, ont visité le Sihoun ou Syr-daria inférieur, constatent cette position, quoique les ruines de la ville aient totalement disparu. Il paraît d'ailleurs que c'est la même ville que le chérif Édrisi appelle الحديثة *Alhadithah* au lieu de الجديدة *Aldjadidah* ou *la nouvelle*, et qu'il place sur le Sihoun, à deux stations du *lac de Kharizm*. Je dois faire remarquer à cette occasion, qu'on lit dans le manuscrit turc des Mémoires du sulthan Babour, que j'ai consulté à Saint-Pétersbourg, que ينكى قند *Yanghi-kand*, qui n'existait déjà plus du temps de Babour, était aussi appelée dans les livres طراز قند *Thirâz kand* ou *ville des broderies*. Il faut bien se garder de confondre ce dernier nom, avec celui de la ville de طراز *Tharaz*, située, selon Abou'l-féda, par 44° 25' de lat. nord, et à une distance considérable à l'est de Yanghi-kand, sur la rivière *Artch*

prennent *Yangghi-kand* pour *Andzian* ou *Andedjan*, ancienne capitale du pays de Ferghana, située à quelque distance du Sihoun supérieur.

« Dans l'automne de la même année, l'empereur prit » 紇勒班 *Pan le khe* [Balkh (1)] ». La commission de Khian loung lit le nom de cette ville *Baralkha* (en turc *contempler*)!

« Dans l'hiver de la même année, Tolai prit les villes » de 可葉察魯馬 *Ma lou tchai ie* » *kho* (2) et de 思剌昔魯馬 *Ma lou* » *sy ra szu* (c'est-à-dire مرو شهجان *Marou-chahdjân* » et مرو الرود *Marou-erroudz*) ». Reconnaîtrait-on jamais ces deux noms dans les transcriptions de la com-

---

qui se jette dans la droite du Sihoun. Par une singulière erreur, le manuscrit des Mémoires de Babour, dont M. Erskine s'est servi pour faire la traduction anglaise de cet ouvrage curieux, portent : « *Yanghi*, connu dans les livres d'histoire sous le nom d'*Otrâr* ». *Otrâr* ou *Fârâb* est une ville tout-à-fait différente, située au sud-est de Yanghi-kand, un peu au-dessus de l'embouchure de l'Artch dans le Sihoun, et selon Abou'l-fédà, par 44° de lat. nord.

(1) L'erreur, que présente la transcription chinoise de *Pan le khe* pour *Balkh*, tire sans doute son origine d'un document ouigour mal écrit ou mal lu. En caractères ouigours, le nom de *Balkh* ou *Balekhe*, s'écrirait [illegible]; une dent de lettre de plus, en pou voit facilement faire [illegible] *Banlekhe*.

(2) Les erreurs dans cette transcription résultent sans doute aussi d'un original en caractères ouigours mal lu. *Marou chahdjan* devait s'écrire [illegible] *Marou tchahdjan*; on aura lu [illegible] *Marou tchayeka*.

3.

mission, qui en fait *Maltsilik* et *Maltsiaras*, et traduit le premier par *pâturage très-fertile?*

« En 1222, au printemps, Tolai prit les villes de » 思徒 *Thou szu* (Thous) et de 察匿 » 兒兀 *Ny tcha wou eul* (Nichabour) ». La commission fait des noms de ces deux villes *Toucheni* (mines de sel), et *Tchor* (chalumeau).

« Le même prince, en retournant traversa le pays » de 彝剌木 *Mou la i* ». C'est-à-dire le pays des ملحد *Moulahid* ou *impies*, nom par lequel on désignait en Perse les Ismaëliens ou Assassins du Koûhestân. La commission en fait : *la principauté de Mouroï* et traduit ce mot par *courbure !*

« Il passa par 里也 *Ye li* (Heri ou Herat), » rejoignit l'empereur, et prit d'assaut la forteresse » de 寒里塔 *Ta li han* (Thalkan) ». هری *Heri* ou هراة *Herât* devient *Ilalik* dans le travail de la commision, et *Thalkan* y est écrit *Tarkha*, c'est-à-dire *défense*, *prohibition* (!).

L'histoire chinoise des Yuan parle de la soumission des Russes et des Moscovites par les Mongols, et l'indique clairement sous l'année 1237.

Voici le texte :

九年丁酉春蒙哥征欽察破之擒其長八赤蠻進圍斡羅思蔑怯思部皆降

c'est-à-dire : « Dans la neuvième (année du règne d'Ogo-
» dai khan), qui est l'année cyclique *Ting yeou* (1237),
» au printemps, *Meng ko* attaqua les *Kin tcha* (les
» habitans du Kiptchak), les battit complétement et fit
» prisonnier leur chef *Butchiman* ; il pénétra aussi dans
» le pays et assiégea les *Ouo lo szu* (Russes); toutes
» les tribus de *My kie szu* (lisez *Mi szu kie* (1), c'est-
» à-dire *Muskie* ou *Moscou*) se soumirent. »

C'est en effet en 1237 que Bathoukan, se trouvant sous les ordres de *Meng ko* ou *Mangou*, fit la conquête de la Russie, s'avança depuis le Dniepr jusqu'à la Vistule, et fonda l'empire mongol du Kiptchak. Le Père Hyacinthe transcrit mal ici le caractère 斡 *Ouo* par

(1) Il y a évidemment une transposition dans les caractères de ce nom. Les Tatares prononcent encore aujourd'hui *Muskii* le nom de Moscou.

Kan (ou *Gan*), il met, pour *Ouo lo szu* ou *O ros*, (Russes), *Gan lo szu*. Il fait aussi de *Gan lo szu* et de *My kie szu* des *villes*, quoique l'original les désigne comme des *pou*, ou *tribus*.

Les auteurs chinois, persans et turcs racontent tous de la même manière la destruction finale de la nation des *Naiman* par Tchinghiz-khan. « Ce conquérant revenant en 1206 de son expédition contre le » royaume de *Hia* ou *Tangout*, apprit que *Phou lou* » *yu han* (Bouyourok-khan) avait succédé à *Ta yang* » *khan* (Daïn-khan) son frère, et que les Naiman l'avaient reconnu pour leur maître. Il surprit ce nouveau prince des Naiman à la chasse à la montagne » *Ou lou ta* (Ouloug-tagh), le défit entièrement et le » fit prisonnier. Les Naiman mirent à sa place *Kiu* » *tchou liu han* (Kutchlouk-khan) fils de Ta yang khan » qui se retira avec *To to* (Tokto) chef des Merkit sur » les bords de la rivière *Ye eul ti chi* (Irtyche), &c. » L'orthographe de tous les noms qui se trouvent dans ce passage est indubitable; voici cependant ce qu'en a fait la commission de Khian-loung. *Bouyourok-khan* devient chez-elle *Boro-khan* (en mongol *le khan gris*); le nom du mont *Oulou-tagh* (c'est-à-dire *la grande montagne*) qui continue à l'ouest la chaîne du Petit Altaï, au nord-ouest du lac Balkach, est changé en *Ourtou-tagh* (en turc *montagne longue*); le khan *Koutchlouk* (ou le *puissant*) devient *Khoutchouleï*; enfin la rivière d'*Irtyche* reçoit le nom tubétain de *Yardachi* ou *bonheur élevé* (!).

Les noms propres les plus communs et les moins

défigurés par la transcription chinoise, n'ont pas été reconnus par la commission de Péking. Celui de *Hassan* (en arabe *le beau*), est rendu en chinois par *Assan ;* la commission y voit le mot mongol *Assar,* qui désigne *une enceinte, une séparation.* Le nom *d'Ahmed* (en arabe *le très-louable*), transcrit en chinois par *A he ma*, devient le turc *Akhmat,* et signifie *le fils aîné.* Le nom de la ville de *Bich balig,* qui en turc signifie *les cinq villes*, est transcrit en chinois par *Py chy ba ly;* la commission en fait *Bachi béli* et le traduit par *tête-croupe. Nidzam-eddin* (en arabe *le fondement de la foi*) est très-peu défiguré dans la transcription chinoise *Ni tsa ma ting;* les savans de Khian loung en font *Naidji midin*, sans traduire ces mots. *Fakhr-eddin* (en arabe *la gloire de la religion*) est écrit dans les livres chinois *Fa he lou ting,* la commission en fait *Pokharidin* et traduit ce mot par *bas, humble*, etc.

Ce peu d'exemples suffira pour démontrer de quelle manière les textes chinois ont été falsifiés par la commission de Khian loung. On ne pourra nier le zèle et l'assiduité du P. Hyacinthe, mais on doit aussi avouer qu'il a montré un manque total de critique, en n'élaguant pas de son travail les hypothèses de quelques prêtres mongols et de quelques lettrés de Péking; hypothèses qui ne peuvent que jeter une confusion déplorable dans l'histoire de l'Asie centrale.

IMPRIMERIE ROYALE. — SEPTEMBRE 1830.



Gelehrte Anzeigen

München. herausgegeben von Mitgliedern 5. July.

Nro. 132. der k. bayer. Akademie der Wissenschaften. 1843.

Asie centrale. Recherches sur les chaines de montagnes et la climatologie comparée; par A. de Humboldt. Paris 1843. 3 Bände. 8.

Im Jahre 1804 kehrte Humboldt, nach einer Abwesenheit von fünf Jahren, aus Mexiko in die Heimath zurück; er gieng alsbald an die Ausarbeitung seiner zahlreichen, über alle Fächer der Wissenschaft neues Licht verbreitenden Werke, die ihm, wie der gebildeten Welt in allen Zonen der Erde bekannt ist, den Beynamen des zweyten Entdeckers Amerika's erwarben. Während der Beschäftigung mit diesen Werken fühlte der nach allen Seiten umschauende Forscher nicht selten das Bedürfniß, seine Beobachtungen und Entdeckungen in der neuen Welt an den physikalischen Verhältnissen der alten, vorzüglich in Asien zu messen und mit ihnen zu vergleichen. Es lag ihm namentlich sehr am Herzen zu sehen, wie die Linie des ewigen Schnees, die er in den Cordilleren beobachtet hatte, sich zu derselben Linie innerhalb des Gebirgssystems des Himalaya, des Hindokuh, des Kaukasus und Ararat verhalte. Hierin war aber zu der Zeit noch wenig geschehen. Die erdkundlichen Arbeiten, welche die ostindische Gesellschaft und die russische Regierung während der letzten Jahrzehnte in den verschiedenen Gegenden der Erde ausführen ließen, hatten damals nicht einmal begonnen; der Entdecker Moorkroft machte noch als Pferdehändler und als Veterinärarzt in der Heimath sehr gute Geschäfte und Mittelasien ward noch nicht von den Agenten der beyden Weltstaaten, Rußland und Großbritannien nach allen Richtungen durchzogen.

Humboldt faßte nun den Vorsatz, auch diese Lücke der Wissenschaft und der Erdkunde auszufüllen; er wollte sich in Asien denselben mühevollen Arbeiten unterziehen, die er in Amerika mit so großem Glücke vollendet hatte. Rasch wurden die allseitigen Vorbereitungen zur neuen Reise begonnen, worunter, wie bey Gegenden der Erde, die von Kulturvölkern bewohnt werden, unumgänglich nothwendig ist, die sprachlichen und geschichtlichen Studien eine vorzügliche Stelle einnahmen. Von den vier großen Kultursystemen, die im Laufe der Jahrhunderte das Morgenland beherrschten und beherrschen, ist das Eine, der medoparsische Feuerkultus schon längst, bis auf wenige Reste, mit Feuer und Schwert ausgerottet worden; diese aus dem Schiffbruche der iranischen Völker erretteten Bruchstücke haben aber mehr einen sprachlichen und alterthümlichen Werth, als einen geschichtlichen und erdkundlichen. Das indische Priestervolk tritt in allen den Radien, in welche es aus einander fuhr, Brahmanismus, Buddhaismus, Dschainismus und Sikhthum, der klaren Naturanschauung und geistigen Entwicklung feindlich entgegen. Geographie und Historie der Welt wie sie ist, gehörten und gehören zu den verpönten Wissenschaften; an ihrer Stelle finden sich Phantasterein verschiedener Art und ein widerlicher Mährchenkram. Es blieben also nur die Literaturen des Islam und der Völker des chinesischen Kultursystems. Araber und Perser erhielten aber erst seit ihren innigen Berührungen mit den Griechen und den byzantinisch gebildeten Armeniern

und Syrern, im neunten und zehnten Jahrhundert, einen Begriff von wissenschaftlicher Erdkunde und allgemeiner Geschichte. Auch errangen sie sich niemals eine bleibende, unbestrittene Herrschaft in den großen Ländergebieten von den Alpengauen, die im Norden Hindostan umgränzen, bis zu den tübetanischen Hochebenen und den sibirischen Tieflanden. Dieß waren aber gerade die Gegenden des Morgenlandes, welche im hohen Grade die Aufmerksamkeit und Sehnsucht des Naturforschers rege gemacht hatten. Humboldt konnte demnach bloß von den geistigen Erzeugnissen der Chinesen und der chinesisch gebildeten oder wenigstens vom Mittelreiche beherrschten Völker eine bedeutende Förderung seiner erdkundlichen Bestrebungen hoffen. Nun hatten zwar die katholischen Missionäre von Martini und Benedikt Gös bis auf Mailla und Hallerstein herab, nach allen Richtungen fleißig und tüchtig vorgearbeitet; es ist aber für den der Sprachen Ost- und Mittelasiens unkundigen Gelehrten, wäre es auch nur wegen der verschiedenen Schreibweise der chinesischen und tungusischen, der türkischen und mongolischen Wörter und Namen, beynahe unmöglich, die Werke dieser um die Wissenschaft hoch verdienten Männer zu gebrauchen, ohne sich der Gefahr auszusetzen, auf diesem unsichern Boden mit jedem Schritte zu wanken und, wie wir dieß in neuerer Zeit an vorzüglichen Arbeiten erfahren haben, in Irrthümer zu verfallen. Einem Manne wie Humboldt konnte diese Gefahr nicht entgehen; er suchte sich dagegen zu wahren und zog Klaproth herbey als Lehrer und Leiter in diesen sprachlichen Labyrinthen. Es hätte sich Humboldt in der That an keinen tüchtigeren Führer wenden können; denn Niemand wird diesem Manne, bey allen sonstigen höchst tadelnswerthen Eigenschaften, eine umfassende Kenntniß des Morgenlandes, namentlich der Erdkunde, und einen scharfen der auf diesem Felde so heimischen Phantasterey entgegen tretenden gesunden Verstand absprechen wollen. Klaproth wußte überdieß durch Wege und Mittel, vor welchen die meisten Gelehrten zurückschrecken werden, sich die seltensten Quellen und die tüchtigsten handschriftlichen Arbeiten verstorbener Schriftsteller zu verschaffen; es war dieß ein Mann, der rücksichtslos seinem Zwecke entgegen eilte und ohne Scheu, wie allgemein bekannt, die Normen des Eroberers im Großen auf die Verhältnisse des gemeinen bürgerlichen Lebens übertrug. Auch der Unterzeichnete hat dieß zu seinem Verdruße und Schaden gar vielfach erfahren.

Zweymal hatte Humboldt die sicherste Hoffnung, eine Forschungsreise nach Mittelasien zu machen, in einer Weise, würdig des Mannes, der sie unternehmen, und der Zeit, in welcher sie ausgehen sollte. Es waren hiezu eine Anzahl tüchtiger Gefährten in allen Zweigen der Wissenschaft ausersehen, die mit allem erdenklichen wissenschaftlichen Apparate versehen werden sollten. Während der Regierung des Kaisers Alerander ist Humboldt eingeladen worden, sich der Gesandtschaft anzuschließen, die über Kaschgar und Jarkand nach Tübet sich begeben sollte; die kriegerischen Ereignisse der Jahre 1812 und 1813 haben die Ausführung dieses großartigen Planes verhindert, und man hat ihn später niemals wieder aufgenommen, wie ich wenigstens glaube, zum großen Nachtheile Rußlands; denn der Dalai Lama zu Lhassa ist bey der Stellung des russischen Reiches zu den buddhaistischen Mongolen, welche alle bestimmt sind in der nächsten Zukunft dem Zepter des Zars zu gehorchen, eine sehr wichtige Person für den großen Staat der Slaven. Humboldt ward durch das Mißlingen dieser Reiseaussicht nicht entmuthigt; er beschäftigte sich im Gegentheile während eines Zeitraumes von einigen Jahren von neuem mit der persischen Sprache und Literatur, in der Hoffnung, daß es ihm gelingen möchte über Teheran und Herat nach Indien zu gelangen. Aber auch diese Hoffnung ging nicht in Erfüllung. Der eifrige Forscher mußte aus Umständen, die nicht wegzuräumen waren, auf ein Unternehmen verzichten, das ihn mehrere Jahre beschäftigt hatte. „Dieß ist nun einmal die Bestimmung des Menschen," so spricht ein Mann, dem die Wissenschaft wohl mehr zu verdanken hat, als irgend einem andern der Zeitgenossen, „dieß ist nun einmal unsere Bestimmung; man vergleicht mit Schmerz am Ende seines Lebens das Wenige, was geleistet wurde mit demjenigen, was man zur Erweiterung unserer Kenntnisse und Einsicht leisten wollte" (Asie Centrale. II. 439).

Läng…
Plane auf…
dem Kaise…
die vor ku…
Minen im…
im Altai…
der geolog…
ihres Met…
daß es sch…
hunderts…
Sibirien…
die eigentl…
aus Humb…
renberg un…
bestand; s…
Monate Z…
kaspischen…
garey nicht…
mischer un…
sondern au…
„Es sollte…
des Kaiser…
samkeit vo…
schaft richt…
und des…
Nutzen un…
Hintergrun…
nehmen."…
asien, das…
es mit Re…
zige Worte…
sie erfahren…
dition, die…
unsers Ja…
wie Humb…
wicklung a…
wissenschaft…
Theil in m…

*) Schl…
Wel…

**) Die n…
1829…
rück…
21. …
bereits…

Längst schon waren alle diese Hoffnungen und Plane aufgegeben, als Humboldt von Sr. Majestät dem Kaiser Nikolaus (1829) eine Einladung erhielt, die vor kurzem erst entdeckten Gold- und Platina-Minen im Ural, so wie die bekannten Bergwerke im Altai zu bereisen. Obgleich die Untersuchung der geologischen Verhältnisse dieser Gegenden und ihres Metallreichthums (im Allgemeinen so bekannt, daß es schon seit der Mitte des achtzehnten Jahrhunderts in einem russischen Sprichworte heißt: Sibirien habe einen goldenen Boden *), die eigentliche Aufgabe der Mission war, welche aus Humboldt selbst, seinen beyden Begleitern, Ehrenberg und Rose, und einigen russischen Beamten bestand; so wußte man doch während der wenigen Monate Zeit zu finden, auf der großen Strecke vom kaspischen Meere bis zur Gränze der chinesischen Dsongarey nicht bloß eine Menge höchst wichtiger astronomischer und magnetischer Beobachtungen zu machen, sondern auch mehrere Höhenmessungen vorzunehmen. „Es sollte die Expedition, **) dieß sind die Worte des Kaisers (Asie Centrale I. VIII.) ihre Aufmerksamkeit vorzüglich auf die Erweiterung der Wissenschaft richten, namentlich in Betreff der Geologie und des Magnetismus der Erde; der materielle Nutzen und die örtlichen Vortheile mögen in den Hintergrund treten und bloß den zweyten Rang einnehmen.“ Der Verfasser des Werkes über Mittelasien, das dem Kaiser Nikolaus gewidmet ist, hielt es mit Recht für seine Pflicht, solche edle hochherzige Worte der Nachwelt zu überliefern, damit auch sie erfahren möge, daß die wissenschaftliche Expedition, die der Kaiser aussandte, aus dem Geiste unsers Jahrhunderts hervorgegangen ist, welcher, wie Humboldt sagt, eine freye ungehemmte Entwicklung aller intellektuellen Kräfte erheischt. Die wissenschaftlichen Ergebnisse der Reise wurden zum Theil in mehreren Abhandlungen niedergelegt, welche in dem Institut zu Paris gelesen und in mehreren deutschen und französischen Zeitschriften bekannt gemacht wurden. Humboldt, welcher, wie gesagt, sich bereits seit dem Jahre 1816 mit den Gebirgen Asiens, vorzüglich in Betreff der Vergleichung der Linie des ewigen Schnees im Himalayasystem und in den amerikanischen Anden, beschäftigt hatte, ließ diesen Gegenstand der Forschung seit dieser Zeit nicht mehr aus den Augen. Die Beobachtungen vom kaspischen Meere bis nach Chonimailachu wurden, bald nach der Rückkehr des berühmten Reisenden, mit den Ergebnissen der frühern wissenschaftlichen Arbeiten zu einem Ganzen verarbeitet und im Jahre 1830 unter dem Titel: Asiatische Fragmente herausgegeben. Sie wurden von Klaproth mit allerley sprachlichen und erdkundlichen Erläuterungen ausgestattet, und erschienen zu gleicher Zeit in französischer und deutscher Sprache. Einer der Begleiter der Expedition, Hr. Rose, hat nun in den zwey Bänden der Reise nach dem Ural, Berlin 1837 und 1842, einen ausführlichen Bericht über die Reise selbst mitgetheilt und darin alle Erfahrungen und Forschungen, die sich auf Krystallographie und chemische Mineralogie beziehen, der Oeffentlichkeit übergeben. Dieses wichtige Werk ist auch bereits von einem Kundigen in unsern Anzeigen besprochen worden.

*) Schlözer im 31. Theil der allgemeinen Welthistorie. Halle 1771. S. 394.

**) Die wissenschaftliche Expedition war am 12. April 1829 von Berlin abgereist und kehrte dahin zurück am 28. November desselben Jahres. Am 21. May gieng sie von Petersburg ab und war bereits wieder daselbst am 13. November.

(Fortsetzung folgt.)

Vergleichende Zoologie. Verfaßt von J. L. C. Gravenhorst, Prof. der Naturgeschichte an der Universität Breslau. Breslau 1843. 686 S. 8.

Der Verfasser hat im vorliegenden Buche den ersten Versuch gemacht, die Zoologie in einer andern als in der bisher gewöhnlichen Weise zu bearbeiten. Er spricht sich hierüber in der Vorrede folgendermassen aus:

„Nach der Methode, welche ich im vorliegenden Buche der Behandlung der Zoologie zum Grunde lege, habe ich den Titel: Vergleichende Zoo-

logie gewählt, denn wie in der vergleichenden Anatomie und Physiologie nicht einzelne Arten oder Gattungen für sich abgesondert und nach einander in allen ihren Beziehungen betrachtet, sondern von allen Thieren die einzelnen gleichen Theile und deren Functionen zusammen gefaßt und mit einander verglichen werden, so habe ich auch hier etwas Aehnliches mit der Zoologie im weitesten Sinne versucht, nur mit dem Unterschiede, daß jede einzelne Thierklasse besonders dargestellt ist. Jetzt wünschte ich freylich, daß ich dem Vorbilde der vergleichenden Anatomie ganz getreu gefolgt wäre, und die gleichen Theile und Sitten sämmtlicher Thiere aus allen Klassen vergleichend zusammen gestellt hätte. Da indeß die Abschnitte in allen Klassen dem Inhalte und der Ueberschrift nach sich gleich sind und in gleicher Reihe auf einander folgen, so wird Jedermann leicht das Zusammengehörende aus allen Klassen auffinden und zusammen betrachten können."

Dem Gesagten gemäß hat der Verf. jede einzelne Thierklasse nach folgenden Rubriken behandelt: 1) Klassification, 2) äußere körperliche Beschaffenheit, 3) innerer Bau, 4) Lebensweise, 5) Fortpflanzung, 6) besonderes Physiologisches, 7) Nutzen und Schaden. Wenn nun gleich in jedem Handbuche der Zoologie alle diese Kapitel ebenfalls zur Sprache kommen, so kann ihnen doch keine sonderliche Ausführlichkeit zu Theil werden, indem die Schilderung der einzelnen typischen Formen, der Arts-Repräsentanten, die Hauptsache darin ausmacht. In der vergleichenden Zoologie des Verf. dagegen ist die Darstellung der allgemeinen Verhältnisse jeder einzelnen Thierklasse die Hauptsache, gegen welche die Specialitäten der Arten ganz in den Hintergrund treten, so daß die Klassifikation selbst nicht weiter als bis zu den Gattungen, oder eigentlich nur bis zu den Familien herabgeht, indem nur noch die letzteren charakterisirt, die ihnen angehörigen Gattungen aber bloß dem Namen nach aufgeführt sind, und auch diese nicht vollständig, sondern in den großen Klassen mehr beyspielsweise.

Es ist eine große und schwierige Aufgabe, die sich der Verf. in seinem Buche gewählt hat, die Zoographie in innige Verbindung mit der Zootomie und Zoophysiologie zu bringen. Das Material, welches zu diesem Behufe zu bewältigen steht, ist von so ungeheurem Umfange, daß der Verf. wohl zu entschuldigen ist, wenn ihm hie und da etwas entgangen, wenn er namentlich in der Anatomie der wirbellosen Thiere nicht immer das Neueste berücksichtigt hat. Die Entdeckungen mehren sich jetzt so rasch, daß wenn auch ein Buch im Manuskripte in größter Vollständigkeit ausgearbeitet worden ist, dasselbe bis zur Beendigung des Druckes da und dort Ergänzungen und Berichtigungen durch mittlerweile erschienene Arbeiten bedarf. Im Allgemeinen aber hat der Verf. seine schwere Aufgabe in einer sehr ehrenvollen Weise gelöst, und von den allgemeinen Verhältnissen der Thierwelt eine sehr befriedigende Darstellung geliefert, so daß Allen, die sich mit selbigen bekannt machen wollen, dieses Handbuch der vergleichenden Zoologie zum großen Nutzen gereichen wird.

Der Verf. hat seinen Stoff in zwölf Abtheilungen gebracht, nach den 12 Klassen, in welche er das Thierreich folgendermassen eintheilt: 1) Protozoa, Schleimthiere, 2) Polypoidea, Polypen, 3) Medusina, Quallen, 4) Radiaria, Strahlthiere, 5) Trematoda, Saugwürmer, 6) Mollusca, Weichthiere, 7) Annularia, Würmer, 8) Arthropoda, Gelenkfüßler, 9) Pisces, Fische, 10) Reptilia, Reptilien, 11) Aves, Vögel, 12) Mammalia, Säugthiere.

Mehr über die innere Einrichtung und Ausführung des Buches beyzufügen, scheint uns überflüssig, da Vorstehendes zu seiner Empfehlung genügen dürfte.

Gelehrte Anzeigen

München. herausgegeben von Mitgliedern 6. July.

Nro. 133. der k. bayer. Akademie der Wissenschaften. 1843.

Asie centrale. Recherches sur les chaines de montagues et la climatologie comparée etc.

(Fortsetzung.)

Obgleich die drey umfangsreichen Bände (1800 Seiten) über Mittelasien, ihrem wesentlichen Inhalte nach, bloß eine zweyte Auflage der im Buchhandel längst vergriffenen asiatischen Fragmente bilden; so sind sie doch mit solch einer Menge neuer Forschungen und Abhandlungen vermehrt worden, daß man sie als ein neues Werk betrachten kann. Humboldt entwarf schon vor vielen Jahren den Plan zu einem Werke über die physikalische Gestaltung der verschiedenen Gegenden der Erde und deren Einfluß auf die Kulturverhältnisse und Schicksale ihrer Bewohner, das unter dem Titel Kosmos erscheinen sollte. Die Nachricht, daß der betagte Forscher — Humboldt ist 1769 geboren — diese großartige Unternehmung auch jetzt noch nicht aufgegeben hat, wird sicherlich die ganze denkende Welt mit Freude erfüllen. Bey den Vorarbeiten zu solch einem Werke mußte Mittelasien aus mannigfachen Gründen die Aufmerksamkeit des Forschers in hohem Grade erregen. Hieß es doch und heißt es selbst hie und da jetzt noch, daß auf dieser größten und höchsten Ebene, auf „diesem Dache der Erde," in den Urzeiten der Menschheit ein heiliges Priestervolk lebte, von welchem alle Religion und Kultur hienieden ausgieng, an deren verblichenen Resten heutigen Tags noch alle Völker sich laben, welche von dem Lichte des Christenthums nicht erleuchtet sind. Die Forschungen über diese Gegenden des Morgenlandes wurden aber im Laufe der Jahre so massenhaft, daß Humboldt sich entschloß, sie in einem selbstständigen Werke, dessen Druck bereits im Jahre 1839 begonnen hatte, zusammen zu fassen und zu verarbeiten. In diesem Werke wird nun der Zustand unserer Kenntniß dieser Länder, welche freylich sehr erweitert würde, wenn die Russen und Engländer ihre Archive öffnen möchten, *) einer kritischen Prüfung unterworfen, dann werden die Grundlagen untersucht, worauf unsere gewöhnlichen geographischen Annahmen und Angaben beruhen, wobey gelegentlich eine Masse erdkundlicher und ethnographischer Irrthümer berichtiget und der Wissenschaft neue Bahnen eröffnet werden. Humboldt tritt jedem Dogmatismus, wie und wo immer er sich in der Wissenschaft geltend machen will, entschieden entgegen; er läßt keine Gelegenheit vorübergehen, zu zeigen, wie nachtheilig das feste Beharren bey hergebrachten Meynungen, das Schwören auf die Worte eines Lehrers auf die Ausbildung des menschlichen Geistes und der Wissenschaft rückwirke.

Mittelasien ist ein höchst unsicherer schwankender Name, mit welchem man bald diese, bald jene Gegenden des Morgenlandes bezeichnet. Einige

*) Rawlinson sagt in einem Hefte der Abhandlungen der königlichen geographischen Gesellschaft zu London, daß die ostindische Kompagnie über alle Gegenden Mittelasiens das reichste Material besitze, und von anderer Seite her wissen wir, daß Arthur Conolly sich selbst längere Zeit in Chokand an der Nordwestgränze des chinesischen Reiches aufgehalten hat. The Bengal Hurkaru d. h. der bengalische Eilbote vom 18. März 1843.

Geographen, und dieß vorzüglich Engländer, umfassen gewöhnlich unter dieser Benennug die Länder Afghanistan, Tübet und Kaschmir, Turkestan, Chokand und die große und kleine Bucharey. Andere beschränken diese Bezeichnung bedeutend; sie verstehen hierunter die Gegenden zwischen dem Himalaya und Altay oder gar bloß die innerhalb des letztern Gebirgssystems und des Tien schan oder Himmelsgebirges. Obwohl nun dieser Name Mittelasien solch eine schwankende, willkührliche Bezeichnung ist, so wird man ihn doch nicht leicht entbehren, und eben so wenig die Gränze dieser Ländermasse genau angeben können. Es wird immer ein allgemeiner Name für die verschiedenen Länder der vielen größeren und kleineren Herrschaften in diesen Gegenden der Erde nothwendig seyn. Humboldt nimmt Mittelasien in der beschränkteren Bedeutung des Wortes.

Bey dem Werke eines solchen Mannes erfreut man sich vorzüglich des allumfassenden Blickes; da ist kein Volk, keine Geistesrichtung, kein Verdienst, welches nicht beachtet, nicht gewürdigt wäre. Die vereinzelten Nachrichten der Chronisten, Reisenden und Geographen des Mittelreiches erfreuen sich keiner geringern Sorgfalt, als die lichtvollen Uebersichten der wissenschaftlichen Forscher des Alterthums. Es wird selbst in den Mythen der Griechen und Araber der wirkliche Hintergrund erforscht, auf welchem sie auferbaut wurden, und dann alle diese, in Zeit und Raum zerstreuten Einzelnheiten, zu dem Aufbau eines künstlerischen Ganzen zusammen getragen. Da wird an keiner Arbeit und wenn sie auch nur in kleinen unscheinbaren Dingen fördernd in die Wissenschaft eingriff, mit Mißachtung oder gar, wie dieß Gelehrte zweyten und dritten Ranges nicht selten zu thun pflegen, mit schnöden Seitenblicken vorüber gegangen. Auch der Unterzeichnete fühlt sich mit vielen Andern in dieser Beziehung dem großen Naturforscher zu besonderem Danke verpflichtet. Nicht bloß daß hier alle seine asiatischen Studien gewürdiget sind, hielt es Humboldt selbst der Mühe werth, den Inhalt eines meiner handschriftlichen Briefe an seinen Bruder (A. C. I. 245) dem Werke über Mittelasien einzuverleiben. Der ausgleichenden, allumfassenden Humanität gelingt

es, die verschiedenartigsten Bestrebungen zur Erweiterung der Wissenschaft anzufeuern; man findet hier officielle Mittheilungen von dem russischen Finanzminister Cancrin (II. 273), von dem russischen General Perowski (III. 586), durch seinen Zug gegen Chiwa bekannt, von Kasimbeg, dem gelehrten Professor der persischen Sprache an der Universität Kasan (II. 491) und von einer großen Menge Gelehrter aus allen Fächern der Wissenschaft. Dabey scheut sich Humboldt nicht, zu bekennen, daß der Tag den Tag belehrt; er beschränkt nicht selten in einem Nachtrage die im Werke selbst niedergelegten Angaben; hie und da werden sie sogar ganz zurück genommen. Man vergleiche nur über den See Alagul in einem Anhange zum zweyten Bande.

Der große Gürtel des Morgenlandes, worin sich die edlen Metalle vorfinden, die Gegenden zwischen dem Gebirgssysteme des Altai, der ja bekanntlich vom Golde seinen Namen erhielt, des Kusnetsk und des Ural werden am ausführlichsten beschrieben; ihnen ist der ganze erste Band des Werkes gewidmet. Die abentheuerliche Hypothese des achtzehnten Jahrhunderts von einem ursprünglichen Kulturvolke Mittelasiens hat schon längst bey den Männern der Wissenschaft alles Ansehen verloren; die Hochebene, welche sich über g a n z M i t t e l a s i e n hinziehen sollte, ist ihr bald nachgefolgt. Dessen ungeachtet bleibt immer noch eine Hochebene übrig von dem nördlichen Abhange des Himalaya bis zum Changhai der chinesischen Mongolei reichend, in einer Länge von 520 französischen Seemeilen,*) wovon zwanzig auf den Grad des Aequators gehen und von einem Flächeninhalte viermal so groß als Frankreich. Man wird sich natürlich diesen großen Raum nicht als eine durchgängig zusammenhängende Fläche denken. Sie enthält im Gegentheile mehrere bedeutende Erhöhungen und Einsenkungen. Eben so irrige übertriebene Ansichten hatte man bis vor kurzem über die Höhe dieses mittelasiatischen Plateau; man weiß jetzt durch die barometrischen Messungen der russischen Akademiker, Georg Fuß und Bunge, daß die

*) Humboldt rechnet nach solchen Meilen, und ich folge ihm hierin.

mittlere Höhe des Landes von Kiachta bis Peking höchstens 4000 Fuß oder 660 Toisen erreicht, also den Hochebenen zwischen Teheran und Ispahan gleichkommt und nur zweymal so hoch emporsteigt, wie die Hochebene Kastiliens. Es ist aber hier noch Vieles zu thun übrig; denn bey der Höhe vieler Gegenden sind wir bloß auf Vermuthungen beschränkt. An dem Fuße dieser von Vulkanen empor getriebenen Erhöhungen ziehen sich die Tief- und Flachländer des östlichen, nördlichen und nordwestlichen Asiens hin, die selbst hie und da unter die Meeresfläche herabsinken; der kaspische und Aralsee bilden, wie bekannt, die stärksten Einsenkungen dieser Tiefländer. Man weiß jetzt, daß der kaspische See um 81 englische Fuß oder um 12 Toisen tiefer liegt, als der Golf, den wir gemeinhin das schwarze Meer nennen. Man könnte diesen eintönigen, einförmigen Länderstrich der Tiefebenen von dem äußersten Ende Europas, der großen Halbinsel Asiens, von den Niederlanden beginnen, ihn dann bis zu den Ufern des Ob oder sogar bis zum mittleren Laufe des Jenisei und der Lena ausdehnen, auf eine Länge von mehr als achtundsiebenzig Graden. Es sind dieß traurige, unerquickliche Gegenden, deren Namen bereits bey den verschiedenen Völkern, die sie bewohnen, wie Niederlande, Kur- und Livland, d. h. ebenes und Sandland (Schlözer zum Nestor II, 53, 54), Swayolänen, Sumpfbewohner, wie die Finnen sich nennen, Polen oder Polenier, die Natur dieses großen Erdsegmentes hinlänglich bezeichnen. Diese nordöstlichen Gegenden unserer Erde waren in den Zeiten, die über alle Geschichte hinaufreichen, sicherlich vom Wasser des Oceans bedeckt; heutigen Tags noch enthalten sie eine Menge Spuren dieser ehemaligen Zustände, worunter die zahlreichen Seen mit Salzwasser, die mit Salz getränkten Sandwüsten, die Schildkrötenschaalen und die Panzer der Krebse die augenscheinlichsten sind. Selbst bey den Mongolen hat sich eine Ueberlieferung erhalten, daß ehemals alle diese nördlichen Länder vom Wasser bedeckt waren. Dieß sey auch der Grund, warum man die Wüsten Sandmeere nenne; es werde hiemit angedeutet, daß diese Strecken in früheren Jahrhunderten nicht vom Sand, sondern vom Wasser bedeckt waren (Mém. consc. les Chinois. IV. 475). Man muß aber dagegen bemerken, daß die Gobi in dem ältesten geographisch-statistischen Documente der Weltgeschichte, in der Steuerrolle des Ju, nicht Sandmeer, sondern fließender Sand genannt wird. Innerhalb dieser großen Wüsten und zahlreichen Steppen ragen zwar einzelne fruchtbare Oasen hervor; sie sind aber zu klein und dürftig um eine dichte Bevölkerung zu ernähren; es ist hier kein Raum zum Emporkommen und zur Ausbildung großer civilisirter Staaten. Diese allgemeine Dürftigkeit des Bodens, der Mangel an Waldung, das schlechte Klima und die Menge quälender Insekten und anderer Thiere mußten am Ende auch in den abgehärtetsten Horden den Wunsch erregen, diese unheimlichen Gegenden zu verlassen, um in den glücklichen Ländern des südlichen Asiens und Europas sich neue Wohnsitze zu erkämpfen. Daher seit dem Beginne der Geschichte das endlose Drängen der nordöstlichen Völkerschaften gegen den Hoang ho und den Indus, gegen den Oxus und die Donau; daher die wiederholten Einfälle in China und Indien, in Persien und das byzantinische Reich.

In diesen eigenthümlichen Naturverhältnissen des Landes liegt auch der Grund, daß hier kein Gesetzgeber oder Religionsstifter erstanden ist, welcher den vorhandenen herumwandernden Massen ein eigenthümliches Leben eingehaucht und sie zu einem Gliede in der Bildungsgeschichte der Menschheit erhoben hätte. Vergebens suchten die großen Eroberer und Geißeln der Menschheit, Attila, Tschinggis und Timur, die Natur der Dinge zu überwältigen und die widerstrebenden Elemente zu einem großen Ganzen zu vereinigen; nach ihrem Tode zerfielen die Länder alsbald wieder in ihre ursprüngliche Getrenntheit und Verwirrung zurück. In so innigem Verbande steht die Kulturgeschichte der Völker mit der Lage, der Gestaltung und der Beschaffenheit der Erdmassen.

Die Hauptrichtung Asiens ist von Westen nach Osten und diese paralelle Richtung befolgen auch seine vorzüglichsten Gebirgssysteme; der Altai (288 L.), der Tien schan (488 L.), Kuen lun (350 L.), als dessen Fortsetzung, im Widerspruche mit allen Berichten der Reisenden, namentlich des vielkundigen Dr. Lord, und mit den Annahmen der wissen-

schaftlichen Geographen, von Humboldt der Hindokuh und der persische Elbrus betrachtet wird, *) und der Himalaya (460 L. der Länge), — Gebirge, welche sämmtlich noch weiter in ihren Ausgängen nach Osten und Westen (Asie Centrale I. 194) verfolgt werden können. In meridionalen Linien laufen die Ketten des Ural, des Kusnetsk, des Bolor und der soleimanischen Gebirge in Afghanistan; auch die indischen Ghats oder Pässe und die Vindhyakette könnte man hinzurechnen. Alle diese Systeme mit ihren Alpenlandschaften und den dazwischen liegenden Hoch- und Tiefebenen, mit den Seen und Steppen, werden hier, nur mit der einzigen Ausnahme des Himalayasystems, weil Ritter erst vor kurzem diesen Gegenstand mit überwiegendem Talent behandelt habe (Asie Centrale II. 439), ausführlich beschrieben, und zwar in Vergleichung mit dem ganzen Bau unsers Planeten, so wie in Berücksichtigung der sprachlichen und Kulturverhältnisse der Bewohner dieser Gegenden. Man wird es natürlich finden, daß es bey solch einer Masse von Thatsachen, den verschiedensten Kreisen der Wissenschaft entnommen, leicht möglich ist, hie und da abweichender Meynung zu seyn, und daß sich selbst Gelegenheit zu mancher Berichtigung im Einzelnen darbieten könne. So kann wohl das Kaspatyrus der Alten schwerlich die heutige Stadt Kaschmir oder Serinagar seyn, welche nach den neuesten Untersuchungen auf einer Höhe von 5046 engl. Fuß liegt (Cunningham im Journal of the A. S. of Bengale 1841. Nr. 110. S. 114). Wie hätte wohl, wäre das der Fall, Scylax von Karyanda aus dieser Stadt auslaufen und den Strom hinab ins Meer fahren können (Herod. IV. 44.)? Es mag Kaspatyrus am Kabulfluße, in der Gegend von Dschelalabad oder Peschawar gelegen haben; wir wissen jetzt, daß es nichts Ungewöhnliches ist, von hier aus zu Wasser nach Atak — das ist die richtige Schreibart, nicht Attok — zu fahren. Ptolemäus ist der erste Schriftsteller des Westens, welcher Kaschmir unter diesem Namen — es muß bey ihm anstatt *Κασπιρία*, *Κασμιρία* gelesen werden — erwähnt und dessen Lage genau beschreibt. Die ersten Bewohner des ausgetrockneten Alpensees und der benachbarten Gebirge sollen sich Kasier genannt haben und nach ihnen wäre das Land die Gebirge der Kasier genannt worden. Mira hängt wohl mit dem Götterberg Meru zusammen (Menu X. sl. 43. Radjatarangini I. sl. 319. VI. sl. 175, 318 und 319. Erskine zu Baber Memoirs 313). Eben so wissen wir jetzt durch die trefflichen Forschungen Rawlinsons, daß das Ortospana der Alten nicht Kandahar ist (Asie Centrale I. 101) sondern Kabul und das weiße Feld bedeutet (Journal of the R. Geographical Society 1842. I. 112). Gleichwie die Eigennamen der Völker ursprünglich bloß Menschen, Völker, Eingeborne bedeuten, so die Namen der hervorstechendsten Erhöhungen der Erde, Berge (Alp *), Kuh, Tor oder Taur, Har); Weißberge (Aktag, Peschan, Montblanc); Schneeberge (Himalaya, Siunschan); Himmelsberge (Tienschan, Tengriola); Gold- und Silberberge (Altai, Kinschan, Jinschan); blaue, gefleckte, schwarze, Gürtelberge (Nilaghiri, Alaktaola, Karaola, Ural); Bergberg oder Berg der Berge (Kuhkuh, Kaukasus, Harharath, Ararat), d. h. hohe Berge. Es sind dieß sämmtlich Namen, mit welchen ursprünglich bloß einzelne Gipfel belegt, die dann in der Folgezeit auf ganze Ketten und Systeme übertragen wurden.

*) Doch wird auf der Karte, welche dem dritten Bande beygegeben ist, eine nördliche und südliche Kette des Hindokuh unterschieden; die eine dann als Fortsetzung des Kuenlun und die andere als Fortsetzung des Himalaya betrachtet. Der Hindokuh wird bereits auf der Karte Mittelasiens von Klaproth, welche der Schrift: Beleuchtungen und Widerlegungen der Forschungen Schmidt's, Paris 1824, beygegeben ist, als eine Fortsetzung des Kuenlun dargestellt.

*) Alp oder Alb heißt Berg, sowohl im Keltischen als im Deutschen. Schmeller im bayerischen Wörterbuch unter dem Worte, und Zeuß: die Deutschen und ihre Nachbar-Stämme. Alb, wie heutigen Tags in der bayerischen Schreib- und Sprachweise, ist nach Strabo die ältere Form.

(Fortsetzung folgt.)

Gelehrte Anzeigen

München. herausgegeben von Mitgliedern 7. July.

Nro. 134. der k. bayer. Akademie der Wissenschaften. 1843.



Asie centrale. Recherches sur les chaines de montagues et la climatologie comparée etc.

(Fortsetzung.)

Der Name östliches Turkestan für die kleine Bucharey (A. C. I. 192) ist den Chinesen ganz unbekannt; sie umfassen alle ihre Besitzungen im nordwestlichen Asien, mit Ausnahme von Hami, Turfan, Tihoa oder Urumtsi, Distrikte welche nach der jetzigen bereits unter Kien long angeordneten administrativen Eintheilung des Reiches, noch zum Kreise Kan su gerechnet werden, unter dem Namen Sin kiang, Neugränze zusammen, sowohl die Dsongarey als die kleine Bucharey. Die kleine Bucharey heißt wohl auch hie und da das Land der Muhammedaner und die Dsongarei die Markgrafschaft Ili im engern Sinne des Wortes. Den Namen östliches Turkestan, der übrigens ethnographisch ganz richtig ist, verdanken wir den russischen Schriftstellern. — Das Staatshandbuch des chinesischen Reiches Tai tsing Hoei tien d. h. Gesammelte Satzungen der überaus reinen d. i. regierenden Dynastie, enthält nicht bloß (A. C. I. 229) eine geographische Beschreibung des ganzen Mittelreiches, mit einer Menge Karten; sondern auch noch, was schon der Titel anzeigt, eine Menge anderer Dinge. Das Werk zerfällt in drey große Abtheilungen: in der ersten wird ein Abriß des jetzigen Zustandes des chinesischen Staates, von dem Kaiser und seiner Verwandtschaft beginnend, bis herab zu der geringsten Staatsanstalt, Erdkunde mit eingeschlossen, gegeben, — eine Abtheilung, die ich gewöhnlich mit Compendium bezeichne; in der zweyten finden sich die hierauf bezüglichen kaiserlichen Befehle und Anordnungen, gleichsam die Beweise zum Text; die dritte endlich enthält eine Sammlung von Abbildungen aller Art, Kanonen, Schwerter, Spieße, Fahnen, Uniformen, musikalische und astronomische Instrumente, Maaß- und Gewichtsnormen, mathematische, astronomische und geographische Zeichnungen, die selbst wieder mit ausführlichen Erläuterungen versehen sind. Die Verzeichnisse der Längen und Breiten mehrerer Orte und Lokalitäten, die ich Ritter mittheilte (Asien V. 432) und die später zum Theil im französischen asiatischen Journal erschienen und auch in dem Werke Humboldt's über Mittelasien mehrmals benutzt wurden, sind aus der ersten Abtheilung des Werkes, Abschnitt Astronomie (Buch 60 Bl. 12 folg.), entnommen.

Humboldt folgt der Hypothese J. E. Fischers (Quaestiones Petropolitanae Goett. 1770. 43 folg.) aus dem vorigen Jahrhundert, welche einige verstorbene Pariser Orientalisten zu unserer Zeit erneuert haben, wonach die Hunnen der Völkerwanderung Türken wären; es wird sogar mit Klaproth behauptet, daß Tschinggis Chakan und seine Familie zu den Türken gerechnet werden müssen (A. C. I. 246). Es ist hier der Raum nicht, diese allen Dokumenten des Ostens und des Westens widersprechende und die ganze Ethnographie Asiens verwirrende Hypothese ausführlich zu widerlegen; ich habe vor einigen Jahren eine Geschichte der Hunnen geschrieben, welcher die Akademie zu Kopenhagen den Preis zuerkannte, worin alle Nachrichten der

Alten, namentlich des Ammianus, über die Hunnen mit den Angaben der Chinesen über die Hiongnu, dann die Schilderung der Mongolen des 13. Jahrhunderts und heutigen Tags, sowohl bey den östlichen als den westlichen Schriftstellern mit einander verglichen wurden. Das Resultat dieser Untersuchung ist: die verschiedenen Quellen aus allen Jahrhunderten stimmen in der Schilderung des Aussehens und Benehmens, der Sitten und des Aberglaubens dieser Völker so wundervoll überein, daß man glauben könnte, es habe einer dem andern abgeschrieben. Man vergleiche nur die Sittenschilderung der Hiongnu in der Chronik des Ssematsien, Sseki, Buch 110 und Ammianus XXXI, mit Marko Polo I. 45, und Johannes Plankarpin bey Ramusio II. 129. Dann Pallas Sammlungen über die mongolischen Völkerschaften. St. Peterburg I. 131. D'Ohsson. Histoire de Mongoles. La Haye 1834. I. 409. Bergmanns Streifereyen unter den Kalmücken II. 129 und Hiakinths Beschreibung der Mongoley 130. Ich bemerke nur noch, daß man jetzt durch die schönen Forschungen Schotts auch in wissenschaftlicher Form weiß, daß die tatarischen Sprachen innig verwandt sind mit einander; es sind Töchter einer Mutter. Die Thatsache der Verwandtschaft ist schon längst von den Asiaten selbst bemerkt und berichtet worden, so von Abulghasi in Pallas Sammlungen. Vorrede VIII. I. 3.

Die Sprache kann also, wenn wir auch eine größere Anzahl von Wörtern übrig hätten, in Betreff der ethnographischen Stellung der Hunnen nicht allein den Ausschlag geben; die körperlichen Formen, die Sitten und Gebräuche dieser schmutzigen Barbaren weisen uns aber, wie gesagt, so bestimmt auf die Mongolen, daß es mir wenigstens unmöglich ist, den geringsten Zweifel über die von Visdelou, Gaubil und Deguignes behauptete Identität der Hiongnu, der Hunnen und Mongolen zu hegen. Schmidt weiß übrigens auch viele der vorhandenen hunnischen Namen (Siehe Abfertigung der Klaprothischen u. s. w. Leipzig 1826) aus dem heutigen Mongolischen zu erklären und schon Bergmann bemerkte (Nomadische Streifereyen I. 129.), daß der Name des Vaters von Attila, Mundiuch, nach der Schreibweise des Jordanis Mundzuc oder Munzuch, heutigen Tags noch unter den Kalmücken sehr gewöhnlich sey. Zu seiner Zeit lebte ein kalmukischer Chan, Munzak an der Wolga. Ein sonderbares Zusammentreffen ist es, daß Schmidt den Namen Mongole mit kühn und trotzig übersetzen will, während bereits ein armenischer Grammatiker am Anfange des achten Jahrhunderes als charakteristische Eigenschaft der hunnischen Sprache das Kühne und Trotzige hervorhebt (vergl. mein Mémoire sur la vie et les ouvrages de David, philosophe arménien du Vième siècle. Paris. 1829. 28). Die kaukasische Gestaltung der Großmongolen Hindostans kommt daher, weil sie in der That keine Mongolen waren, sondern östliche Türken. Baber war ein Türke und er schrieb gleich wie sein Ahne Timur, der auch kein Mongole war, seine vortrefflichen Denkwürdigkeiten in der Sprache der östlichen Türken; türkisch blieb immerdar die Muttersprache der Beherrscher von Delhi. Es ist wohl nicht nothwendig, diese Darstellung des Herkommens der Baberiden, welche in ihrer ganzen Geschichte sich abspiegelt, durch besondere Zeugnisse zu unterstützen; man könnte sonst leicht den Türken Nadir Schah (siehe das zweyte Schreiben an seinen Sohn, im zehnten Bande der asiatischen Untersuchungen) und den Schöpfer des wissenschaftlichen mongolischen Sprachstudiums in Europa, Schmidt (Mém. de l'Acad. imp. de St. Petersbourg. Sechste Serie. Sciences politiques II. 410.), so wie eine Menge anderer Beweise anführen. Der Name Mongole war nämlich seit dem dreyzehnten Jahrhundert sehr ehrenvoll und gefürchtet, daß viele Stämme und Familien sich so nannten und sogar ihre Abkunft auf Tschinggis, wenn auch nur in weiblicher Descendenz, zurückzuleiten versuchten. Daher die weite Verbreitung des Namens Mongolen.

Das Altaisystem, wie es jetzt von den wissenschaftlichen Geographen aufgefaßt wird, erstreckt sich von dem Quellgebiete des Irtisch und Jenisei bis zum innern Hingnegan und Jablonoy Chrebet, von unsern Geographen nicht selten das Apfelgebirge genannt, im Osten, und steht im Westen vermittelst einzelner Bergrücken, die sich durch das Land der

Kirgiskaisaken ziehen, mit dem Ural in Verbindung. Die Söhne des Jao und Schun haben von dieser Anschauung der nordwestlichen Gebirge ihres Reiches auch nicht einmal eine Ahnung. Die Länder jenseits ihrer Gränzen werden von den heutigen Chinesen, welche fern sind von dem verständigen Sammlerfleiß ihrer Ahnen, wenig oder gar nicht beachtet; abgeschmackte Geschichtchen, und wann die Barbaren den Tribut an den Hof brachten, sind das Einzige, das man in den neuesten erdkundlichen Werken des Mittelreiches von den fremden Nationen findet. Nach der Ansicht der Chinesen zieht sich die Gränzlinie zwischen Rußland und ihrem Reiche jenseits des Amur oder schwarzen Drachenflusses, von dem umwohnenden Tungusen Sachalien genannt, *) und aller der von Norden ihm zufließenden Gewässer, längs der von Osten nach Westen ziehenden Gebirgskette des äußern Hingnegan (Nr. 3971 und 2834 nach dem tonischen Wörterbuche des Dr. Morrison), — ein Name der zu deutsch die glückliche Ruhe bedeutet, wodurch die Note Asie Centrale I. 357 berichtigt wird. Diese Kette beginnt auf den neuesten chinesischen Karten nordwestlich des Gebietes der Chalka-Mongolen des Tsetschen Chan und geht nördlich von Nipschu und Jaksa (Albasin) nach Osten zum ochozkischen Meere (Hoeitien, Geographie, Buch 87 Bl. 5 r. Es soll dieser Gränzpunkt des Reiches bis 56° 40′ nördl. Br. emporsteigen, was sicherlich ungegründet ist). Der innere Hingnegan erstreckt sich diesseits des Amur nördlich von Mergen und Tsitsichar beginnend, zieht sich längs des südlichen Ufers des Amur und sendet einen südwestlichen Absenker in das Land der Abahanar-Mongolen der innern Verwaltung, d. h. der Mongolen südlich der Gobi unfern des Dalnor. Humboldt schlägt vor (A. C. I. 357), diesen Hingnegan den westlichen und jenen den östlichen zu nennen. Von einem Hingnegan um das Quellgebiet des Onon, den man auf der Karte Mittelasiens von Klaproth verzeichnet findet, wissen die Chinesen nichts, obgleich auf der Specialkarte der Chalka-Mongolen des Tsetschen Chan (Taitsing Hoeitien, Geographie, Buch 132. Bl. 12.), welche 23 Banner umfassen, eine Menge einzelner Berge verzeichnet sind. Der Altai, auch Kinschan d. h. ebenfalls Goldberg genannt, erhebt sich in mehreren Ketten nördlich vom Dsaisang Nor oder dem See der Edeln, zieht sich gen Nordosten, wo er den Namen Altai Urianghai, Tangnu Urianghai und Toros annimmt. Der Zuname Urianghai stammt wohl von dem tungusischen Volke der Urianghit, die ehemals in diesen Gebirgsgegenden herumzogen (Man vergleiche über sie eine Anmerkung Quatremère's in den Notices et Extraits. XIII. 274.). Klaproth rechnet jedoch, auf die Verwandtschaft der Sprachen fußend (Asia Polgylotta 146), die Urianghai zu den Samojeden. Das astronomische Kollegium zu Peking, dem ich in den Angaben der Längen und Breiten, wo nicht ausdrücklich das Gegentheil bemerkt ist, immer folge, denn hier hat man bestimmte Angaben, während die europäischen Karten gar häufig bloß Berechnungen geben, setzt den Ausfluß des Irtisch aus dem Dsaisang, wo der Altai beginnt, 48° 25′ nördl. Breite, 32° 25″ westl. Länge von Peking; nach einer handschriftlichen Angabe Gaubils, mitgetheilt von Quatremère a. a. O., würde sich das Altaigebirge 46° 20′ nördl. Br. und 20° 20′ westl. Länge von Peking endigen. Der Anfang der Kette Altai Urianghai ist, nach den astronomischen Bestimmungen zu Peking, 48° 35′ nördl. Br., 28° 35′ westl. L., des Tangnu Urianghai 50° 40′ nördl. Br., 24° 20′ westl. Länge von Peking. Ueber die Quellen des Irtisch, von den Mongolen Ertschis genannt (Geschichte der Ostmongolen 216), ist Humboldt im Zweifel; er sagt bloß (I. 370): sie scheinen aus dem südlichen Abhang der Urianghaikette, der südlichsten des Altaisystems, hervorzukommen. Ich will aus den chinesischen Karten das Fehlende ergänzen. Der Irtisch entspringt westlich der Stadt und Festung Chobdo (48° 2′ nördl. Br., 27° 20′ westl. L. von Peking. Nach einer handschriftlichen von Quatremère a. a. O. 282 mitgetheilten Angabe Gaubils wären die Quellen des Irtisch 46° 4′ nördl. Br. und 21° 20′ westl. L. von Peking, was sicherlich ungegründet ist),

*) Die Chinesen geben dem Fluß dann erst den Namen Helongkiang, schwarzer Drachenfluß, wenn er den Fluß von Nipuschu oder Nertschisk bey der Stadt gleichen Namens (51° 45′ 34″ nördl. Breite, 114° 9′ 46″ östl. L. von Paris nach der neuesten Bestimmung von Fuß) aufgenommen hat.

ganz in der Nähe eines Sees, welcher Chara oder schwarzer See genannt wird, in dem Lande der neuen Banner der Torgod. Es sind vier Wasser, die zusammenfließen und den Namen Irtischfluß annehmen; er nimmt zehn von Norden herkommende Bäche auf und ergießt sich dann nebst andern sechs Flüssen in den Dsaisan nordöstlich von Tarbagatai oder Tschugutschak 47° nördl. Br., 30° westl. L. von Peking (Taitsing Hoeitien. Geographie Buch 132 Bl. 20 Buch 117 Bl. 147). Humboldt verwirft mit Recht die Unterscheidung zwischen dem großen und kleinen Altai, wovon sich auch bey den Chinesen zu keiner Zeit ihrer Geschichte irgend eine Spur findet; eben so wenig kennen die Chinesen einen von Nordwesten nach Südosten ziehenden Bergrücken, welcher das Altaisystem mit dem des Himalaya in Verbindung setze. Ich kenne die chinesischen Karten nicht, die es Humboldt wahrscheinlich machten (A. C. I. 252), daß ein Bergrücken vorhanden sey, der vier Grade östlich von Dsaisang beginne und östlich von Hami (42° 53′ nördl. Br., 22° 32′ südl. L., oder nach der Liste, die Deshautesrayes der Uebersetzung des Tongkien Kang mu hinzufügte, 42° 53′ 20″ nördl. Br. und 22° 23′ 20″ westl. Länge von Peking) an das Himmelsgebirge reiche. Auf der Karte Mittelasiens von Klaproth findet man zwar allerley Berge, die sich westlich von Ubsasee und Barkul bis unsern Hami erstrecken, die ich auch auf den Specialkarten, welche den gesammelten Satzungen der überaus reinen Dynastie beygegeben sind, verzeichnet finde, aber nach einer zusammenhängenden Verbindungskette der beyden Systeme Altai und Tienschan forscht man vergebens. Barkulsee und Barkulstadt, jetzt und schon seit 1773 gemeinhin Tschinsi, des Westens Huth und Schutz genannt, 7334 chinesische Meilen, wovon 200 auf den Grad des Aequators gehen, von Peking entfernt, liegt bereits, wie aus der Specialkarte des angeführten Werkes (Abtheilung Geographie Buch 116 Bl. 20) hervorgeht, innerhalb zweyer Arme des Himmelsgebirges. Auf dieser Karte steht Iho (2026 und 3983 M.) als der specielle Name des Regierungssitzes des Bezirkes Barkul, woraus erhellt, daß die chinesischen Alterthumsforscher das heutige Barkul für das Reich Iho der frühern Jahrhunderte (Heu Hanschu, Chroniken der spätern Han, Buch 96 Bl. 4) erklären. Der Regierungsbezirk Tschinsi umfaßt noch drey andere Orte; Kitai im Nordwesten, Hami im Süden und Turfan im Südwesten. Das Himmelsgebirge bildet die Wasserscheide; alle südlich desselben entspringenden Flüßchen laufen gen Süden, die nördlich desselben gen Norden. Sie verlieren sich beynahe durchgängig im Sande. Ueber das noch so wenig bekannte Quellgebiet des Jenisei, von den Chinesen der große Kemfluß genannt, findet man in der Erklärung der Specialkarte der Stadt und Festung Uliasutai (47° 48′ nördl. Br., 22° 40′ westl. L. von Peking) die ausführlichsten Erläuterungen, welche schon zum Theil, nach einer von mir gelieferten Uebersetzung, in Ritters Asien benutzt wurden.

Die Gebirgssysteme Kusnetsk und Salairsk laufen beynahe in einer meridionalen Linie; sie haben in neuester Zeit eben dieser Richtung und ihres mineralogischen Reichthums wegen, welche beyde dem Ural gleichen, die vorzügliche Aufmerksamkeit der Geologen erregt. Haben doch die reichen Minen von Salairsk in einem Jahre (1827) über 10,000 Mark Silber geliefert!

Es bilden die goldhaltigen Landschaften, innerhalb der Parallelen von 50° — 60° des nördlichen Asiens, einen freilich hie und da unterbrochenen 56 Längengrade umfassenden Gürtel. Humboldt hat über diese Goldproduktion in dem vierten Hefte der deutschen Vierteljahrschrift eine Abhandlung einrücken lassen, deren wesentlicher Inhalt auch hier (A. C. I. 389) mitgetheilt wird. Manche Nachrichten und Mythen der Alten bekommen erst jetzt, wo wir diese Gegenden der Erde und die Sitten ihrer Bewohner genauer kennen lernen, ihr richtiges Verständniß. So konnte ich, um nur eines anzuführen, der Geschichte mit dem goldenen Vließ dann erst einen Sinn abgewinnen, als ich erfuhr: es sey eine Sitte vieler Stämme Asiens, Ziegen und Schaaffelle im Rinnsal der Flüsse zu befestigen, damit sich in ihren Haaren, in ihrer Wolle der goldhaltige Sand festsetze.

(Fortsetzung folgt.)

Gelehrte Anzeigen

München. herausgegeben von Mitgliedern 8. July.

Nro. 135. der k. bayer. Akademie der Wissenschaften. 1843.

Asie centrale. Recherches sur les chaines de montagues et la climatologie comparée etc.

(Fortsetzung.)

Die Weise dieser Goldwaschereyen wird uns von Abul Fasel (Ayeen Akbery. London 1800. II. 136) ausführlich beschrieben. Ich kann aber Hrn. v. Humboldt hierin, so wie in der ausführlichen Beschreibung des Ural, zum Theil nach offiziellen russischen Quellen, nicht folgen. Ich werde später Gelegenheit haben, einige Bemerkungen über einzelne Angaben einzuschalten und bemerke hier vorläufig, daß die Afrikaner ihre chemischen Kenntnisse (A. C. I. 534) höchst wahrscheinlich den Arabern zu verdanken haben, welche bekanntlich in diesem Theile der Naturwissenschaft ausgezeichnet waren, und selbst mehrere Entdeckungen in der Chemie gemacht haben.

Das System des Himmelsgebirges, Tienschan im Chinesischen und Tengritag im Türkischen, *) beginnt nach Humboldt bey den tausend Quellen (Mingbulak) der westlichen Burut (41° n. Br. 44° w. L. v. P.), welche zum Türkstamm gehören, und nicht mit den mongolischen Buräten verwechselt werden dürfen; es zieht sich bis nach Kukuhotun (40° 49′ 20″ n. Br. 4° 45′ 15″ w. L. v. P.) oder richtiger Köke Chotun, der Blaustadt, dem Hauptorte der Tümed, 60 bis 70 Lieues westlich des Meerbusens von Petscheli, in einer Länge von ungefähr 42 Graden. Ihren Namen haben diese Berge von den hier hausenden tatarischen Völkerschaften erhalten; es ist dieß ihr Olymp, dem sie besondere Ehrfurcht erweisen. Im Westen könnte man die Linie selbst bis gegen Samarkand ausdehnen, und im Osten den Inschan, obgleich dieser zwey Grade südlicher liegt, ebenfalls als eine Fortsetzung des Himmelsgebirges betrachten. Wollte man die höchsten Reihen des Sandmeeres (Gobi) für eine Fortsetzung des Himmelsgebirges gelten lassen, so würde der am Südostende der Gobi beginnende Inschan als ein Absenker des Himmelsgebirges erscheinen. Inschan, mit welchem Namen wir jetzt gewöhnlich die ganze den Norden des eigentlichen China's umsäumende Berggruppe belegen, ist auf ältern chinesischen Karten bloß die Bezeichnung eines einzelnen Berges, der dem Ende der Nordostbiegung des gelben Flußes gegenüber liegt, im Gegensatze nämlich zu einem weiter gen Westen gerückten, welcher Jangschan genannt wird. Jang und In sind aber die beiden Principe, die männliche und weibliche Kraft der Philosophen und Naturforscher des Mittelreiches, welche sich durch strafbares Gelüsten aus dem Absoluten (Taiki oder Wuki) entwickelt haben, wie aus meiner Natur- und Religionsphilosophie der Chinesen (Leipzig 1837), aus der Zeitschrift für die historische Theologie besonders abgedruckt, das Weitere zu ersehen ist. Jang und In bedeuten im abgeleiteten Sinne vieles Andere, wie oben und unten, stark und schwach, groß

*) Das tatarische Wort Tengri ist höchst wahrscheinlich aus den zwey chinesischen, Tienli, Himmelskraft oder Himmelsgeist hervorgegangen. Man findet noch andere chinesische Wörter, namentlich solche, die sich auf Kultur, auf Staat und Religion beziehen, in den tatarischen Sprachen, die ganz tatarisirt sind.

311 IV 2/11 135

und klein. Auf den gewöhnlichen alten Karten ist der Jangschan in der That viel größer als der Inschan, und der Absenker des Jangschan heißt auf denselben Karten Tatsing schan, der große blaue Berg. Die Noten (A. C. II. 8. II. 345.) werden also wegfallen müssen. Das Wort In bedeutet zwar auch Silber, dann wird es aber mit einem ganz andern Charakter geschrieben (12294. M.)

Das Himmelsgebirge ist den Chinesen seit den frühesten Zeiten ihrer Geschichte genau bekannt; man findet das Land nördlich und südlich dieses Systems von den Zeiten der Jahrbücher der Han bis auf den heutigen Tag in einer großen Menge geschichtlicher und erdkundlicher Werke genau beschrieben; ihnen verdanken wir überdieß die Kenntniß feuerspeyender Berge und anderer vulkanischen Erscheinungen Mittelasiens, namentlich innerhalb dieses Himmelsgebirges. So erzählt uns unter andern auch Kaiser Kanghi (Mém. conc. les. Chinois IV. 476.) von erloschenen Vulkanen im Kreise Junnan und von vulkanischen Erscheinungen oder Naphtaquellen in demselben Kreise und im Lande der Mongolen. Humboldt ist geneigt (A. C. II. 96), Ritter zu folgen und die vulkanischen Erscheinungen, wovon der arabische Dollmetsch Salmas, an einer andern Stelle (A. C. II. 192) Sallam genannt, den der Chalife Wasik, der Enkel des Harun al Raschid (reg. vom 6. Jannar 842 bis zum 22. August 846) nach Norden sandte, um die fabelhafte Mauer, welche der zweygehörnte Alexander gegen die wilden Tadschudsch und Madschudsch errichten ließ, die der Chalife in einem Traumgesichte gesehen haben wollte, zu untersuchen, auf die in der Nähe von Urumtsi (43° 27′ n. Br. 27° 56′ w. L. v. P.) oder auf eine andere Lokalität Mittelasiens zu beziehen. Der ganze Reisebericht des Salmas ward aber, wie der berühmte Geschichtschreiber Mirchond erzählt, schon von dem Astronomen Muhammed aus Ferganah und andern islamitischen Gelehrten für eine Dichtung erklärt, und er scheint mir auch in der That alle charakteristischen Merkmale einer absichtlichen Erfindung an sich zu tragen. D'Ohsson hat bereits die in verschiedenen historischen und geographischen Werken der Muselman zerstreuten Nachrichten herausgehoben und sie in einer lichtvollen Weise an einander gereiht (Des peuples du Caucace. Paris 1828. S. 133 folg.), worauf ich der Kürze wegen verweise. Hadschi Chalfa behauptet, der Astronom Muhammed aus Chowaresm sey der Gesandte und Salmas bloß sein Dollmetsch gewesen (Mém. de l'Acad. de St. Petersbourg X. 484). Merkwürdig ist, daß schon mehrere Anhänger des Philosophen Laotse die Erdbeben aus einer Anhäufung der unterirdischen Luft erklären, welche strebe, sich in ein Gleichgewicht mit der äußern Athmosphäre zu setzen. Die Kraft der unterirdischen Luft, fügt Kaiser Kanghi hinzu, in den kahlen, sandigen und steinichten Ebenen in Nordwesten unseres Reiches eingeschlossen, wird durch den Mangel an größern Flüssen und Regen sehr vermehrt; deßwegen sind die Erdbeben so furchtbar und häufig in diesen Gegenden der Erde (Mémoires conc. les. Chinois IV. 456). Die Chinesen lassen den Tienschan erst ungefähr 120 Li oder 9 deutsche Meilen nördlich von Hami beginnen, (Geographie des Kienlong. Buch 49. Bl. 6) und dann bis zur meridionalen Kette des Tsong *) ling d. h. des wilden Lauchgebirges oder der Bolorkette reichen. Die einzelnen Gruppen erhielten natürlich zu verschiedenen Zeiten andere Namen. Humboldt hat seiner Darstellung dieses und anderer Gebirgssysteme eine Anzahl interessanter Auszüge aus chinesischen Werken hinzugefügt, die Herr Julien in Paris übersetzte, worüber ich zum Frommen der Wissenschaft einige Bemerkungen machen muß.

Als das chinesische Kulturvolk mit den Horden und Staaten an den Gränzen seines Landes und jenseits derselben in Berührung kam, gerieth es, gleich wie die Aegypter, in Verlegenheit, die Namen und Wörter dieser Fremden nicht bloß zu schreiben, sondern auch auszusprechen. Die Sprachorgane der Bewohner des östlichen Asiens sind nämlich sehr unvollkommen; die meisten der Laute ihrer

*) Tsong bedeutet zwar Zwiebel; ich glaube, es ist hier aber von dem wilden starkriechenden Lauch die Rede, der auch sehr häufig im Himalaya gefunden wird. Vigne Travels in Kashmir, Ladak, Iskardo. London 1842. II. 228. Hiernach wäre die Stelle A. C. II. 480 zu berichtigen.

Schriftsprache, — in den Dialekten ist dieß ganz anders, endigen sich auf einen Vokal oder Diphthong; nur eine geringe Anzahl schließen sich mit n oder ng, worin jedoch das g bloß ein Nasenlaut und kaum hörbar ist. Dann findet sich in der Sprache des Mittelreiches weder ein reines r noch ein reines l, sondern ein unentwickelter Gaumenlaut, der die Mitte hält zwischen beyden; dieser Laut kann mit den Alphabeten Asiens und Europas gar nicht geschrieben werden, wie schon aus den mannigfachen Versuchen hervorgeht, welche man machte, um ihn mit unserm Tonsysteme auszudrücken. Man schreibt bald eul, ul, ulh, lh, urh und orl. Es ist eben so unmöglich harte Kehllaute oder stark aspirirte Töne mit dem chinesischen Sprachorgane auszusprechen; ein Bewohner der Mitte wird die Namen Gracchen, Macculloch, Ritter nicht über seine Lippen bringen können. Man kann sich nun leicht denken, wie unbeholfen dieses Laut- und Schriftsystem sich gebärden wird, um Namen wie Tschingis, Chakan, Turk, Kirgis auszudrücken. Dazu kommt noch, daß die Chinesen die schlechte Gewohnheit haben, von einem mehrsylbigen, ihnen barbarisch klingenden Worte bloß eine oder zwey Sylben zu schreiben, wie fo für foto, Buddha; Pusa für Boddhisatwa; Folin für Frenkistan. Manchmal übersetzen sie sogar die fremden Namen, wie Bogdodaban, himmlischer Paß *) nordöstlich von Tursan mit Lingschan d. h. göttlicher Berg (A. C. II. 357), auf welchem wie es scheint, Fossilien von Menschenknochen gefunden werden (Mém. conc. les Chin. XIV. 21.); dann den mongolischen Klan der innern Verwaltung Dörben Keuked mit Sse tse pulo d. h. Klan der vier Söhne. Diese Umstände machen es nun, zum großen Nachtheile der Nachrichten über fremde Völker, sehr schwer und häufig ganz unmöglich in den chinesischen Umschreibungen, Abkürzungen und Uebersetzungen den richtigen Namen heraus zu finden. Diesen Mangel fühlten namentlich die Sendboten der westlichen Religionen, welche das Volk der Mitte zu ihrem Glauben bekehren wollten; Buddhaisten, Moslim und Christen (Neumann Asiatische Studien I. 14) ersannen daher im Laufe der Jahrhunderte mannigfache Wege, um diesem Uebelstande abzuhelfen. Ein sicheres Mittel, um diesem Uebelstande abzuhelfen, erfanden aber erst die Mandschu. Nachdem sie China erobert und einen großen Theil der tungusischen, mongolischen und türkischen Völkerschaften des östlichen und Mittelasiens ihrer Herrschaft unterworfen hatten, drang sich ihnen, schon aus administrativen Gründen die Nothwendigkeit auf, eine bestimmte Norm in Betreff der Rechtschreibung fremder Namen und Lokalitäten festzusetzen; sie ward nun in der Regierungsperiode Kienlong (1736 — 1796) von Staats wegen angeordnet. Das Syllabar der Mandschu Lautschrift, welche eine Tochter ist der mongolischen, ward zu Grunde gelegt und unabänderlich bestimmt, welche chinesische Zeichen zur Darstellung dieses oder jenes fremden Lautes und Wortes gebraucht werden sollen. Der Befehl, erlassen am 29. Tage des dritten Monats im 37. Jahre Kien long (1773 u. Z.), führt folgende Ueberschrift: Kaiserliche Anordnung für den Gebrauch der Wörter und Laute gegenseitig im Chinesischen und im Mandschu. Wer nun diese Norm kennt, was bey dem Unterzeichneten leider noch nicht der Fall war, als er seinem befreundeten Gönner, dem Verfasser der vergleichenden Erdkunde eine Anzahl geographischer Bruchstücke aus den gesammelten Satzungen der regierenden Dynastie mittheilte, der wird die chinesischen Charaktere in den modernen geographischen und historischen Werken des Mittelreiches sehr leicht in die entsprechenden Worte der Mandschu, der Mongolen und Türken umschreiben können. Die westlichen Völker, namentlich die Engländer und ihre Sendboten werden bald die Nothwendigkeit fühlen, ein ähnliches wechselseitiges Charakter- und Lautsystem zur Schreibung der europäischen und chinesischen Laute, der europäischen und chinesischen Namen sowohl in den heiligen als in den profanen Geschichten festzusetzen, damit nicht dieser mit diesen und jener mit jenen Charakteren sie schreibe und so eine unsägliche Verwirrung entstünde, wie dieß die Buddhaisten (Asiatische Studien a. a. O.) zu ihrem großen Nachtheile erfahren haben. Herrn Jülien sind, wie man sieht (A. C.

*) Chatun Bogdo wird wohl Tochter des Himmels heißen und ist nicht, wie A. C. II. 36. bemerkt wird, mit Tengri tag, Himmelsberg, gleichbedeutend.

II. 464 in der Note) die offiziellen Bestimmungen des Kienlong in Betreff der Rechtschreibung fremder Namen nicht entgangen. Man wundert sich deßhalb mit Recht, warum der gewandte Sprachkenner, dem überdieß das äußerst seltene erdkundliche Wörterbuch über Mittelasien in sechs Sprachen *) zu Gebote stand, die chinesischen Laute nicht durchgängig, wenigstens die in den neuen Ausgaben der erdkundlichen Werke der regierenden Dynastie, in die von den einheimischen Völkern gebräuchlichen und gewöhnlichen Namen übertragen hat. Herr Jülien versuchte dieß zwar einigemal, ist aber dabey in Irrthümer verfallen, die der Völkerkunde Asiens zum großen Nachtheile gereichen können. Denn solche Fehler der Kundigen schleichen sich leicht in die Wissenschaft ein und bilden bey Unkundigen nicht selten den Grund zu luftigen Hypothesen. So haben die Uebersetzer und Herausgeber der Pilgerfahrt des Fahian aus Unachtsamkeit die Worte Taoschin d. h. Reisende, deren der Buddhaistische Mönch natürlich sehr viele begegnete, durchgängig durch Taosse, Anhänger des Laotse oder Geistesjünger wiedergegeben. Nun hat man neulich auf diesen Irrthum hin, den ich schon längst in der Anzeige des Berichtes über die Reiche Buddha's in der Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes verbessert habe, behauptet: die Religion des Laotse sey im vierten und fünften Jahrhundert in ganz Mittelasien verbreitet gewesen. Wäre nicht Aehnliches bey den Versehen des Herrn Jülien zu befürchten, wären sie gleichgültiger Art, so würde ich sie wahrlich nicht gerügt haben; denn niemand kann mehr von der Ueberzeugung durchdrungen seyn, wie sehr das leider seit Klaporth eingeführte gegenseitige Verketzern, die wahrhaft barbarische Streitsucht der wenigen Orientalisten, die sich mit dem äußerlich so undankbaren Studium der chinesischen Sprache und Literatur beschäftigen, der wahren Wissenschaft geschadet hat und noch schadet, als der unterzeichnete Siaoschin. Man nehme sich doch endlich an Männern wie Humboldt und Ritter, wie Villemain und Staunton ein Muster, welche jedes wissenschaftliche Bestreben mit Freuden begrüßen, die Schwächen gütig übersehen und, wie dieß Humboldt in dem vorliegenden Werke so häufig gethan hat, nur das Lobenswerthe mit liebevoller Anerkennung erheben.

*) Es werden hierin die Namen der Länder, Flüsse, Berge und Klane im Tungusischen, d. h. im Mandschu, Chinesischen, Mongolischen, Tübetanischen, in dem mongolischen Dialekt der Oirad oder Eleuth, d. h. der vier Stämme, womit auch höchst wahrscheinlich der Name der Avaren zusammenhängt, und im Turki aufgeführt.

Nun zur Sache. Die Kirgiskaisaken sind bekanntlich ein Zweig des türkischen Volkes, und erstrecken sich östlich nicht weiter als in die heutige chinesische Markgrafschaft Ili, das alte Land der Dsongaren. Nun findet sie der französische Sinolog auch östlich der Gobi (A. C. II. 343 und wiederum II. 351, wo auch statt Ygao han, Aochan gelesen werden muß; dieser mongolische Klan der innern Verwaltung hat bloß einen Banner); noch mehr, er kennt sogar einen rechten Flügel der Kirgisen Mao Ming gan oder richtiger Möming gan (II. 349). Anstatt Kirgisen ist hier aber allenthalben Kalka oder richtiger Chalka, sie haben von den Chalkafluß ihren Namen, (Duhalde IV. 23. nach der deutschen Uebersetzung, was J. J. Schmidt Mém. a. a. O. 456 mit Unrecht bezweifelt; es sagen dieß auch die Chinesen.) zu lesen, welche keine Türken sind, sondern Mongolen. Die chinesischen Laute Cheorche müssen immer mit Chalka wieder gegeben werden; Kirgisen würden die Chinesen Kilikisse schreiben, wie z. B. in dem Berichte über die Expedition Chulagu's aus den Chroniken der Juen (Buch 42. Bl. 50 und nicht 53, wie es in den neuen asiatischen Miscellaneen von Rémusat I. 172. heißt); doch findet sich das Wort Kirgise sehr selten in den neueren Werken des Mittelreiches. Die Chinesen nennen Kirgisen jetzt gemeinhin blos Kasaka oder Kaisaken. Man vergleiche nur in der angeführten geographischen Konkordanz des Kien long die vorletzte Zeile auf der letzten Seite.

(Fortsetzung folgt.)

313

Gelehrte Anzeigen

München. herausgegeben von Mitgliedern 11. July.

Nro. 136. der k. bayer. Akademie der Wissenschaften 1843.

Asie centrale. Recherches sur les chaines de montagnes et la climatologie comparée; etc.

(Fortsetzung.)

Kasaka darf auch nicht mit Dschasak oder Tschasake verwechselt werden (Orthographie des Kienlong Bl. 56 r.), was ein mongolisches Wort ist, das einen Beamten und einen Verwaltungsbezirk bedeutet. Es gehören diese Möming gan Mongolen, gleichwie die Chortschin, Tümed, Abacha, Abachanar und mehrere andere Stämme zu den von den Chinesen sogenannten östlichen Chalka, welche zur innern Verwaltung d. h. zu den Mongolen südöstlich der Gobi gehören; die Mongolen nordwestlich der Gobi heißen die der äußern Verwaltung. Es sind dieß im Ganzen 24 Stämme, die 49 Banner bilden, worüber man die lehrreiche Abhandlung Schmidt's, die Volksstämme der Mongolen überschrieben, in dem angeführten Bande der Denkschriften der Petersburger Akademie vergleichen kann. Eben so wenig ist Kortsin ein Ort in der Mongolei (A. C. II. 483), sondern Chortschin ist der Name des zahlreichen mongolischen Klans, der sechs Banner bildet, wovon jeder ungefähr 200 Familien zählt, und unter einem erblichen Oberhaupte steht, das von dem Chakan der Mongolen, d. h. von dem Kaiser von China, bestätigt werden muß. Die Chortschin sind sehr zerstreut, sie durchstreifen das Land von den unfruchtbaren Ebenen am Südufer (Dr. Halde IV. 21.) des westlichen Liaoflußes bis zum Norduser der Tula (Gesammelte Satzungen des Reiches, geographische Abtheilung B. 121 a. A.) in einer Ausdehnung vom 43° 37′ bis 46° 17′ n. Br. und vom 4° 20′ bis 6° 30′ östl. L. von Peking.

Es würde mich hier viel zu weit führen, wollte ich alle die Namen der Reiche und Lokalitäten richtig umschreiben und sie auf die früheren oder gegenwärtigen einheimischen Benennungen der Völker Mittelasiens zurückführen, was, wie ich wenigstens glaube, durch Vergleichung mit den topographischen Beschreibungen Moorcroft's, Burnes' und Wood's jetzt in den meisten Fällen möglich ist. Doch kann ich nicht umhin, hier noch die wichtige geographische Frage zu berühren: ob nämlich den Chinesen das kaspische Meer überhaupt und namentlich unter der Benennung Sihai, Westmeer bekannt war oder nicht? Herr Julien ist (A. C. II. 362) im Irrthume, wenn er sagt: in den Chroniken der spätern Han komme dieser Name nicht vor. Die Stelle über Tatsin aus diesen Chroniken (Heu Hanschu Buch 88. Bl. 60) hat bereits Visdelou zur Erklärung des christlichen Monumentes hinter Herbelots orientalischer Bibliothek (IV. 390 nach der Quartausgabe, à la Haye 1779) übersetzt; sie findet sich in vielen spätern chinesischen Werken z. B. in den Jahrbüchern der nördlichen Dynastien (Pe sse Buch 97 oder Lietschuen d. h. besondere Denkwürdigkeiten, Buch 85. Bl. 15 v. Ming sse, Chroniken der Ming, Besondere Denkwürdigkeiten, Buch 200 Bl. 147 u. s. w.) in abgekürzter Form wiederholt, so wie in der nach Fächern geordneten Encyklopädie des Matuanlin (Buch 339 a. A.), wo es wörtlich lautet: Das Reich Tatsin heißt auch Likien (Rikien, Rom?); es ward zuerst in den Zeiten der ersten Han be-

n 136

kannt. Dieses Reich liegt westlich des westlichen Meeres (Sihai) und wird deßhalb auch das Reich des westlichen Meeres genannt. Am Ende dieses Buches (Matuanlin a. a. O. Bl. 24 und 25) wird noch Folin oder Frenkistan besonders aufgeführt, und in einer kritischen Note hinzugefügt: aus den Jahrbüchern der Tang erhelle, daß das Reich Folin das alte Tatsin sey. Vergl. auch die Encyklopädie Kanghi's, Juen kien lui han, Buch 238 Bl. 19 flg. In der Beschreibung Tatsins ist das römische Reich zwar nicht zu verkennen, denn welches andere Reich des Westens hatte damals an 400 Städte, die mit Mauern umgeben waren; wo sonst fände man eine regelmäßige Posteinrichtung? Doch ist es verdrießlich, daß besonders hervorgehoben wird, man beschäftige sich hier (im ersten und zweyten Jahrhundert vor und nach unserer Zeitrechnung) stark mit der Seidenzucht und scheere die Kopfhaare glatt ab (Jahrbücher der spätern Han a. a. O.), — Angaben, die, wie jeder weiß, der Wahrheit durchaus entgegen sind.

Die betreffenden Stellen aus den Jahrbüchern der großen Dynastien Wei und Tang hat Visdelou ebenfalls (a. a. O. vergl. auch Tangschu Buch 216 Bl. 12. Es wird hier die Hauptstadt Schisan erwähnt, was sicherlich verschrieben ist für Bysanz, dann werden die Verhältnisse der Tasi oder Araber zum byzantinischen Reiche beschrieben) übersetzt; eine Stelle aus diesen Jahrbüchern, wo auch vom Sihai oder dem kaspischen Meere die Rede ist, findet sich in meinen Asiatischen Studien I. 157. Jeder Einsichtsvolle wird es natürlich finden, daß die Chinesen, welche ihre Nachrichten über das römische Reich des Alterthums und über das römische Reich der deutschen Nation aus zweyter und dritter Hand erhalten haben mochten, keine klaren Begriffe über das Westmeer hatten; sie verstehen hierunter bald den kaspischen See, so ausdrücklich in der Beschreibung des waldigen Landes Thabarestan oder Masanderan (Asiatische Studien I. 175), bald den Pontus und das mittländische Meer; man vergesse nicht, daß selbst der blaue See (Kokonor), Sihai genannt wird, in so allgemeinem Sinne ward der Name Westmeer genommen. Die Kenntnisse der Chinesen über die Zustände des westlichen Asiens, über die Stellung

der Türken zu den Persern und dieser zu den Byzantinern und der Araber zu beyden sind aber, wenigstens seit dem Beginne des sechsten Jahrhunderts uns. Z., wahrhaft zum Erstaunen ausgedehnt und genau. Man muß freylich die häufig aus verschiedenen Jahrhunderten zusammengeworfenen Angaben der unkundigen Redactoren und die Nachrichten der Araber und Byzantiner, welche letztere bey weitem nicht so unterrichtet sind über das östliche Asien, wie die Chinesen über das westliche, sorgfältig mit einander vergleichen, um die zerstreuten Andeutungen und schiefen Ausdrücke auf die wahren Verhältnisse zurückführen zu können.

Die Nachrichten in den Chroniken der beyden Han, der Juen Wei und der Tang über Nord- und Mittelasien, über die an China gränzenden Länder und die Inseln des östlichen Archipelagus, sind, worüber die Kenner Visdelou und Gaubil, Deguignes und Rémusat schon längst sich ausgesprochen haben, das Zuverläßigste, das man über diese Gegenden aus den frühern Jahrhunderten weiß, — es ist dieß der größte historisch-geographische Schatz der asiatischen Literatur, welcher noch immer auf denjenigen wartet, der ihn zu heben vermag. Die Jahrbücher der in China herrschenden Mongolen sind im Gegentheile in ihren Nachrichten über fremde Länder und Staaten äußerst lückenhaft und überdieß sehr einsichtslos redigirt; weßhalb die Angabe (A. C. II. 470 Anmerk.) einer Berichtigung bedarf. Man kann sich leicht denken, was heraus kommt, wenn, wie dieß hier geschieht, Nachrichten, die tausend Jahre aus einander liegen, zu einem Ganzen zusammen geworfen werden.

Nicht nur die alten chinesischen Karten (A. C. II. 67) kennen bloß einen Alaktugul (Gul heißt See) südwestlich von Tarbagatai, sondern auch die neuesten in den gesammelten Satzungen haben nur einen See dieses Namens und wissen nichts von einem andern, Alagul oder Alasee genannt. In dem Alaktusee ist auch die Insel Araltube abgebildet, nicht in der Mitte desselben, wie Klaproth in seiner Karte Mittelasiens sie eingetragen hat, sondern an der Ostbiegung des Alaktugul (Taitsing Hoeitien, Geographie, Buch 117 Bl. 7). In der Erläuterung zur Karte heißt es: der Emirfluß kommt

aus dem Berge Tschurchutsch, nordöstlich von Tarbagatai, das eine Bevölkerung, die Garnison mitgerechnet, von ungefähr 10,000 Seelen haben mag (A. C. III. 414.); es sind ursprünglich zwey Bäche, die sich vereinigen und dann nach Westen fließen. Nachdem der Emir vom Norden her mehrere Flüßchen aufgenommen hat, ein Wasser aber von Süden, geht der Fluß südlich der Stadt (Tarbagatai) vorüber, läuft nach Westen, trennt sich in zwey Arme, und fällt in den Alaktusee. Es werden dann die andern Flüßchen aufgezählt, die von Norden und Süden her in den See fallen. Humboldt's Scharfsinn sah alsbald, daß in der (A. C. II. 501) angeführten Stelle des Plancarpin nicht von dem Alaktugul die Rede seyn konnte; es hatte der Reisende höchst wahrscheinlich den Balkaschsee gemeynt, und Kailak wird wohl Kuldscha, Guldscha oder Ili seyn, wie schon Reinhold Forster (Geschichte der Entdeckungen und Schiffahrten im Norden. Frankfurt. 1784 S. 135) richtig gesehen hat.

Sehr ausführlich werden die Tiefebenen und Steppengegenden und einzelne denkwürdige Oertlichkeiten zwischen dem Ural, Altai und Tienschan besprochen. Es wird hier auch der Lauf des Oxus beschrieben und von seiner ehmaligen Mündung in das hyrkanische Meer gehandelt, was Humboldt für eine ausgemachte Thatsache hält. Ich kann mich hievon nicht überzeugen. Die Entstehung und Ausbildung dieser vielfach besprochenen Sage hat höchst wahrscheinlich folgenden Grund. Die Griechen und Chinesen hörten bloß von einem einzigen See oder Meer im Norden der Erde und glaubten nun, der Oxus, chinesisch Uhu oder Fatsu genannt, *) falle in diesen See, — eine Meynung, die durch die Uebersetzung des Ptolemäus in's Arabische auch bey den Moslim verbreitet wurde, und welche auch

---

*) An andern Stellen, wie bey Mantuanlin Buch 338 Bl. 20 heißt er Wei, und so wird er auch in den Schriften der Perser, im Vendidat und Bundehesch genannt. Zendavesta nach der deutschen Uebersetzung. Riga 1777. III. Index 354. Das Wort Wei oder Weh — es ist auch armenisch — bedeutet **erhaben**, **heilig** und scheint der persische oder iranische Name des Flusses gewesen zu seyn; Oxus oder Aksu ist der turanische oder türkische.

Herbelot (Bibliotheque orientale Amou; doch läßt er, unter dem Artikel Gihon, einen Arm des Amu in den See von Chowaresm oder den Aralsee gehen) in seinen Quellen gefunden hat. Nichts desto weniger kannten die Araber seit dem neunnten Jahrhundert den Aralsee, so wie die wahre Mündung des Oxus, — ein Wort, das höchst wahrscheinlich aus dem Türkischen **Aksu**, **weißes Wasser** (Ak, weiß und Su, Wasser) entstanden ist. Man suchte nun, und zwar in verhältnißmäßig neuer Zeit, diesen alten Irrthum mit der Wahrheit auszugleichen und nahm zu einer Hypothese seine Zuflucht, wonach der Oxus von den Turkman abgegraben, oder durch eine Naturrevolution vom hyrkanischen Meere in den Aral geleitet worden wäre. Wo in aller Welt sollten aber die barbarischen Bewohner der nordöstlich des Kaspisees sich hinziehenden Steppen und der Oasis Chiwa die Mittel und Werkzeuge zu solch einer Riesenarbeit erhalten haben? Von einem Naturereignisse, das die Revolution veranlaßt hätte, hat sich aber nirgendwo eine Kunde erhalten. Und sah denn irgend einer der zahlreichen arabischen Geographen und Reisenden, seit dem Beginne des zehnten Jahrhunderts, wo Chordadbeh, der Vater der allgemeinen Geographie der Araber, — er starb als Postmeister in Chorasan im Jahre 912 — seinen Wegweiser der Straßen und Reiche geschrieben hat, den die Nachfolger nach östlicher Weise, bloß kopirten (Masudi I. 15. Sprenger), jemals die Mündung des Oxus am kaspischen Meer? Berichten sie nicht im Gegentheile einstimmig, daß er in den Aralsee falle? Aber die bestimmten Versicherungen des türkischen Chronisten Abulghasi, welcher von 1643 bis 1663 über Chowaresm herrschte? Auch sie scheinen aus einer Sucht, den alten Aberglauben mit der neuen Erkenntniß auszugleichen, hervorgegangen zu seyn. Hätte sich ein Arm des Oxus in der That noch gegen 1630 oder 1640 in das kaspische Meer gemündet, so würden die genauen arabischen Geographen und Jenkinson, der 1559 in diesen Gegenden war, uns hievon unterrichtet haben. Das alte Flußbett des Oxus, welches einige Reisende gesehen haben wollen, ist höchst wahrscheinlich, wenn so ein ausgetrocknetes Rinnsal vorhanden ist, das Bett einer Wasserleitung, deren gar viele in diesen Gegenden angelegt wurden, um das benach-

barte durstige Land zu tränken. Man sehe nur den alten imaginären Lauf des Flusses vom Aral in die kaspische See, wie er auf der Karte bey Hanway (Account of the british trade over the Caspian Sea. London. 1754. I. 9.) verzeichnet wird. Wie schwer aber ein Irrthum, den man einmal eingesogen hat, auszurotten ist, sieht man an der Karte Persiens des gelehrten Olearius vom Jahre 1647, als Anhang zur Reise des Albrechts von Mandelslow, wo von einem Aralsee noch gar keine Spur ist. White, der Herausgeber der Einrichtungen Timurs, läßt selbst noch im Jahre 1783 einen Arm des Oxus in das kaspische Meer gehen. Folgendes ist nun das Resultat der langen, gelehrten und scharfsinnigen Untersuchungen Humboldts (II. 295) über die Tiefebenen und Steppengegenden des nördlichen Asiens. „Diese Ein'senkung ist in den vorhistorischen Zeiten Meeresboden und selbst noch in den historischen wäre der Aral höchst wahrscheinlich bloß ein Seitenweiher des kaspischen Meeres gewesen (Klaproth Mémoires relatifs à l'Asie III. 273.), mit welchem er vermittelst des nach Osten gerichteten Golfs des letztern in Verbindung gestanden habe. Durch die Trennung des Aral von dem Kaspisee, wären aber die zwey Rinnsale entstanden, wovon das zum Kaspisee führende im Laufe der Zeit austrocknete oder versandete."

Die von Süden nach Norden ziehende Kette des Bolor oder Tsong ling, ungefähr vom 36. bis 40 1/2 Grad der Breite, wo die Bolor wohnen, deren Land nach der Bestimmung des astronomischen Kollegiums 37° nördl. Br. und 43° 38' westl. L. von Peking beginnt, bildet heutigen Tags die natürliche Gränze des chinesischen Reiches im Westen, das sich von Osten nach Westen auf 78 und von Süden nach Norden auf 38 Grade des Aequators erstreckt. An den Abhängen des Bolor wohnen die türkischen Burut, die in zwanzig Horden getheilt sind und von den Chinesen in östliche und westliche unterschieden werden (Hoeitien. Comp. Buch 53. Bl. 182). Ihr Gebiet beginnt 41° nördl. Br. und 44° westl. L. von Peking (Hoeitien. Comp. Buch 62. Bl. 157 und 170). Die Burut sind den Chinesen schon zu den Zeiten der Dynastie Tang bekannt und werden jetzt von den Russen nicht selten Gebirgs- oder schwarze d. h. zinspflichtige Kirgisen genannt. Ueber das Bolorgebirge gehen mehrere berühmte Pässe und Strassen von der kleinen nach der großen Bucharey, nach Ladakh, die in früheren Zeiten sehr besucht waren (Moorcroft, Travels I. 373), nach Kaschmir und Indien, unter welchen Strassen diejenige über Pamir oder das Dach der Erde genannt, die uns bereits die chinesisch buddhaistischen Pilger ausführlich beschreiben, die bekannteste ist. Vergl. meine Anzeige von Woods Entdeckungsreisen zur Quelle des Oxus (Gelehrte Anzeigen XIII. 828 ff.), wo auch die Stelle des Marco Polo, die A. C. II. 397 mitgetheilt ist, übersetzt und ausführlich erläutert wurde. Moorcroft nennt auch (Travels II. 365) die Karakorumkette, nordöstlich von Ladakh, Pamirgebirge. Songjuntse passirte bereits im Jahre 519 dieses Hochland der Erde, wie aus meinen Pilgerfahrten buddhaistischer Priester von China nach Indien S. 50 hervorgeht. Als ich im Jahre 1833 den Reisebericht des Mönchs übersetzte, habe ich die Oertlichkeiten noch nicht zu deuten gewußt. Sie sind aber den unermeßlichen Kenntnissen und dem Scharfblicke Ritters nicht entgangen, und Humboldt, der sich mehrmals auf die Pilgerfahrten beruft (A. C. II. 391) giebt der Erklärung Ritters seine Zustimmung. Hanpanto kann aber in keinem Falle, wie Klaproth den Namen deutete, das heutige Taschbalik seyn. Hätten dann wohl die Reisenden sechs Monate (Pilgerfahrten 49.) gebraucht, um zum Bolor oder Tsong ling zu kommen? Ich bemerke noch, daß das astronomische Kollegium zu Peking Badakschan (Feisabad oder, was wahrscheinlicher ist, die östlichste Gränze dieses Fürstenthumes, das Hochland Pamir) 36° 23' nördl. Br. und 43° 50' westl. Länge von Peking ansetzt.

(Schluß folgt.)

Gelehrte Anzeigen

München. herausgegeben von Mitgliedern 12. July.

Nro. 137. der k. bayer. Akademie der Wissenschaften. 1843.

Weisthümer, gesammelt von Jac. Grimm. Dritter Theil. Göttingen in der Dieterichschen Buchhandlung. 1842. IV und 900 S. 8.

Der hohe Werth der vorliegenden Sammlung und das große Verdienst, welches sich Grimm sowohl durch deren Herausgabe als schon durch die in seinen Rechtsalterthümern niedergelegte, von den überraschendsten und glänzendsten Resultaten gekrönte erste Benützung dieser bis dahin schnöde vernachläßigten deutschen Rechtsquellen erworben hat, wurde bereits bey Gelegenheit einer Anzeige des (vor dem ersten erschienenen) zweyten Theiles dieser Sammlung durch eine vollgültige Autorität in unsern Blättern *) ausgesprochen.

Die überströmende Fülle des in den bis jetzt erschienenen drey Bänden der Sammlung gegebenen Materials zu bewältigen, dasselbe durchgreifend unter vergleichende Gesichtspunkte zu bringen und zu einem Gesammtergebniß zu verarbeiten, das möchte wohl nur Grimm möglich werden, jedenfalls Keinem so, wie ihm, gelingen. Und wir können uns der Hoffnung hingeben, daß Grimm selbst diese Aufgabe lösen, daß sein Riesenarm den „noch unaufgehangenen Schöpfeimer" zu der durch ihn zu Tage geförderten „frisch sprudelnden Quelle" darreichen werde.

Er hat uns nämlich für den vierten und letzten Theil des Werkes neben einem Glossar zu den unmittelbarsten Schwierigkeiten des Verständnisses und neben den nöthigen Ortsverzeichnissen und Registern eine ausführliche Darlegung seiner Ansicht „von der Natur der hier mitgetheilten Denkmale, ihrem Alter, ihrer vielfachen Bedeutsamkeit" und ihrem gegenseitigen genetischen Verhältniß, also gewissermassen den Text und Commentar zu den vorausgeschickten Documenten zugesichert, und — Grimm hat noch jede von seinen Leistungen gehegte Erwartung weitaus überflügelt.

Wenn es daher der Referent unternahm, den Lesern dieser Blätter von dem Erscheinen des neuesten Bandes der fraglichen Sammlung Kunde zu ertheilen, so konnte er sich wohl auf keine Weise für berufen halten, hiebey in eine auf das Ganze gerichtete Beurtheilung einzugehen; die gegenwärtige Anzeige beschränkt sich vielmehr lediglich darauf, die in den vorliegenden dritten Band aufgenommenen bayerischen Rechtsdenkmale der bezeichneten Kategorie, unter Hervorhebung einiger Eigenthümlichkeiten derselben und unter vorzugsweiser Berücksichtigung der bisher ungedruckt gewesenen, namhaft zu machen und im Allgemeinen zu erörtern.

Nachdem im ersten Theile die Denkmale aus der Schweiz, im zweyten jene des linken Rheinufers mitgetheilt worden, schließt sich der dritte Theil im Verfolge des zu durchlaufenden Kreises durch das niederrheinische Westphalen an den zweiten, so wie durch Tirol an den ersten Theil an; es kamen daher in dem gegenwärtigen dritten Bande neben den westphälischen, niedersächsischen, hessischen, wetterauischen, fränkischen, thüringischen, österreichischen und tirolischen auch die bayerischen Weisthümer an die Reihe. Es werden unter dieser gemeinsamen Bezeichnung von Seite 625 bis Seite

*) Gelehrte Anzeigen 1841. Bd. XII. Nr. 37—39.

679 theils in vollständigen Abdrücken theils in Auszügen die Texte von 26 Denkmalen gegeben, und zwar zuerst die Ehehaftsrechte von fünf Orten aus dem hier zu Bayern gezogenen Bisthum Eichstett, nämlich S. 625 das Schönfelder Ehehaftsrecht; S. 629 Auszüge aus den Ehehaftsordnungen zu Dollnstein, Raitenbuch, Enkering und Untermessing, sämmtlich aus Keßlers von Sprengeisen fränkischem Magazin entnommen. Sodann folgen:

S. 631 Ehehaftding zu Kösching v. J. 1527. (Aus den Monum. Boic. 18, 692. Vgl. Bayer. Annalen 1834 S. 553.)

S. 635 Ehhaft zu Oetting, (Etting, Ldg. Ingolstadt) v. J. 1577, bisher ungedruckt, und nur bezüglich der alterthümlichen Verpflichtung des Rohrmüllers, einen einäugigen Hahn zu halten, aus Ehlingensperg, Seifried und Vacchiery bekannt. Interessant sind die Bestimmungen über die Rechte und Pflichten der beyden Ehehaftstafernen zu Oetting.

S. 636. Jura in Malching. Ein bisher ungedrucktes Denkmal in lateinischer Sprache aus dem XIV., der Aufzeichnung nach aus dem beginnenden XV. Jahrhunderte, die Rechte des Domstifts Freising zu Malching, einem in Niederbayern früherhin Ldgs. Simbach jetzt Ldgs. Rotthalmünster, im Bisthum Passau gelegenen Dorfe, jetzt der Sitz eines gräflich Paumgarten'schen Patrimonialgerichtes, ehemals jener eines besonderen Unterbeamten (praepositus ruralis) des Domstifts Freising, den Compler zerstreuter Besitzungen sowohl in dem genannten Dorfe selbst als in den Orten: Biberg, Enzing, Forstberg, Götting, Halbenstein (Haldenstein), Lindach, Niederhof, Oberhof, Starzenöd, Urfahr rc. rc. mit der dem Domstift zuständigen Niedergerichtsbarkeit in sich begreifend. Den Vorsitz in dem Ehehaftsgerichte, welches zweymal des Jahres zu Malching statthatte, (circa festum Georgij et circa nativitatem domini,) führten ursprünglich des Domstifts Vögte über die eben erwähnten Besitzungen, die im J. 1375 ausgestorbenen Grafen von Hals. Das Domstift hatte in Malching 2 Tafernen; der auch ausserdem wohl honorirte Vogt die dritte. Dem Dorfprobste (praepositus, officialis), welchen das Domstift nur mit Zustimmung (ad arbitrium) der Unterthanen in Malching einsetzen durfte, war ein Scherge (praeco) beygegeben, und die Ausübung der Niedergerichtsbarkeit übertragen, „exceptis tribus causis, quas advocatus vel suus judex habet."

S. 637. Oeffnung für Buch. Baustiftstäding der ehemals dem Kloster Frauen-Chiemsee zugehörigen Hofmark Buch am Erlbach, im Landgerichtsbezirke Landshut, Decanat Dorfen, mit den zehendpflichtigen Orten Eybach (Forsteibach), Ober- und Untererlbach und Freidling; ein gleichfalls bisher ungedrucktes Denkmal, aber seinen wesentlichen Bestandtheilen nach mit den Bestimmungen der übrigen Frauen-Chiemsee'schen Baustiftstädinge übereinstimmend. Das Kloster übte hier die gewöhnliche Niedergerichtsbarkeit aus und hatte demzufolge

„vmb alle sach ze richtten, ausgenomen drey sach, totschlag tewff vnd nottnuft. Geschäch aber, das ain flüchtig man oder dyeb in der hoffmarch begriffen vnd verrüeft würde mit dewpstal, so soll man den selbigen antwurten aus der hoffmarch als in gürttel vmbfangen hat vnd soll nyembt mit geen, dann die in berechtten wellen. Wär aber, das ain todschlag dar innen geschäch, da got vor sey, wurd der begriffen, so schol in des gotzhaus brobst aus der egenanten vnnser hoffmarch antwurtten, als in die gürttel vmbfangen hat, vnd schol die ehaft beleyben in der hoffmarch, vnd darvmb zu vrkund müessen wir dem pfleger ain lagel wein geben, als wir sy ye vnd ye von alter gen Aerding geben haben."

Die Jagdfreyheit des Klosters und der Umstand, daß das Jagdrecht die Herzoge von Bayern vom Kloster zu Lehen trugen, wird hier noch umständlicher, als es in den allgemeinen Frauen-Chiemsee'schen Baustiftssatzungen geschieht, (M. B. 2, 512. Grimm 3, 674) hervorgehoben:

„Darnach vnd zum letzten öffent man ewch, das wir vnnser freys gejayd haben von unnserm gotzhauss hintz gen Münichen an di maur, vnd auch von vns hintz gein Landshut, wann das gejayd von vns vnd vnserm gotzhaws ze

lechen ist. Wär sach, das wir mit vnnser genedigen herschaft ze jagen kämen, vnd wann dann ongeuär die hundt mit einander vber ain huntas kämen, so soll man der herschafft hundt hindanschlagen, hintz das vnnser hund des as genyessen, vnd darnach erst der herschaft hund nyessen lassen Das ist also ye vnd ye herkomen von vnnsern vorfardern, wir es also haben aufgenomen, wann wir es also ye vnd ye den eltisten herren vnd fürsten erzelt haben, sunder hertzog Steffan etc.

S. 639. Hofmark zu T. 1554. Ehehaftsrecht einer ungenannten bayerischen Hofmark, aus Rottmanners Antwortschreiben von Magister Theophilus Neumann auf das Sendschreiben des Magnus Freyherrn von Herkomman. Fronhausen 1801. abgedruckt.

S. 643. Rechte zu Langenerringen. 1378. (Aus M. B. 23, 226.) Durch Schiedsspruch festgesetzter Vergleich über gegenseitige Rechte zwischen Konrad dem Ilsung und seinen Gerichtsunterthanen, der Gebauerschaft zu Erringen (Langehring) Ldgs. Schwabmünchen, einem bereits auf schwäbischem Boden gelegenen, von Grimm aber absichtlich noch zu Bayern gezogenen Orte.

S. 646. Ehaftrecht zu Peitingau. 1435. Rechte und Gewohnheiten der ehemals Welfischen Grafschaft Peitingau Ldgs. Schongau. (Aus Lori, Urkunden zur Geschichte des Lechrains 2, 136 abgedruckt. Vgl. Zacher's Gesch. des Dorfes Peiting. Oberb. Arch. 4, 158).

S. 655. Ehaft zu Mosen, (Langenmosen, Ldgs. Schrobenhausen) nach einer bisher ungedruckten Aufzeichnung des XV. Jahrhunderts, ein altherzogliches Dorfgericht, jährlich dreymal durch den Landrichter (Pfleger) von Schrobenhausen, nach dem „geschwornen Landbuch" abgehalten: Mairecht, Herbstrecht und das „päugeding" (Bauding) zu Lichtmessen. Dasselbe stand hinsichtlich nicht gemeinheitlicher Rechtsangelegenheiten in einem alternativen Verhältniß zu der herzoglichen Landschranne in Schrobenhausen; wollte nämlich einer den andern beklagen vor einem dieser drey „ehlichen Rechte", so mußte er „ain meil wegs by scheinender sunen vmb ainen vorsprechen gien, tut er desselben nicht, so vor begriffen ist, so mag er im das selb recht wol vertziehen auf das nagst recht darnach zu Schrobenhausen auf derselben schrannen."

(Fortsetzung folgt.)

Asie centrale. Recherches sur les chaines de montagues et la climatologie comparée etc.

(Schluß.)

Der dritte Band des Werkes über Mittelasien besteht zum Theil aus Abhandlungen, welche Humboldt während des Jahres 1831 im Institut vorgelesen hat; sie enthalten die Grundzüge einer vergleichenden Witterungskunde der Erde, namentlich Europas und Asiens. Die Grundlage zur Witterungskunde bildet das Verhältniß der Erhöhungen zu den Niederungen, welches aber in wenigen Gegenden der Erde wissenschaftlich hergestellt ist. Ueber Südamerika besitzt Humboldt ziemlich genaue Angaben, und rechnet hier das Verhältniß wie 1 zu 4. Man hat Mittelasien, wie gesagt, früher zu hoch angenommen, und dadurch die niedere Temperatur sich erklärt. Welch ein Unterschied in der Temperatur zwischen Asien und Europa stattfindet, ersieht man aus folgenden Thatsachen: der Orus wird unter einer viel südlicheren Parallele als Florenz, noch ganz mit Eis überzogen; in Peking (39° 54′ Br., 114° 16′ L. v. P.) ist es während des Sommers um 1° 2′ heißer, als in Neapel, aber in der Hauptstadt des Mittelreiches herrscht in dreyen Wintermonaten eine Kälte, wie in Kopenhagen, welches 16° nördlicher liegt. Die mittlere Temperatur Pekings gleicht so ziemlich der Lyons, das um 6° nördlicher ist. Es sind diese Temperatur-Verhältnisse in Betreff des Seidenbaues auch von praktischer Wichtigkeit. Man muß bey der Nachahmung der Normen der chinesischen Raupenzucht hierauf Rücksicht nehmen. Diese auffallenden Thatsachen

sind in einer Anzahl von Ursachen begründet, welche sich bereits in guten geographischen Handbüchern, wie in der physischen Geographie von Roon (Berlin 1838. 274) verzeichnet finden. Hiemit steht natürlich die Abweichung der Gleichwärmstriche (lignes isothermes) in genauer Verbindung. Mit der Untersuchung dieser Striche und Linien beginnt aber die wissenschaftliche Kunde des Klimas; doch kann ich hier, so wenig, wie in den Bemerkungen über die Abweichung des Magnets, wegen Beschränktheit meiner physikalischen Kenntnisse, der ausführlichen Darstellung nicht folgen.

Der Tschui oder trübe Fluß (vergl. A. C. III. 590 mit II. 361), sein Wasser sey nämlich beynahe trübe, fließt in der That aus dem Temurtusee, wie er ganz richtig auf der Karte Mittelasiens, welche dem dritten Bande beygegeben ist, eingetragen wurde. Das Wassersystem dieses Sees und Flusses Tschui wird ausführlich und genau in der geographischen Abtheilung der gesammelten Satzungen der regierenden Dynastie (Buch 117 Bl. 130) beschrieben. Der Temurtusee, heißt es daselbst, liegt südwestlich der Stadt Ili. Vom Westen her laufen in den See die Flüsse Tup und Tsirgalang und vom Süden und Norden ungefähr zehn andere Wasser. Nach Westen zu entsendet der See ein Bächlein, das zwey von Westen herkommende und nach Nordosten gehende Flüsse, Kara und Suk genannt, nachdem beyde sich zuvor vereinigt haben, aufnimmt und jetzt erst Tschui genannt wird. Der Tschui erhält nun mehrere Zuflüsse, einen von Osten her aus dem See Nogon, zwey von Norden und mehrere von Südwesten, und geht dann jenseits der Gränzen in das Land der Burut. Klaproth betrachtet auf seiner Karte Mittelasiens fälschlich den Seitenarm aus dem Nogon als den Hauptfluß.

Die Striche Sibiriens, worin Gold gefunden wird, sind in einem Anhange, größtentheils nach offiziellen Quellen, welche der Finanzminister Graf Cancrin dem Verfasser mittheilte (III. 497), ausführlich beschrieben. Sie werden in zwölf verschiedene kleine Systeme eingetheilt und erstrecken sich auf 37° der Länge, zwischen den Paralellen $48\frac{1}{2}$ bis 61°; am reichsten sind aber die Länder zwischen den Paralellen $54\frac{1}{2}$ bis 56°. Alles Gold, welches von dem Jahre 1827 bis 1841 in den Minen und Wäschereyen des Ural und Sibiriens gefunden wurde, beläuft sich auf 6242 Pud und 17 Pfund, in einem Werthe von ungefähr 311,950,000 Franken. Die Erträgnisse des Bergbaues in Sibirien sind aber im Steigen, während die des Ural sich vermindern. Man fand bereits in Sibirien bis zu Anfang Decembers 1842 eine Masse von mehr als 479 Pud Gold. Humboldt schätzt (III. 598) die ganze Ausbeute des Goldes in Rußland, während des Jahres 1842, auf nicht weniger als 970 Pud. Nach der Berechnung Kupfers gleicht das Pud 16 Kil., 38069.

Bey einer zweyten Auflage des Werkes oder bey der deutschen Uebersetzung werden wohl eine kleine Anzahl Druckfehler, die ich bemerkt habe, verbessert werden. So liest man z. B. in der Einleitung XXIII anstatt de l'Inde occidentale — de l'Inde orientale; II. 354 muß am Ende etwas fehlen. I. 195 anstatt Hou pih lies Hou pe. Es mangelt überhaupt eine durchgehende Gleichheit in der Schreibung der chinesischen Namen; einmal steht Kouang dann wider Kuang; Fou und Fu; Hou und Hu. In meinem Grundriß der Länder- und Völkerkunde (München 1840) finden sich die Namen der chinesischen Kreise, Distrikte und Bezirke so geschrieben, wie sie nach der Aussprache des Mittelreiches im deutschen geschrieben werden müssen. Es wäre zu wünschen, daß bey der angekündigten Uebersetzung des Werkes diese Norm zu Grunde gelegt würde.

Carl Friedr. Neumann.

———

SUR LES MATÉRIAUX QUI ONT SERVI

POUR LA CONSTRUCTION DE

L'ATLAS GÉOGRAPHIQUE ET PHYSIQUE;

PAR A. DE HUMBOLDT.

LA *Relation historique du Voyage aux régions équinoxiales du Nouveau-Continent*, dont cette livraison termine le premier volume, est accompagnée de deux Atlas, l'un *pittoresque*, l'autre *géographique* et *physique*. Le premier est depuis long-temps entre les mains du public : il porte le titre de *Vues des Cordillères et Monumens des peuples indigènes de l'Amérique.* Un texte explicatif est joint à chaque planche, et la réunion de ces morceaux détachés, mais intimement liés entre eux par la nature des objets qui y sont discutés, forme un ouvrage particulier. C'est un essai sur les traditions, les monumens et la division du temps des peuples à demi-barbares du Nouveau-Monde, comparés à ceux de l'Asie orientale.

Le second Atlas, celui des cartes géographiques et physiques, sera également accompagné d'un texte explicatif. Ce texte renfermera l'*Analyse raisonnée* des matériaux employés pour ce travail. En construisant les cartes qui composent l'Atlas des régions équinoxiales du Nouveau-Continent, je n'ai pas voulu me borner aux parties indispensablement nécessaires pour l'intelligence d'une Relation historique; j'ai eu en vue d'offrir aux géographes un grand nombre de résultats propres à rectifier la carte générale de l'Amérique. Comme ce travail est un de ceux auxquels je me suis livré avec le plus d'assiduité pendant le cours de mon voyage et depuis mon retour en Europe, et qu'il est intimement lié au *Recueil astronomique* [1] que j'ai publié il y a sept ans, conjointement avec M. Oltmanns, il est de mon intérêt de mettre les savans en état de juger par eux-mêmes du degré de confiance que mérite cette partie de mes ouvrages. Je distinguerai surtout, comme je l'ai déjà fait dans l'*Analyse raisonnée de l'Atlas de la Nouvelle-Espagne* [2], ce qui se fonde, dans chaque carte, sur mes propres observations, de ce qui repose sur des matériaux inédits qui m'ont été communiqués par d'autres. C'est dans l'emploi de ces matériaux d'inégale valeur, dans la combinaison d'autorités qui ne sont pas toujours d'accord entre elles, que j'ai tâché de suivre les préceptes que d'Anville a donnés dans ses *Considérations générales sur les compositions géographiques* et dans deux mémoires célèbres insérés dans le *Journal des savans* [3] et les *Lettres édifiantes* [4].

[1] *Recueil d'Observations astronomiques, d'opérations trigonométriques et de mesures barométriques, faites de* 1799 *à* 1804, *rédigées et calculées par M. Oltmanns* (2 vol. in-4.°). Le tableau des positions, d'après les trois coordonnées de longitude, de latitude et de hauteur, se trouve dans le premier volume, p. 1-30.

[2] *Essai politique sur le royaume de la Nouv. Esp.*, Tom. I, p. I-XCII.

[3] Années 1750, mars, p. 175-188; avril, p. 210-226.

[4] *Ed. de* 1781, Tom. IX, p. 254.

(*Ces feuilles seront remplacées à la prochaine livraison.*)

On pourra relier les feuilles à la fin de l'Atlas

Le Nouveau-Continent offre aujourd'hui près de 700 points dont la position est déterminée par des observations astronomiques. Ces points ont été calculés d'une manière uniforme, et d'après les tables les plus récentes, par M. Oltmanns, membre de l'académie de Berlin. Il est à regretter que ce travail de géographie astronomique, le plus étendu que nous possédions sur aucune partie du globe, n'ait presque point encore été mis à profit par ceux qui s'occupent de la construction des cartes. Parmi les 700 points discutés et examinés avec soin, il n'y en a que 235 qui soient les résultats de mes propres observations : mais ces résultats offrent d'autant plus d'intérêt qu'ils appartiennent presque tous à la géographie de l'intérieur des terres. Les colonies espagnoles renferment une surface de terrain de 468,000 lieues carrées de 25 au degré, c'est-à-dire dix-huit fois autant que la surface de la France. Dans cette vaste étendue, des provinces entières ne présentent pas plus de points dont la latitude soit connue par des hauteurs circumméridiennes, que la Perse, l'Asie-Mineure ou les montagnes centrales de l'Atlas. En jetant les yeux sur l'état de la géographie de l'Amérique équinoxiale, on voit qu'il n'y a que celle des côtes qui ait fait des progrès rapides de nos temps. Quant à l'intérieur des provinces les plus fréquentées par les Européens, les cartes ne s'en perfectionnent qu'avec une lenteur extrême; et si l'on fait le relèvement exact des positions astronomiques, on aperçoit que, pendant le cours d'un demi-siècle, le nombre de ces positions augmente à peine sensiblement. A l'exception de la province de Quito, aucune partie de l'Amérique équinoxiale n'est connue comme le sont déjà les parties les plus reculées de l'Inde.

Dans cet état de la géographie du Nouveau-Monde, les matériaux que j'ai rapportés de mes courses, offriront sans doute quelque intérêt à une époque où la lutte des colonies avec les métropoles fixe l'attention de l'Europe. Les cartes que j'ai tracées d'après mes propres observations, présentent des changemens considérables dans la longitude de la ville de Quito, que d'Anville et La Condamine avoient crue exacte jusqu'à 7 ou 8 minutes en arc [1], dans le royaume de la Nouvelle-Grenade, dans les provinces de Popayan et de Los Pastos, dans le cours de l'Orénoque et l'intérieur du Mexique [2]. Les parties les plus sauvages de l'Amérique méridionale, par exemple les bords du Guayana ou Rio Negro, qui reçoit le Cassiquiare, offroient des erreurs en latitude qui s'élevoient à plus d'un degré; dans d'autres parties plus fréquentées du continent, les erreurs en longitude étoient de 1° 30′, même de 2°. Pour justifier des correctious aussi importantes, il a fallu mettre les astronomes en état de pouvoir

[1] La Condamine avoit communiqué une note à d'Anville (*Journal des Savans*, 1750, p. 176), d'après laquelle la ville de Quito devoit être placée « définitivement, et sans craindre l'erreur d'un quart de degré en longitude, entre 80° 22′ et 80° 30′ à l'ouest du méridien de Paris » La fausse position des villes de Quito et de Mexico a eu une influence funeste sur la configuration des pays limitrophes. Dix-neuf distances de la lune au soleil, que j'ai prises à Quito et qui ont été calculées d'après les tables de Bürg, donnent 81° 6′ 30″. Les séries des deux jours ne diffèrent de la moyenne que de 2 à 3 minutes en arc, et M. Oltmanns a prouvé, en soumettant au calcul toutes les anciennes observations d'éclipses de lune et de satellites de Jupiter, faites lors de la mesure du degré équinoxial que, d'après les seules observations des académiciens françois et espagnols, on trouve aussi pour la longitude de Quito 81° 5′ 3″. Ce résultat diffère de 50′ 30″ en arc de celui qui a été adopté dans la *Connoissance des temps*, avant la publication de mon *Recueil d'Observations astronomiques*, Tom. II, p. 319-358.

[2] Pour apprécier les changemens que la géographie mexicaine a subis dans ces derniers temps, il faut comparer les 20 planches contenues dans mon *Atlas de la Nouvelle-Espagne* avec la carte d'Alzate, publiée à Paris par l'académie des sciences, et regardée avec raison, à l'époque de mon voyage, comme la carte la plus exacte de ce vaste pays. (*Nuevo Mapa de la America septentrional perteneciente al Vyrreynato de Mexico por Don Joseph Antonio de Alzate y Ramirez.*) La ville de Mexico étoit indiquée, dans la *Conn. des temps* pour 1772, par long. 106° 1′ 0″; dans la *Conn. des temps* pour 1804, long. 102° 25′ 45″. Sa véritable longitude est, d'après mes observations, 101° 25′ 30″; par celles de M. de Galiano, 101° 26′ 0″.

examiner la précision de mes observations partielles et les limites des erreurs dont elles ont été susceptibles. La majeure partie de ces observations ayant été faites sur les bords des grands fleuves qui traversent l'Amérique méridionale du sud au nord et de l'ouest à l'est, le cours de ces rivières m'a servi pour appuyer, comme sur des points fixes, un nombre considérable de lieux placés dans l'intérieur des terres. Partout j'ai comparé mes résultats à ceux qui ont été publiés par le *Deposito hidrografico de Madrid*, soit dans les belles cartes des côtes de l'Amérique espagnole, soit dans les deux volumes qui portent le titre de *Memorias sobre las observaciones astronomicas hechas por los Navegantes Españoles in varios lugares del globo* [1], et que l'on ne sauroit assez recommander aux géographes.

L'état de guerre dans lequel se trouve aujourd'hui une grande partie des colonies, contribuera probablement au perfectionnement des cartes de l'intérieur. On dressera des journaux de route, on fera des reconnoissances militaires, on appréciera les erreurs de distances et de gisemens; mais, pour tirer parti de tant de nouveaux matériaux, il faudra toujours avoir recours aux observations astronomiques faites dans des temps plus calmes. Nous nous flattons que les cartes de cet Atlas offrent un certain nombre de points fixes, qui contiendront, entre de justes limites, les levées partielles. Partout les guerres ont forcé les gouvernemens à s'occuper du perfectionnement de la géographie; et, d'après le témoignage du colonel Mudge [2], ce sont les événemens qui ont précédé la bataille de Culloden qui ont donné lieu, en 1747, au relèvement trigonométrique de l'Écosse.

L'Analyse raisonnée de mon Atlas ne pouvant être donnée au public qu'avec la prochaine livraison, je me contenterai ici de rappeler les cartes qui ont déjà paru, et dont le nombre s'élève à 9.

Pl. I. *Limite inférieure des neiges perpétuelles.*

La ligne horizontale indique les degrés de latitude depuis 10° sud jusqu'à 75° nord. Les quatre groupes de montagnes, les Andes de Quito, les Cordillères du Mexique ou de l'ancien Anahuac, les Alpes de la Suisse et les montagnes de la Norwège, sont projetés sur un même méridien. Ce n'est que dans ces derniers temps qu'on a appris à connoître avec précision la limite des neiges perpétuelles sur les bords de la zone torride par les 19° et 20° de latitude, et au-delà du cercle polaire. On a cru long-temps que cette limite indiquoit la hauteur d'une couche d'air dont la température moyenne de l'année étoit le point de la congélation de l'eau. Des observations multipliées ont prouvé que la courbe des neiges n'est pas une *courbe isotherme*. Il paroît qu'à la limite inférieure des neiges éternelles, la température moyenne de l'air est sous l'équateur + 1°,5; dans la zone tempérée — 3°,7; par les 68°-69° de latitude — 6°. Comme la chaleur des hautes régions de l'atmosphère dépend du rayonnement des plaines et de leur *chaleur normale*, on conçoit que, sous les mêmes parallèles géographiques, on ne peut trouver, dans le système des climats transatlantiques (par exemple sur la pente des Montagnes Rocheuses, à l'ouest du Missoury), les neiges à la même hauteur au-dessus du niveau de l'Océan, que dans le système des climats européens. La planche I réunit les

[1] Madrid, 1809. J'ai discuté les points qui ont été simultanément déterminés par les navigateurs espagnols et par moi dans l'Introduction de mon *Recueil d'Observ. astron.*, Tom. I, p. XXXIV-XLVII. Je puis ajouter aujourd'hui que l'habile astronome espagnol, don Joaquin de Ferrer, ayant soumis récemment à un examen approfondi la longitude de la Havane, l'a trouvée de $5^h 38' 49''$. (*Conn. des temps* pour 1817, p. 330). J'avois trouvé, par des éclipses de satellites, $5^h 38' 50''$ (*Recueil d'Observ. astron.*, Tom. II, p. 53), à une époque où, par le transport du temps de la Vera-Cruz, M. de Ferrer crut la Havane par les $5^h 38' 9''$. (*Zach*, *Ephemer.*, Tom. II, p. 233.)

[2] *Trigonometrical Survey of England*, Vol. I, p. 2.

montagnes équatoriales du Nouveau-Monde et les montagnes des zones froide et tempérée de l'ancien. Les phénomènes qui ont rapport à la hauteur des neiges se trouveront discutés dans un ouvrage intitulé[1]: *Des Lignes isothermes et de la distribution de la chaleur sur le globe*, dont je viens de publier un extrait dans le troisième volume des *Mémoires de la Société d'Arcueil*.

Pl. II. *Géographie des Plantes du Pic de Ténériffe.*

Ce tableau physique des îles Canaries offre les diverses zones de la végétation, les hauteurs des points les plus importans pour la géologie, et les températures moyennes. C'est l'ouvrage d'un voyageur célèbre, M. Léopold de Büch, qui, après avoir visité les glaces du Cap Nord en Laponie, a fait récemment un long séjour dans l'archipel des Canaries, conjointement avec M. Smith, natif de la Norwège, naturaliste de l'expédition du Congo. (*Voyez* le Supplément du premier volume de la *Relation historique*, p. 639.)

Pl. XV. *Cours de l'Orénoque depuis le Rio Sinaruco jusqu'à l'Angostura.*

Le cours de l'Orénoque est si extraordinaire dans ses trois inflexions, de l'est à l'ouest, du sud au nord et de l'ouest à l'est, que, pour le représenter sur une grande échelle, il est nécessaire de le partager en plusieurs sections. La carte XV offre le *Bas-Orénoque* ou la partie du fleuve qui fait la communication entre la capitale de la Guiane (Saint-Thomas ou l'Angostura) et la province de Varinas sur les bords de l'Apure. Au nord suivent, de l'est à l'ouest, les immenses savanes (*Llanos*) de Cumana, de Nueva-Barcelona et de Caracas ou Venezuela. J'ai fait le premier croquis de cette carte à l'Angostura, après mon retour du Rio Negro, au mois de juin 1800. Je n'ai pas voulu étendre le cours du fleuve vers l'est, jusqu'à ce dédale de canaux qui forment l'embouchure de l'Orénoque, parce que mes observations astronomiques ne s'étendent pas au-delà du méridien de 66° 15′. Je donnerai une esquisse des bouches de l'Orénoque, d'après des matériaux inédits, dans la *Carte des Missions du Rio Carony*. Les fondemens de la planche XV sont les déterminations de latitude et de longitude que j'ai faites à la bouche du Rio Apure, à San Rafael del Capuchino, au port de Los Frailes, à Muitaco, à Saint-Thomas de la Guayana et à la Villa del Pao. (Voyez *Obs. astr.*, T. I, p. 217, 244-256.)

Pl. XVI. *Carte itinéraire du Cours de l'Orénoque, de l'Atabapo, du Cassiquiare et du Rio Negro, offrant la bifurcation de l'Orénoque et sa communication avec la rivière des Amazones.*

Nous sommes parvenus, M. Bonpland et moi, par l'intérieur des terres, des côtes de Cumana et de Caracas aux frontières du Brésil. La carte XVI, qui offre la partie la moins connue de l'Amérique méridionale, et qui se lie par le confluent du Sinaruco à la carte du Bas-Orénoque, est le fruit de ce voyage long et pénible. Il suffit de tracer la route que nous avons suivie de Cumana à San Carlos del Rio Negro par Caracas et les cataractes, et de San Carlos del Rio Negro à Cumana par ces mêmes cataractes et Saint-Thomas de la Nueva-Guayana, pour faire entrevoir comment j'ai pu lier, au moyen du transport du temps, les points de l'intérieur à ceux de la côte, surtout à Cumana et à Caracas, deux villes dont les positions sont

[1] Cet ouvrage, la nouvelle édition de la Géographie des plantes, et le Recueil de mes observations faites sur l'inclinaison de l'aiguille, les variations horaires de la déclinaison et l'intensité des forces magnétiques, seront publiés dans la *cinquième Section*, portant le titre de *Physique générale*.

fondées sur des observations d'éclipses de soleil, de satellites de Jupiter et de distances lunaires. (*Obs. astr.*, p. 157-278.) Partis de Caracas au mois de février, nous traversâmes les vallées d'Aragua et les steppes (*Llanos*) de Calabozo, région de pâturages qui sépare la partie cultivée de Venezuela de la région des forêts et des missions. A San Fernando de Apure (Pl. XVIII), nous nous embarquâmes pour descendre le Rio Apure jusqu'à son embouchure dans l'Orénoque, vis-à-vis de la métairie de San Rafael del Capuchino. Après avoir remonté l'Orénoque et franchi les cataractes d'Atures et de Maypures, terme du voyage de ceux qui ont donné des descriptions de l'Orénoque (les PP. Gumilla, Caulin et Gili), nous quittâmes ce fleuve à sa jonction avec le Guaviare et l'Atabapo. Nous remontâmes l'Atabapo, le Temi et le Tuamini jusqu'au village indien de Javita; de là nous fîmes porter notre canot à travers la forêt jusqu'au Caño Pimichin, qu'un isthme de 6000 toises sépare du Tuamini. Nous entrâmes, par le Pimichin, dans le Rio Negro, et nous descendîmes cette dernière rivière jusqu'au fort de San Carlos, que l'on avoit cru jusque-là placé tout près de l'équateur. Depuis le fort de San Carlos, nous remontâmes d'abord le Rio Negro, et puis le Cassiquiare, bras de l'Orénoque qui communique avec le Rio Negro, et fait la jonction si contestée de l'Orénoque avec l'Amazone. Rentré dans l'Orénoque par le Cassiquiare, nous le remontâmes jusqu'au Rio Guapo et à l'Esmeralda, la plus isolée de toutes les missions de la Guiane. De l'Esmeralda, nous descendîmes l'Orénoque en 22 jours (en passant de nouveau le confluent du Guaviare, les cataractes d'Atures et l'embouchure de l'Apure) jusqu'à Saint-Thomas de la Nueva Guayana où siége le gouverneur de la province. En suivant, dans ma carte itinéraire, cette navigation de cinq cents lieues marines sur les grands fleuves de l'Orénoque, de l'Atabapo, du Rio Negro et du Cassiquiare, on voit que nous avons constaté, M. Bonpland et moi, la bifurcation de l'Orénoque, et fait disparoître les doutes qu'on avoit élevés de nouveau, à l'époque de mon voyage, sur la communication de l'Orénoque avec le Rio Negro et la rivière des Amazones. La bouche de l'Apure a été liée à Caracas, comme Saint-Thomas de la Nueva Guayana à Cumana [1]. Les doubles observations faites dans les mêmes lieux, en remontant et en descendant l'Orénoque, ont servi à apprécier l'étendue des erreurs en longitude dont les points intermédiaires peuvent être affectés. La marche du chronomètre de Louis Berthoud, n.° 27, dont je me suis servi, a été si uniforme dans les canots, pendant la navigation sur les rivières, que les doubles observations faites dans les cataractes et à San Fernando de Atabapo, après l'intervalle d'un mois, donnent, pour le retard diurne, 28″,0 et 27″,9. Deux mois plus tard, à l'Angostura, le retard étoit encore 27″,9. Pour juger des changemens que mes observations ont apportés au tracé du cours de l'Orénoque, il faut recourir à la carte du père Caulin et à celle de La Cruz Caño y Olmedilla, qui ont donné naissance à toutes les cartes publiées de nos jours. La Cruz, en 1775, a copié et probablement défiguré les plans manuscrits de Solano. La carte du père Caulin, avant de paroître en 1778, avoit de même déjà été défigurée par son éditeur, Don Luis de Surville, second archiviste de la secrétairerie d'état sous le ministère du comte de Galvez. On n'a qu'à étudier avec soin l'ouvrage estimable du père Caulin qui, comme aumônier, avoit accompagné, en 1756, l'expédition d'Iturriaga et de Solano, pour reconnoître de fréquentes contradictions entre le texte de la *Historia corografica de la Nueva Andalusia* et la carte de Caulin, publiée

[1] Cumana et Caracas se fondent sur des observations purement célestes. L'Orénoque, le Rio Negro et le Cassiquiare présentent un système de longitudes rapporté à la seule *Bocca del Apure*. Les doutes que l'on pourra élever un jour sur la longitude de cette *Bocca* ne produiront d'autre effet que celui qui est produit par toute incertitude sur un *premier méridien*. On peut changer la *position absolue* de tout le système des rivières de la Guiane espagnole, sans que la *position relative* des missions en soit affectée. (*Observ. astr.*, Vol. I, p. 264.)

par Surville. Les dernières notions sur l'origine de l'Orénoque et sur le lac ou les lacs Parime, placés tantôt 3°, tantôt 7° à l'est de l'Esmeralda, sont dus à des rapports en partie confus, en partie mensongers, recueillis par le gouverneur Don Manuel Centurion, et par d'autres personnes également crédules qui ont visité le Rio Paragua jusqu'au Guirior. Je discuterai ce point, très-important pour la géographie, dans le second volume de la *Relation historique* : je tâcherai surtout d'expliquer comment, en confondant *ce qui a été vu* avec ce que l'on a *conclu* de données purement hypothétiques, les mêmes rapports officiels de l'expédition de Solano, placés entre les mains de La Cruz, de Caulin et de Surville, ont pu donner lieu à des cartes entièrement différentes. Il suffit ici de faire observer en général que, d'après les observations astronomiques que j'ai faites sur les rives de l'Orénoque et du Rio Negro, les erreurs [1] de la carte de Caulin et de Surville s'élèvent, pour la cataracte de Maypures, en longitude, à 0° 32′ 27″, en lat., à 17′ 32″; pour San Fernando de Atabapo, en long., à 1° 16′ 46″; pour l'Esmeralda, en longitude, à 2° 13′ 19″, en latitude, à 27′ 0″; pour San Carlos del Rio Negro, en long., à 2° 40′ 39″, en lat., à 59′ 42″. Caulin indique assez bien le cours général de l'Orénoque et sa jonction avec l'Amazone, mais il recule trop vers l'est et le sud tous les lieux habités. Sa carte est d'ailleurs surchargée de noms de rivières et de montagnes qui n'existent pas[2], tandis que l'on y cherche en vain cette haute chaîne granitique qui s'étend du Duida vers les cataractes, du S.E. au N.O. On ne doit pas s'étonner de trouver d'énormes erreurs en latitude et en longitude au-dessus de San Fernando de Atabapo. D'après les renseignemens que j'ai pris sur les lieux, et les manuscrits de Don Apollinario Diez de la Fuente [3], que je me suis procurés sur les rives de l'Amazone, à Tomependa, et dans un couvent à Quito, les instrumens astronomiques de l'expédition d'Iturriaga restèrent au nord des cataractes d'Aturès, ou, s'ils furent portés plus loin, ils ne dépassèrent pas la bouche de l'Atabapo. Personne n'avoit observé avant mon voyage, soit à l'Esmeralda sur les rives du Haut-Orénoque, soit le long du Cassiquiare, soit à San Carlos del Rio Negro. Une carte manuscrite de M. Requena [4], que j'ai copiée pendant mon séjour à Quito, place San Jose de los Maravitanos au-delà des frontières du Brésil, par 1° 30′ de latitude. Comme les observations les plus septentrionales des astronomes portugais attachés à l'*Expédition des limites* ne

[1] Il n'est pas probable que les officiers chargés des déterminations astronomiques aient observé dans les endroits que nous citons, et qui sont cependant des plus remarquables. D'après le père Caulin (*Corografia*, p. 71), on n'observa qu'à Muitaco, à Aturès, et peut-être à San Fernando de Atabapo. Dans ces trois endroits, les erreurs s'élèvent en latitude à peine à 2 ou 3 minutes. Mais comment a-t-on si mal lié entre eux les points intermédiaires?

[2] D'autres noms, et les plus remarquables, y sont méconnoissables. On y lit Atropiche pour Orocopiche, Aredato pour Erevato, Or ochuma pour Arichuna, Caviani pour Cabullare.

[3] Nous avons herborisé, M. Bonpland et moi, entre le Rio Sodomoni et le Rio Guapo, avec des Indiens qui avoient connu Don Apollinario Diez. Il fonda la mission de l'Esmeralda, et se donna alors le titre pompeux de *Capitan poblador* du Haut-Orénoque, et *Cabo militar* du fort du Cassiquiare. Ce fort consistoit en quelques troncs d'arbres réunis par des planches. Diez fut dans la suite gouverneur de la province de Quixos et (comme il connoissoit les *aires de vent* d'une boussole) *Cosmographe* de l'Expédition des limites. On doit craindre qu'il n'ait eu beaucoup d'influence sur la construction des cartes du Haut-Orénoque. Le père Gili le rencontra au retour d'un voyage fait pour découvrir les sources de cette rivière (*Saggio di Storia americana*, Tom. I, p. 19 et 324.) A cette époque, Diez n'avoit aucune notion du lac Parime ou d'un lac quelconque dont puisse sortir l'Orénoque.

[4] *Mapa de una parte de la America meridional, en que se manifiestan los payses pertenecientes al N. R. de Grenada, y Capitania General de Caracas que confinan con los establecimientos de S. M. Fidelissima por el Ten. Coronel y Ingen. ordin. Don Franc. Requena, Primer Comissario de la quarta Partida de la Exped. de limites, Governador y Comend. general de la Prov. de Maynas*, 1783. Cette carte manuscrite s'étend sur 24° de longitude, de 10° de latitude nord à 8° latitude sud. La partie qui comprend l'Orénoque est infiniment vague et inexacte : mais on y trouve marquées les observations des astronomes portugais dans le Rio Yapura.

dépassent pas l'équateur, et que la carte de Requena place San Carlos del Rio Negro 20′ trop au nord, j'ai cru devoir changer les positions au sud de la caverne de Cocuy.

La Pl. XVI offre en même temps les esquisses que j'ai faites sur les lieux du lac de Vasiva et de la cataracte de Maypures. J'ai voulu montrer, par l'une de ces esquisses, comment, en réunissant le Caño Toparo au Cameji, on pourra éviter les rapides de Maypures et faciliter la navigation. Comme ma carte itinéraire de l'Orénoque paroît aujourd'hui pour la première fois, je dois rappeler ici qu'une partie des matériaux et des données partielles ont été publiés dès mon retour en Europe, soit par moi, dans le *Recueil d'observations astronomiques* et dans une petite carte jointe à un mémoire sur la *bifurcation des rivières* [1], soit par M. Poirson et d'autres ingénieurs-géographes auxquels je les avois communiqués.

Les matériaux inédits que je possède sur les montagnes qui s'étendent à l'est du Rio Padamo vers le Rio Esquibo, où les *Sierras* de Quimiropaca et de Pacaraimo divisent les versans du Bas-Orénoque et du Rio Negro (les eaux du Paraguamuzi et du Rio Parime ou Rio de Aguas Blancas), seront publiés dans la Planche XIV. J'y tracerai la route qu'a suivie don Antonio Santos, employé dans la dernière expédition qu'a tentée le gouverneur Centurion pour la découverte du lac Parime et du Dorado. Cet officier intrépide est parvenu, presque nu et peint d'Onoto comme un Caribe, des missions de Caroni, au Rio Negro par le Rio Parime, sans toucher les rives de l'Orénoque. Selon le père Caulin et les discussions très-judicieuses de M. Malte-Brun [2], ce sont les inondations du Rio Parime qui ont donné lieu aux récits fabuleux de la Laguna del Dorado. D'après des notions que j'ai acquises, sur les frontières du Brésil, par des Indiens et des Portugais qui venoient de San Jose de Maravitanos au fort espagnol de San Carlos du Rio Negro, le Rio Tacucu ou Tacutu (branche du Rio Parime) sort d'un lac très-considérable. Ce Tacutu se retrouve dans les journaux de route de Santos, sous le nom de Mao, recevant, par le Caño Pirara, une partie de ses eaux du lac Parime, situé dans le pays des Indiens Macusis. Or, on a remonté le Carony, le Paragua et le Paraguamuci, traversé la Cordillère de Quimiropaca qui va de l'est à l'ouest, et descendu, du nord au sud, le Curiacara et le Rio Parime jusqu'à son confluent avec le Mao, laissant loin à l'est les lacs de Pumacena et de Parime, si toutefois ils existent comme des lacs permanens. Il ne peut par conséquent pas rester douteux que l'Orénoque naît *à l'ouest* du Rio Parime, et que cette rivière l'empêche tout aussi bien de tirer ses eaux de lacs situés dans le pays des Indiens Macusis, que le cours de la Saone empêcheroit la Loire d'avoir sa source dans le lac de Genève. Ces considérations suffisent pour prouver les fictions des cartes de Solano et de La Cruz. Quant à la carte de Surville, moins inexacte dans l'indication du cours du Rio Parime, elle confond l'Orénoque avec les rivières qui tombent dans l'Orénoque, avec l'Ocamo et le Mavaca, séparé de l'Idapa ou Siapa par le portage de l'Unturan.

Quoique la carte de l'Amérique méridionale de d'Anville soit extrêmement inexacte dans les latitudes [3] assignées à différens points sur les rives de l'Orénoque, on doit être surpris que d'Anville connut mieux à Paris, en 1748, la bifurcation de l'Orénoque et sa communication avec le Rio Negro, que les Jésuites à Quito. Dans la carte très-rare, gravée à Rome en 1751, sous le titre: *Provincia Quitensis Societatis Jesu in America auctor. Carolo Brentano et Nicolao de la Torre*, le Rio Negro est encore figuré comme un bras de l'Orénoque.

[1] Ce Mémoire, qui m'est commun avec M. de Prony, est inséré dans le *Journal de l'École polytechnique*, Tom. IV, Cah. 10, p. 65.

[2] *Précis de la Géographie universelle*, Tom. V, p. 523.

[3] Les erreurs de d'Anville sont, à la bouche de Meta, de 1° 43′; à San Fernando de Atabapo 1° 11′; à l'Esmeralda, où se sépare le Cassiquiare, de 1° 13′ en latitude. Il connoissoit bien d'ailleurs le Mao et le Pirara.

Il se sépare là où est située aujourd'hui la mission de Santa-Barbara. D'Anville, au contraire, trace très-bien le cours du Cassiquiare comme un canal qui réunit l'Orénoque et le Rio Negro. Il nomme la partie la plus méridionale du Cassiquiare Rio Branco, comme s'il le confondoit (d'après des notions vagues sur le Pacimony, le Baria, le Cunimiti et le Cababury) avec le Rio Parime ou Rio de Aguas Blancas. L'erreur du point de communication entre le Rio Negro et le Cassiquiare, bras de l'Orénoque, s'élève, sur la carte de d'Anville, à 2° 25′ en latitude et à 1° 49′ en longitude.

Pl. XVIII. *Embranchemens des Rivières situées entre l'Apure et le Meta.*

La Villa de San Fernando de Apure, l'embouchure de l'Apure dans l'Orénoque et le confluent du Meta[1], sont des points que j'ai déterminés par des moyens astronomiques. Le cours de l'Apure, à l'est de San Fernando, a été relevé en descendant la rivière, et ce relèvement sera publié séparément sur une plus grande échelle. Le dédale de fleuves entre l'Arauca et l'Apure, les embranchemens du Biruaca, Catamaica, Cabullare, Payare et Apure Seco, ont été tracés en partie d'après les croquis que j'ai formés pendant mon séjour à San Fernando, en partie d'après un plan de près de trois pieds en carré, que don Jose Rodriguez, Alcalde de cette *Villa* (avec lequel j'ai passé de Cumana à la Havane), a bien voulu me communiquer. Ce plan indiquoit jusqu'aux cabanes isolées dans les savanes. La différence de latitude entre les bouches de l'Apure et du Meta, et les petites rivières que traverse le chemin de San Fernando à San Francisco de Capanaparo, m'ont donné les moyens de contenir entre de justes limites les détails du tracé, et de corriger les distances itinéraires.

En comparant le cours de l'Apure, de l'Arauca, du Capanaparo et du Sinaruco, tel qu'il est tracé sur ma carte et sur celles de La Cruz et d'Arrowsmith, on verra combien cette partie de l'hydrographie a été incertaine jusqu'ici.

Pl. XIX. *Cours du Rio Meta et d'une partie de la chaîne orientale des Montagnes de la Nouvelle-Grenade.*

La grande rivière du Meta, qui débouche dans l'Orénoque, lie pour ainsi dire le royaume de la Nouvelle-Grenade à la Guiane espagnole et à la province de Caracas. Elle parcourt les plaines qui séparent les Cordillères de Santa-Fe de Bogota et de Pamplona des montagnes granitiques de la Parime. C'est le canal par lequel un jour les farines produites sur le plateau de l'ancien Cundinamarca trouveront un débouché pour parvenir aux régions chaudes des provinces de Venezuela, de Nueva-Barcelona et de Cumana. La carte indique l'état actuel des établissemens chrétiens sur les rives du Meta, les limites entre le pays habité par des Indiens civilisés et le désert exposé aux incursions fréquentes des sauvages. Elle renferme 15 points dont j'ai déterminé la position par des moyens astronomiques, savoir à l'est:

Embouchure du Rio Meta,	lat. 6° 20′ 0″;	long. 70° 4′
Ile Panumana	5 41 3″	70 8
Rapides d'Atures	5 37 34	70 19
Rapides de Maypures	5 13 32	70 37

[1] J'ai obtenu, à la bouche du Meta, une observation de longitude, mais point d'observation de latitude. Nous avons bivouaqué un peu au-dessus du Rio Horeda. Les nuages nous dérobèrent la vue des étoiles.

à l'ouest :

Santa-Fe de Bogota, lat.	4°	35′	48″;	long. 76°	34′	8″
Fusagasuga	4	20	31	76	50	7
Honda	5	11	45	77	13	7
Mariquita	5	13	6	77	21	51
S. Ana	5	7	0	77	25	42
Guaduas	5	4	4	77	8	13
Détroit de Carare	6	12	25	76	57	57
Ile de Bruxas	6	55	51	76	14	27
San Bartholomè	6	35	46	76	29	0
Narès	6	9	49	77	1	3
Guaramo	5	34	27	77	3	9

D'autres points, dont la latitude n'a été fixée que par des moyens gnomoniques, ont servi à corriger la direction des Cordillères. Ces observations gnomoniques sont de M. Don Carlos Cabrié, officier très-instruit du corps des ingénieurs de S. M. C. La hauteur de son gnomon a été telle, que la limite moyenne des erreurs ne peut être que de 4′ à 5′, comme le prouve la comparaison de mes observations astronomiques, faites sur les rives de la Madeleine, avec les résultats gnomoniques obtenus par Bouguer [1].

Les sources du Rio Meta, les plaines de l'Apiay et l'embarcadère du Pachaquiaro, auquel on parvient par le chemin de la Cabulla, ont été assujettis en longitude à la position de Santa-Fe de Bogota et du Paramo de la Suma Paz, point central de la Cordillère de Cundinamarca. J'avois ajouté, en publiant cette carte dans la première livraison de cet Atlas, la position des missions ou établissemens chrétiens d'après les renseignemens recueillis près de la bouche du Meta, dans les Cataractes de l'Orénoque et à Santa-Fe de Bogota. Depuis cette époque, j'ai eu, par les soins empressés de M. *Don Manuel Palacio-Faxardo*, des matériaux extrêmement précieux, le Journal de route du chanoine *Don Joseph Cortès Madariaga* de Santa-Fe de Bogota à Caracas par le Rio Meta, et la carte détaillée qui accompagne ce Journal de route. D'après ces nouvelles données, j'ai rectifié toute la partie de la Pl. XIX qui représente le cours du Meta, et c'est cette carte rectifiée que renferme la seconde livraison de mon Atlas [2]. La suite des villages étoit exacte dans la première édition, de même que les longitudes des confluens du Rio Negro et du Casanare avec le Meta; mais les distances relatives d'une mission à l'autre l'étoient si peu que, pour Casimena et Surimena, l'erreur s'élevoit à 1° en longitude. En réunissant des parties dont les unes avoient été vues en remontant, les autres en descendant le fleuve, les distances devoient être sujettes à des erreurs qui tendoient tantôt vers l'est, tantôt vers l'ouest. Comme aucune observation astronomique n'a été faite sur les rives du Meta, et que M. Cortès Madariaga n'a aussi pu juger des différences en latitude et en longitude que par la direction du chemin et le temps employé dans la descente de la rivière, j'ai commencé à examiner la valeur des *lieues* sur lesquelles se fondent les évaluations partielles. Le chanoine compte de la bouche du Meta à Bahia Cortès (c'est ainsi qu'il propose de nommer le point où le Meta prend son nom par la réunion du Rio Negro et de l'Umadea) 7° 50′ de longitude. Or, d'après mes observations astronomiques faites à Santa-Fe de Bogota

[1] Bouguer trouva, par des gnomons, les latitudes de Monpox et de Honda 9° 19′ et 5° 16′. (*Figure de la terre*, p. 83.) Des observations d'étoiles me les ont donné 9° 14′ 11″ et 5° 11′ 45″. (Voyez mes *Observ. astron.*, Tom. II, p. 195 et 211.)

[2] Le lecteur est invité de substituer la Pl. XIX, qui porte le nom de M. Madariaga, et qui est donnée une seconde fois *aux frais des éditeurs*, à l'épreuve ancienne sur laquelle manque ce nom.

et au confluent du Meta et de l'Orénoque, ces 7° 50′ n'équivalent qu'à 4° 46′. Cette réduction (presque de 3 à 2) m'a servi à resserrer les distances entre de justes limites. En prenant pour point de départ la bouche du Meta (long. 70° 4′), on placeroit, d'après la carte manuscrite, la bouche de l'Umadea par les 77° 54′ de longitude, c'est-à-dire 1° 20′ à l'*ouest* du méridien de Santa-Fe. Lorsque j'ai trouvé des différences entre les évaluations du Journal et le tracé de la carte (qui a près de 4 pieds de long), j'ai suivi le Journal de route. Je pense que c'est rendre hommage au zèle éclairé qu'a montré M. Cortès Madariaga pour les progrès de la géographie américaine, que d'employer les matériaux précieux qu'il nous a fournis d'après les règles et la méthode prescrites pour la construction de bonnes cartes géographiques.

Les hauteurs des lieux au-dessus du niveau de la mer se fondent sur mes propres observations barométriques. Celle de Honda a été rectifiée d'après M. Caldas. Pamplona, dont l'élévation est de 1255 toises, a été ajoutée d'après le *Semanario de Santa-Fe*, T. I, p. 273.

Pl. XX. *Missions du Rio Caura.*

J'ai esquissé cette carte du Rio Caura, d'après les renseignemens que j'ai pris dans les Missions de l'Orénoque et au couvent des Pères de l'*Observance de Saint-François* à Nueva-Barcelona. J'ai placé l'embouchure de la rivière par 67° 42′ de longitude. Voici les fondemens de cette position : 1.° Mes observations astronomiques donnent au Torno 67° 15′, et à Cabruta (par la métairie de San Rafael del Capuchino) 69° 3′. D'après les airs de vents indiqués dans un journal de route très-exact de 1772, il y a du Torno à la bouche de Caura 7,5; de cette bouche à Cabruta 19,5 parties, d'où résulte qu'une de ces parties équivaut à 4′, et que la bouche du Caura se trouve par les 67° 45′ de longitude. 2.° D'après la carte du P. Caulin, il y a de la bouche du Caura à Real Corona 35′; de la bouche à San Rafaël 75′. Cette distance de 1° 50′ se réduit à 2° par mes observations chronométriques; donc la bouche de Caura est par Real Corona 67° 43′ de long. 3.° Des méthodes semblables donnent, d'après la carte de la Cruz, par Angostura et Cabruta 67° 36′. Les missions du Rio Caura, à cause de la direction de cette rivière, du S.S.E. au N.N.O., sont du plus grand intérêt pour la civilisation des peuples sauvages de la Guiane. Les indigènes ont abandonné les rives de l'Orénoque, et on ne peut aujourd'hui se rapprocher d'eux et découvrir l'intérieur d'un pays si inculte, que par les établissemens formés progressivement sur les rives du Carony, du Paragua, du Caura, de l'Erevato, du Ventuari et du Padamo.

Pl. XXVIII et XXIX. *Volcan de Jorullo.*

Le vif intérêt qu'inspire, dans l'état actuel de la géologie, tout ce qui a rapport à des *soulèvemens* volcaniques, m'a engagé à publier les plans et les coupes que j'ai tracés dans les plaines malsaines de Jorullo. (*Essai pol. sur la Nouv. Esp.*, T. I, p. 248.) La Pl. XXVIII offre une coupe à travers le terrain bombé et soulevé (Malpays) et le grand volcan de Jorullo, selon une ligne dirigée N. 15° E. L'échelle des distances est à celle des hauteurs comme 3 à 2. La Pl. XXIX représente à la fois le *plan* levé d'après la méthode hypsométrique (des bases verticales et des angles de hauteur), la *vue pittoresque* des volcans et dans une *coupe* l'étendue de la masse soulevée (AEB). Il faut se rappeler que la coupe ACB est dirigée N. 40° O. presque à angle droit avec celle de Pl. XXVIII, et que dans AEB l'échelle des distances est égale à celle des hauteurs. Des angles que j'ai pris entre les sommets des six grandes buttes volcaniques, ont servi à déterminer la masse soulevée.

La ferme des Playas de Jorullo est située 48 lieues à l'ouest de la ville de Mexico, dans une plaine où l'on cultive l'indigo, et qui est élevée de 404 toises au-dessus du niveau de la mer du Sud. Les montagnes du Mortero et de las Canoas, qui renferment les unes du basalte, les autres des trachytes ou porphyres trapéens, prouvent que, très-ancieunement, ce pays a déjà été le théâtre de bouleversemens volcaniques. Même le Mirador et la butte désignée dans le plan par le chiffre (5), ont préexisté à la catastrophe du mois de septembre de l'année 1759. Dans cette catastrophe, il faut distinguer entre le soulèvement du Malpays (6) hérissé de milliers de petits cônes (*hornitos*), et celui des six volcans (3, 1, 2 et 4), sortis snr une fente ou filon, et situés dans une même direction. Il n'y a que le volcan central (1) qui soit enflammé aujourd'hui. Les laves noires et spongieuses de la colline (2) renferment des fragmens d'une roche syénitique primitive. De toutes les révolutions du globe qui ont eu lieu dans des temps très-rapprochés de nous, le soulèvement du volcan de Jorullo, dont le nom a été jusqu'ici presque inconnu en Europe, est peut-être la plus grande et la plus extraordinaire. On a ajouté une exquisse de la Vue pittoresque, à l'usage de ceux qui ne possèdent pas les *Vues des Cordillères*.

FIN.

Analyse

de ~~mon~~

Atlas

